

Louis Moreau de Bellaing

LE ROI DES DOLOPES

« Non, je ne pourrais pas, cher fils, rester sans toi, même si quelque dieu promettait d'effacer pour moi l'effet des ans, de me restituer ma jeunesse et ma force, autant que j'en avais le jour où je quittais, pour la première fois, l'Hellade aux belles femmes. Je fuyais le courroux de mon père Amyntor. De ce fils d'Orménos j'éprouvais la colère à cause d'une femme à belle chevelure. Il l'aimait, dédaignant son épouse, ma mère, et, sans cesse, à genoux, celle-ci me priait de jouir avant lui de cette concubine, de façon qu'elle prit le vieillard en horreur. J'obéis à ma mère, mais mon père fut prompt à s'en apercevoir. Il lança contre moi force imprécations et, prenant à témoin les dures Erinyes, il souhaita n'asseoir jamais sur ses genoux un enfant né de moi. Sa malédiction, les Dieux l'ont accomplie, - Zeus souterrain et la terrible Perséphone. Je voulus le tuer avec le bronze aigu, l'un des Immortels arrêta ma colère : il mit en mon esprit la crainte des propos et du blâme des hommes ; j'eus peur d'être appelé, parmi les Achéens, du nom de parricide. Alors, au fond du coeur, je ne pus me résoudre à rester au palais d'un père courroucé. Des parents, des cousins à l'envi m'entouraient, me suppliant de demeurer dans la maison. Ils égorgeaient beaucoup de moutons florissants et de boeufs aux pieds tors ; ils faisaient, au dessus des flammes d'Héphaïstos, griller de nombreux porcs., tout ruisselants de graisse, et l'on buvait à flots du vin que l'on prenait aux caves du vieillard. Ils dormirent neuf nuits en cercle autour de moi, et chacun d'eux montait la garde à tour de rôle. On avait allumé des feux, jamais éteints, l'un dans la cour bien close au dessus du portique, et l'autre dans l'entrée, à la porte des chambres. Mais quand je vis la nuit ombreuse revenir pour la dixième fois, lors je brisai la porte épaisse de ma chambre, je sortis et franchis l'enceinte de la cour aisément, à l'insu des gardiens, des servantes. Puis je m'enfuis au loin dans l'Hellade au sol vaste. Gagnant la grasse Phtie, nourrice des troupeaux, j'arrivai chez Pélée, et ce roi me reçut avec bonté chez lui. Il m'aima comme un père aime son fils unique, héritier; tendrement choyé, de ses richesses. Il me donna des biens et des gens en grand nombre. Tout au fond de la Phtie, je fus roi des Dolopes". (Homère, L'Iliade)

AVANT 1650-1932)

Au XVII<sup>°</sup> siècle, dans les années 1650, une famille M. habitait Cambrai dans le Nord de la France. Qui étaient-ils ? Sans doute des bourgeois notables ayant une participation à la gestion de la ville. En 1958, la préposée à la bibliothèque municipale disait à M. qu'elle avait sur les M. des archives. mais il y avait peut-être plusieurs M.. La ville de Cambrai est un peu triste, avec beaucoup de rues bordées d'arbres et quelques belles maisons. Les M. - ceux-là - quittent Cambrai, lorsque la ville est menacée d'être prise par l'ennemi, au cours d'une des nombreuses guerres du règne de Louis XIV. Ils s'établissent à Valenciennes, rue Notre-Dame. Cette rue donne directement sur la grand-place, un immense quadrilatère entouré de maisons de briques. Ce fut à Valenciennes que se fixa leur statut social. Un M. fut sollicité par l'une de ses tantes nommée Sucre, qui était, près de Valenciennes, seigneur d'une terre avec un petit château fortifié. L'un des ancêtres Sucre avait été espion au service des Impériaux, lors de la bataille de Pavie, comme le rapporte Jean Giono dans un ouvrage portant ce titre. Elle lui demanda de devenir son héritier, à condition qu'il ajoute à son nom celui de la terre. Ce qu'il fit ou ce que firent, pour lui ses parents. Le « secrétaire du roi » qui paraît dans l'Almanach royal de 1782 serait un enfant. L'achat d'un office était en principe anoblissant, mais cette noblesse n'était acquise qu'avec les fameux quatre quartiers, c'est-à-dire quatre descendants portant le titre et le nom. Or la Révolution qui, en 1789, abolit l'ordre de la noblesse et ses priviléges, ne laissa pas le temps aux M. de devenir réellement nobles. Noblesse inaboutie, disent les généalogistes.

Ce fut cet enfant M. anobli, mais non noble, qui, devenu adulte, partit avec sa famille en émigration, quittant la terre dont il était héritier et dont il portait le nom. Ces M émigrés vécurent à Altona près de Hambourg. On raconte qu'ils recevaient chez eux un curé dont la soutane était couverte de bouts de cire venus de bougies ; on l'appelait le curé-chandelle.

A la fin de la Révolution, les M. rachatèrent leur terre que les paysans-tenanciers - devenus fermiers - avaient achetées comme biens nationaux.. Ils eurent deux enfants, Léopold et Irmine. Au début du XIX<sup>°</sup> siècle, Léopold tomba gravement malade. Il était encore jeune homme; Sa famille, le croyant perdu, invoquait Dieu pour le Salut de son âme. Il se rétablit et fut à l'origine de tous les M. jusqu'à aujourd'hui. Irmine se maria avec un B (Stéphano). Ce B., d'origine italienne, était le fils d'un Bi allié à la noblesse romaine au XVIII<sup>°</sup> siècle. Ce dernier avait aidé l'armée du roi de France à

rétablir Gênes, la République en fomentant une insurrection dans la ville. Celle-ci redevint République de Gênes. Voltaire parle de ce B/ dans son *Siècle de Louis XV*, en l'appelant prince romain, ce qu'il n'était pas. Il entra dans l'armée du roi de France et devint maréchal de camp. Il mourut au siège de Carthagène. Il avait épousé une anglaise, à Saint Paul de Londres, selon le rite anglican. Son fils - le mari d'Irmine - avait été, enfant, page de Louis XVII. qui avait son âge. Un lapin mordit ce dernier qui cria : « Il faut le tuer ». La reine, sa mère, Marie-Antoinette, répondit : « Non, il faut le corriger ».

La vie des M au XIX<sup>e</sup> siècle, fut celle de propriétaires terriens. Quand la Belgique se créa en 1830, ils furent inscrits sur la liste des nobles par le roi des Belges. Le titre de chevalier leur avait été reconnu auparavant par le roi des Pays-Bas (Hollande). Leur généalogie fait figurer un M devenu chevalier, par acte officiel d'un archiduc autrichien, en 1600. Mais il n'y a pas de preuve que ce M chevalier fut parent du M de Valenciennes.

Le grand-père du M. (qui écrit ces lignes) est né en 1860 en Belgique. C'était un cousin des M. français. Il vivait sur une terre près de Louvain. Il y a passé son enfance, son adolescence et sa jeunesse près de sa mère jusqu'à la mort de celle-ci. Il épousa, vers 1900, une française, Madeleine, dont il était parent. La famille de Madeleine était connue à Bruxelles ; l'un de ses oncles était président du Sénat belge. L'une de ses cousines avait épousé Pierre d'A qui mourut, pendant la deuxième guerre mondiale en déportation. Les d'A étaient parents des W, l'ancienne famille royale de Bavière. Ces alliances constituèrent, pour Mo enfant - celui du XX<sup>e</sup> siècle - une sorte de mythe d'appartenance entretenu par son père.

Le grand-père et la grand-mère, Prosper et Madeleine, vécurent d'abord en Belgique sur la terre que la mère avait léguée à son fils. Puis ils allèrent quelque temps à Louvain et vinrent enfin s'installer à Versailles. Leurs enfants, Antoine et Yolande, le premier né en 1902, la seconde en 1906, n'avaient que de lointains souvenirs de la Belgique. Prosper et Madeleine étaient déjà à Versailles au début de la guerre de 14. Prosper qui était consul de Belgique pour la ville s'occupa - sans doute avec la romancière américaine Edith Wharton qui faisait partie de la même association que lui - des réfugiés belges affluent en France et notamment à Paris. Prosper ne se gênait pas pour exprimer ses opinions. Ecouteant, dans une rue parisienne, le discours d'un orateur improvisé qui hurlait à Berlin, il lança sur un ton élevé : En voilà un qui a une belle voix pour écrire. Il faillit être lynché.

Après la guerre de 14, Prosper et Madeleine se retirèrent dans une belle maison qu'ils avaient achetée au bord du Loir, dans un paysage aimé de Ronsard. La forêt de Gastine en est proche, qui appartient à une amie de jeunesse du Moreau d'aujourd'hui. Prosper mourut dans cette maison, en Mai 1933, d'une cirrhose du foie. A la fin de sa vie, il buvait de l'eau de vie ; ivre, il ne reconnaissait plus personne. Il appelait par leur prénom les garde-chasse qu'il avait connus en Belgique dans sa jeunesse, ce qui terrifiait sa belle soeur Irmine.. Joséphine, la vieille domestique, en rajoutait, en disant à la belle-soeur : Ecoutez-le. Il appelle ses morts.

Sa liberté de parole l'a inscrit dans le mythe familial du futur M. A chaque dîner où, à l'époque, on servait de la soupe, il disait à sa femme : Chez feu ma mère, ma bonne Madeleine, il y avait de la viande dans la soupe. Un soir, il y eut effectivement de la viande dans la soupe et il s'en réjouit. Mais Joséphine surgit de la cuisine en criant : N'en mangez pas. La cuisinière s'est trompée. C'est la pâtée du chien.

Madeleine était, sur ses vieux jours, une grande femme maigre. Elle avait veillé son mari jusqu'à sa mort. Elle dépérisait, atteinte d'une leucémie. Jeune fille, elle avait vécu, avec ses frères et sa soeur, dans un village sur un coteau au bord de la Loire près de Blois. Leur mère mourut, alors que les deux filles étaient encore jeunes. Elles furent recueillies par une tante à Orléans, dans une maison du boulevard qui va de la gare au fleuve. Madeleine attendit Prosper jusqu'à sa trentième année et l'épousa enfin après la mort de sa mère.

Sa passion, toute sa vie, fut la musique, notamment les œuvres pour piano. Elle en joua chaque jour, presque jusqu'à sa mort. Joséphine s'occupait des enfants. Il y avait une cuisinière. Pour vivre à quatre personnes, plus les deux domestiques, Prosper et Madeleine avaient, par mois, en revenus, l'équivalent d'un peu plus de 2000 euros. Ils avaient loué, au fond d'une cour, à Versailles, une maison modeste, mais suffisamment grande pour les loger et y accueillir parents et amis. Lorsqu'elle vint vivre à la campagne, Madeleine ne changea pas ses habitudes : beaucoup de piano, quelques lectures et des prières. Après la mort de son mari, elle se réfugia chez son fils Antoine. Yolande sa fille, venait de se marier et ne pouvait l'accueillir. Elle vécut au Mans, près de ses quatre petits-enfants. Elle s'occupait surtout de l'aînée, mais, généreuse de son affection, n'oubliait pas les trois autres. Elle marchait avec des béquilles. La famille M. déménagea à Rouen. Madeleine y mourut en Janvier 1938, quelques mois après son arrivée.

Sa soeur Irmine vécut plus longtemps qu'elle. Les deux soeurs - auxquelles se joignait parfois une demi-soeur née d'un premier mariage de leur père - s'alliaient, se brouillaient, se réconciliaient selon leur humeur et leur susceptibilité personnelle. En temps de brouille, Antoine ne pouvait aller chez sa tante qui habitait Paris où il faisait ses études : le Droit et les Mines. Irmine devint veuve avant sa soeur et se retira chez son fils René. Elle ne s'entendait guère avec ses deux autres belles-filles, seulement avec sa belle-fille Marie la femme de René. Très coquette, à plus de soixante-dix ans, elle mettait un mouchoir sur sa joue pour se protéger du soleil. Le hâle n'était pas encore à la mode.

Paisibles gens. Ils dorment, ici ou là, dans des cimetières de village, Ils eurent des vies aisées que n'avaient pas du toujours connaître les M. de Valenciennes. Ils n'étaient pas riches, mais avaient suffisamment de bien pour vivre modestement, eux et leur famille. La noblesse gueuse, c'est pas la vraie noblesse, disait la concierge de l'immeuble dans la cour duquel Madeleine et Prosper habitaient un rez-de-chaussée à Versailles. Un vieux jardinier belge, qui les avaient connus jeunes, vint les voir. Prosper lui fit visiter le parc et le château. puis il lui demanda ce qu'il en pensait. L'autre répondit : C'est beau, monsieur Prosper, mais que de terre perdue pour la culture !.

La grand-mère maternelle de Moreau était d'une famille d'aristocrates à l'occasion embourgeoisée et enrichie par des mariages. Néanmoins, les membres de la famille de Denise, la grand-mère maternelle, et ses parents n'étaient pas riches. Enfant, Denise habitait dans une maison au milieu d'un grand parc. Sa famille vivait du petit revenu de quatre fermes. Madeleine, l'arrière grand-mère de M., la mère de Denise sa grand-mère, portait le même prénom que sa grand-mère paternelle. La mère de Madeleine la vendit, à seize ans, à un vieux fort riche qui la désirait. Elle eut de lui un enfant - une fille - qui vivait encore lorsque sa demi-soeur Denise mourut en 1957. Elle fut toujours tenue à l'écart de sa famille maternelle. Le vieux légua à sa jeune maîtresse toute son argenterie. La famille du vieux la récupéra, quelques cent ans plus tard, dans une vente aux enchères.

Madeleine épousa un breton, sans doute descendant de robins, c'est-à-dire d'hommes de loi anoblis sous l'Ancien Régime. Ils eurent trois enfants, Denise, Léna et un garçon François. L'arrière grand-père, le mari de Madeleine, avait un double ménage. Dans son deuxième ménage, il eut deux filles qu'il prénomma, pour ne pas se tromper, Denise et Léna. Très pieux, il disait tous les jours son chapelet vers cinq heures du soir, puis il partait chez sa seconde femme. Denise et Léna furent élevées par une mère un peu fantasque. Très vaniteuse, elle avait donné à son mari un titre de marquis, ce

qui faisait d'elle une marquise. Très imbue de sa noblesse, elle avait fait frapper d'un blason, avec la devise « Aime qui t'aime », tout son service de table. Sur le tard, dans sa vieillesse, étant en séjour chez l'une de ses petites filles mariée à Antoine, le père de M elle refusa de participer à un dîner auquel était convié le pharmacien du bourg. Elle dit qu'elle ne partagerait jamais le repas d'un apothicaire. Elle était fort dépensiére, sans guère d'argent. A l'insu de son mari, elle vendait les meubles de style de son salon et en faisait fabriquer des répliques. A l'un de ses petits-enfants qui admirait une commode, elle murmura : C'est un faux.

Quelle heure est-il ? Trois francs cinquante, était sa plaisanterie favorite, lorsqu'une réponse « à côté » était faite à une question.

Elle avait une forme de bonté vis à vis de ses petits-enfants qu'elle accueillait dans sa maison bretonne fort jolie, genre manoir en granit, au bord d'une baie, et où ils aimait venir et séjourner. L'un de ses petit-fils revenant, pour les vacances, de la pension où on l'avait mis pour l'année trouva vide la maison de ses parents. C'était un hôtel particulier en pleine ville. Ses parents, son frère, sa soeur, les domestiques, tous étaient absents. On avait oublié de le prévenir. Il souffrait atrocement de douleurs au ventre. Il se mit en marche et fit les douze kilomètres qui le séparaient de la maison où, en hiver, habitait sa grand-mère, l'ancienne maison de la mère vendeuse de sa fille. Il y arriva péniblement. Lorsque sa grand-mère le vit, elle appela aussitôt un médecin. Il fut hospitalisé dans l'heure et opéré de l'appendicite. Il resta trois semaines chez sa grand-mère. Il dit plus tard à Moreau : Ce furent les plus beaux jours de ma vie.

Madeleine préférait ouvertement sa fille Léna à son autre fille Denise. Son fils était mort à douze ans, pensionnaire dans un collège, d'une maladie infectieuse. Léna avait bon caractère. Denise était plus difficile à vivre. Sa mère le lui faisait payer durement. Au moment de ses premières règles, non informée et affolée, elle se précipita vers elle, pour demander de l'aide. L'autre l'assit sur un bidet, et la lava vigoureusement, en la grondant avec violence. En voilà des manières, lui criait-elle.

Allant à son premier bal, Denise devait porter une robe confectionnée spécialement pour cette fête. Madeleine l'amena dans l'atelier d'un de ses frères sculpteur, oncle de Denise,. Elle lui ordonna de se mettre nue devant lui, ce à quoi Denise se refusa. Elle y fut contrainte et l'oncle décupa sur elle l'étoffe de sa robe.

Un matin, Denise s'éveilla, malade d'une grippe. Sa mère vint dans sa chambre et, pour la soigner, lui administra un laxatif.

Madeleine mourut en Mars 1934., dans ce qui avait été sa maison d'hiver. Elle n'y venait plus guère depuis longtemps. Sa fille qui ne l'aimait pas l'y avait recueillie. Elle était toute noire, dit Denise à M, lorsqu'elle lui raconta la mort de sa mère. Passant devant le cimetière du village, où Madeleine était enterrée, Denise s'écria : Ma petite maman, comme je vous aime ! . Le frère de M, François, murmura : Surtout depuis que vous êtes là.

Dans son adolescence, vers 1900, Denise était amoureuse d'une jeune homme aristocrate ; il faisait partie de ceux qu'elle avait le droit de. rencontrer. Ce jeune homme était peu argenté et cherchait le mariage riche, autrement dit ne s'intéressait guère à Denise dont les parents avaient peu de biens. Ceux-ci, peu soucieux d'un tel mariage qui ne leur apporterait aucun avantage, poussèrent leur fille dans les bras d'un jeune bourgeois que, sans l'aimer le moins du monde, elle accepta d'épouser. Il devint ainsi le grand-père maternel de M.

Il était issu d'une famille paysanne dont l'ancêtre, au début du XIX<sup>o</sup> siècle, était meunier d'un moulin à aube au bord d'une rivière. Il parvint sans doute à s'enrichir en faisant aux paysans de son entourage des prêts usuraires, c'est-à-dire au dessus de 13% d'intérêts. Ayant accumulé un capital, il vint en ville, dans la grande ville voisine, et y fonda, peut-être vers 1830, une maison de banque. Son fils lui succéda à la tête de cette petite banque provinciale. Il avait épousé une marchande de fleurs qui lui plaisait, rencontrée sur le Boulevard du Roi (il devint ensuite boulevard Foch). C'est son fils qui, sous le Second Empire, période de croissance économique s'il en fut, fit la fortune de sa famille : dix-neuf millions de francs-or Directoire dans sa cave. Il avait épousé la fille d'un chrétien-libéral qui fut ministre de Napoléon III, à la fin de son règne, sous l'Empire libéral. Cet arrière grand-père de M. avait, dans sa bibliothèque, l'œuvre d'un auteur libéral, Tocqueville, qui était mort en 1859. Le ministre était fort riche. L'une de ses filles épousa, dans les années 1900, le beau jeune homme aristocrate que Denise aimait.

Du ménage de cet arrière grand-père et de cette arrière grand-mère de M. - très différents des parents de sa grand-mère maternelle et encore plus de ceux de sa grand-mère paternelle - naquirent quatre enfants : deux garçons et deux filles. L'un, l'aîné, hérita, tout comme son frère et ses deux soeurs, d'une partie de la fortune de ses parents (environ cinq millions de francs-or et un château) et la dépensa joyeusement en vingt ans. Il mourut en 1914. Le second, celui qui fut le

grand-père maternel de Moreau, mort avant la naissance de ce dernier, reçut en héritage la banque et l'hôtel particulier, avec, sans doute, une part de la fortune familiale. Il géra le tout en bon banquier et vendit la banque, en 1916, à une grande banque non familiale, pour payer les dettes que son frère avaient contractées après la dilapidation de sa propre part de succession. Ses soeurs refusèrent de l'aider, mais Denise consentit à vendre une partie de ses bijoux. La grande banque lui offrit, outre ce qu'il avait touché de la vente de la sienne, un poste créé pour lui sur mesure. Il mourut d'une crise cardiaque. Un an auparavant, son médecin la lui avait annoncée, au vu de l'usure de son cœur. Sachant, un an à l'avance, qu'il allait mourir, cela lui donna le temps de préparer sa succession.

Ce grand-père maternel de M avait deux soeurs, Marguerite et Lucie. Toutes deux furent veuves très tôt et vécurent de leurs revenus provenant de la part de succession qu'elles avaient reçue de leurs parents. Les maris n'étaient pas riches. Lucie n'eut pas d'enfant. Elle vivait dans un petit appartement du septième arrondissement de Paris, où Antoine, le père de M; allait souvent la voir. C'est par elle qu'il sut un peu mieux qui avait été son beau-père, le grand-père maternel de M;. Antoine l'avait peu connu. Il se souvenait d'un homme plein de vanité, qui se vantait de ses amitiés aristocratiques. Il avait dit à Antoine : Mon ami, le baron de... . Antoine demanda au baron qu'il connaissait s'il était ami de son beau-père. Je le rencontre sur les champs de courses, répondit l'autre.

Denise n'aimait pas son mari. Elle raconta à M sa « nuit de noces » telle qu'elle l'avait vécue. En fait, il s'agissait de plusieurs nuits, au Crillon, à Paris. Très épris, le grand-père s'acharnait à tenter de la déflorer, mais n'y parvenait pas; cela lui faisait trop mal, disait-elle. Au bout de huit jours, à un dîner au restaurant, il la saoula au champagne. Je ne sentais plus rien, raconta Denise. Il a pu me faire tout ce qu'il voulait . Peu après, elle fut enceinte de son premier enfant, Bertrand. Les époux ne s'entendaient pas. Ils eurent néanmoins trois enfants : Bertrand (1906), Claude, la mère de M; (1908) et Arnaud (1914). Ce dernier n'était pas le fils de son père, mais d'un amant de la mère reçu chez le grand-père au début de la guerre de 14. C'était le fils d'une grande famille de banquiers très riches, originaires d'une ville du Sud de la France. L'un de ses fils fut brièvement ministre dans les années soixante-quinze du XX<sup>e</sup> siècle. Son jeune amant fit donc un bébé à la belle Denise, puis, après la guerre de 14, il se maria et eut le fils devenu ministre, gros buveur qui épousa une lyonnaise amie d'enfance d'un grand ami de M. Philippe. Les deux hommes jouaient ensemble à la pétanque.

Très vite après son mariage, Denise trompa ouvertement son mari. Elle offrait des réceptions dans l'hôtel particulier dont tout le rez-de-chaussée était composé de salons (deux salons) et d'une grande salle à manger. Elle criait à ses invités : Je suis paonne. Qui veut être mon paon? . Elle eut beaucoup de « paons » qui venaient la voir dans la maison où, l'hiver, habitait sa mère, près de la ville. Elle avait mis sur un guéridon, près de la porte d'entrée, un fichier sur lequel était écrit : Objet de la visite . L'un des « paons » y inscrivit : Tirer un coup.

Le grand-père avait loué à Paris, dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement, un appartement où lui et Denise ne venaient que séparément. Ils y rencontraient à tour de rôle amis, amants, maîtresses du moment. Lucie, la soeur du grand-père, raconta à Antoine qu'un soir, à l'Opéra, dans la loge qu'ils occupaient, elle vit le voisin de Denise lui « passer la main ». Denise ne cachait pas des goûts divers et eut souhaité avoir, disait-elle, un chauffeur noir.

Le grand-père, tout à son travail (la banque et à la gestion de la petite fortune de sa belle-mère, n'était guère présent à la maison. On le vit néanmoins promener ses enfants au jardin des Plantes de la ville. Denise les tenait loin d'elle. Elle n'avait pas désiré sa fille et, étant enceinte d'elle, elle faisait du cheval pour que sa grossesse n'aboutisse pas. Le dernier enfant fut, un temps, un peu privilégié, il dormait dans la chambre de ses parents. Mais les agressions entre les époux étaient tellement violentes que, dès qu'il sut écrire, il déposait un mot sur leur lit pour tenter de les réconcilier.

La très grande pauvreté peut décourager des parents. Ils peuvent être tentés d'abandonner leurs enfants, de les laisser à eux-mêmes, dans la rue ou dans la cité, vagabondant, avec les risques que cela comporte. La très grande richesse étourdit, insensibilise certains riches. Ils n'ont guère le temps ni l'envie de s'occuper de leurs enfants. Ce fut le cas pour les enfants de Denise et de Raymond. Ils ne les abandonnèrent pas matériellement, mais les reléguèrent dans la partie de la maison où ils venaient peu et ils ne les voyaient que pour les présenter à leurs amis, comme des chiens savants. Les enfants, Bertrand, Claude, Arnaud, assistaient, à table, aux bagarres de leurs parents. Denise envoyait à la tête de Raymond la salière, le poivrier ou le sucrier en argent.

A l'adolescence de Claude leur fille, son père lui promit de l'emmener, avec sa mère, faire un voyage en Italie. Mais Denise, peu soucieuse de s'embarrasser de sa fille dans un voyage où elle voulait prendre, comme à l'accoutumée, ses aises, persuada Raymond de ne pas l'emmener. La grand-père prétexta d'une mauvaise note de Claude à l'école pour lui refuser ce voyage. Longtemps après, elle dit à Antoine son regret de cette occasion perdue.

Adolescent, Arnaud n'était plus pensionnaire et revenait déjeuner chez lui à midi. Bien souvent, à la maison, il n'y avait personne. Il errait, à quatorze ans, en culottes courtes, dans les rues, sonnait chez des amis de ses parents où on lui donnait à manger.

Lorsque Louise achetait une robe à Claude, elle lui demandait auparavant la forme et la couleur. Et elle choisissait la forme et la couleur que Claude n'aimait pas.

Ce qui se passa dans les mansardes de l'hôtel particulier entre les enfants, les domestiques et les nurses, nul ne le sut. Cela dura sans doute près de quinze ans., pour chacun des enfants, hormis le temps où ils étaient en pension ou à l'école et celui des vacances qu'ils passaient avec leur grand-mère dans le manoir breton.

Bien peu de souvenirs émergent de cette époque. A dix-huit ans, Bertrand fut embauché dans la banque de son père. Il avait passé son bac. Il n'y resta guère. Il ne se levait pas le matin pour aller à son travail. Et il ne fut ainsi toute sa vie. Pour son anniversaire, ses parents lui offrirent une montre en or, un bijou de famille. Il l'engagea aussitôt au Mont de Piété où ses parents durent aller la chercher.

Petit, Arnaud exigeait, pour qu'il y fasse pipi, que l'on mit un poisson découpé au fond de son pot de chambre. Accompagné de Moreau, il revit un jour l'une de ses nurses devenue commerçante Elle l'accueillit aimablement, mais sans élan.

Durant l'agonie de son mari, Denise fit venir Céline, la bonne qui gérait l'appartement de Paris. Celle-ci monta la garde devant la porte du mourant, pour que ses enfants ne puissent entrer dans la chambre. Denise redoutait qu'à la vue de ses enfants qu'il aimait à sa manière, Raymond ne modifia son testament. Il lui avait laissé l'usufruit de tous ses biens. Il ne léguait à chacun de ses enfants que des actions en Bourse d'ailleurs peu valorisées, sauf à Arnaud à qui il légua l'hôtel particulier que celui-ci loua avant de le vendre au début des années soixante du XX<sup>e</sup> siècle. Raymond réclamait ses enfants, les enfants réclamaient leur père. Denise fut intransigeante. Les enfants n'entrèrent dans la chambre qu'à la fin, lorsqu'il fut inconscient. Denise était au chevet de son mari, déjà revêtue de ses habits de deuil. Claude était comme folle, dit Arnaud à Moreau, dans un de ses jours de confidence.

Il raconta aussi à M. qu'il aimait beaucoup sa soeur ; elle s'occupait de lui en grande soeur près de son petit frère. Un jour, passant sur la rue qui longe la mer à La Baule et marchant près de Claude, il vit un chaton qui dormait sur le muret

bordant la plage. Ce muret est à une assez grande hauteur par rapport au sable. Arnaud poussa le chaton endormi. Celui-ci tomba sur le sable, mais la hauteur était trop grande pour qu'il supporte le choc. Il se tua. Claude donna une gifle à son frère en lui disant : Tu es méchant .

Denise surveillait au plus près les dépenses de Claude. Lorsque celle-ci était chez sa grand-mère, elle écrivait à sa mère de longues lettres - que M. lut longtemps après -, pour la rassurer sur l'état de sa comptabilité.

Le capitalisme familial peut créer des enfants non seulement choyés, mais formatés. Les garçons sont mis dans un moule et doivent réussir leur carrière. S'ils ne réussissent pas, le « carnet d'adresses » intervient pour leur trouver un travail. Les filles sont destinées au mariage, pour arrondir le patrimoine. Elles n'ont pas besoin de savoir travailler professionnellement. Elles savent mettre la table, arranger les fleurs, démolir les tartes. Elles ne savent pas faire la cuisine. Antoine racontait que Claude, arrivant dans leur logis dans l'Est où il avait son poste d'ingénieur, ne savait pas cuire des aliments. Il s'en chargea, préparant beefsteaks, ragoûts, oeufs sur le plat ou à la coque. Elle ne savait pas cuire un oeuf, disait-il en riant.

Le malheur de ces enfants dans les mansardes de l'hôtel particulier, sans tendresse réelle de leurs parents, sans leur présence fut insurmontable. Aucun ne parvint réellement à le surmonter. On voit une photo de Claude à douze ans, blonde, souriante et belle, prise peut-être pendant les vacances chez sa grand-mère. Une autre photo la montre un peu plus jeune, la mine triste. Que ressent-elle ? Quelles furent les terreurs d'une petite fille enfermée là-haut, n'ayant, bien souvent, sans doute, personne pour la consoler ? On ne sait. M. hait ce capitalisme familial qui fut l'horrible berceau de sa mère et de ses oncles. M hait d'ailleurs tout capitalisme qui ne peut être que a-humain, meurtrier, mépris des autres, y compris des proches, repoussoir, abandon vis à vis d'autrui.

Quand Claude s'apprête à épouser Antoine - le père de M -, son propre père est mourant. Son frère Arnaud a quatorze ans et est encore à la maison, poursuivant ses études dans un collège voisin. Par ailleurs, Antoine qui a vingt-cinq ans, après ses études à l'Ecole des Mines et à la Faculté de droit, a travaillé en Normandie près de Caen, dans une mine de fer gérée par la SMM, société qui appartenait à des Allemands, sans doute confisquée pendant la guerre de 14. Il obtint, juste avant son mariage, un poste d'ingénieur en chef dans une mine de fer au Luxembourg dans une société nommée l'Arbed qui a disparu récemment, fusionnée avec une autre société. Il mène une vie qui lui plaît. On lui connaît deux

« amours », l'un avec une jeune fille normande qui ne l'épousera pas et qui viendra le voir après la dernière guerre, l'autre avec une jeune fille qui habitait le village proche de celui où s'étaient retirés ses parents Madeleine et Prosper. Il ne l'épousera pas, parce que les parents de la jeune fille s'y opposeront : il n'était pas militaire. Elle deviendra plus tard, pendant et après la guerre, sa maîtresse très aimée.

Il a emmené en voiture sa mère, son père et sa soeur sur la Côte d'azur jusqu'à la frontière italienne, où les douaniers font la cour à Yolande, sa soeur. Voyage mémorable dont ils parlent encore longtemps après. Antoine a un ami marié, veuf, remarié, qui mourra d'alcoolisme juste après la guerre. Il emmène un jour cet ami et sa mère - Madeleine - au restaurant, pour qu'ils fassent connaissance. C'était un restaurant bavarois. On leur sert une purée sur laquelle s'étale une énorme saucisse entre deux rognons. Antoine mélange aussitôt l'ensemble.

Il voit souvent les enfants d'Irmine, la soeur de sa mère, Patrice, Jacques et René, surtout Patrice qui a épousé une femme médecin, fait rare à l'époque. La grande joie de la bande, ce sont les visites du curé du village près duquel Madeleine et Prosper ont leur maison. A table, le curé, après avoir présenté la salade aux convives qui refusent, en verse le contenu du saladier dans son assiette en disant : C'est un dépuratif. A un incroyant qui le croise en disant : C'est un curé, ça porte malheur, il faut que je touche du fer, il tend le bout ferré de sa canne. Un couple s'étant installé dans le voisinage, le curé lui rend visite et vante ensuite son bon accueil et sa courtoisie. Faites attention, monsieur le curé, lui dit Antoine, ils ne sont peut-être pas ce que vous croyez. Quelque temps après, le curé dit à Antoine : Vous avez raison, c'est un collage.

Yolande, la soeur d'Antoine, qui a un peu plus de vingt ans, vit chez ses parents et s'occupe de la maison. Elle se mariera, peu après Antoine; avec Jo. Le ménage heureux aura trois enfants, trois filles.

De l'autre côté, celui maternel, le grand-père va mourir, la grand-mère Denise s'apprête à vivre longtemps, trente ans, de la belle fortune que lui a laissée son mari. Bertrand fait son service militaire. Claude suit une école ménagère. Pendant les vacances, elle se fait draguer par l'un de ses oncles éloigné et se plaint à sa mère qui, pour une fois, lui donne raison. L'oncle s'en va. Il faudrait que Claude se marierait, répète à satiété Denise. On ne sait si elle est difficile à marier. A-t-elle eu déjà des délires, des pathologies mentales visibles ? A part la seule remarque d'Arnaud sur la « folie » de sa soeur au moment de la mort de son père, rien n'est dit. Dans les années quatre-vingt du XX<sup>e</sup> siècle, M téléphonera

à un lointain cousin de sa mère, fils du beau jeune homme qu'avait aimé Denise. M voulait faire une copie des mémoires du bisaïeul ministre de Napoléon III pour un colloque éventuel sur les chrétiens-libéraux. Le document donné par le cousin à l'une de ses nièces était perdu. Mais le vieil homme lui parla de Claude. Lui-même avait eu une soeur ou une cousine malade mentale. Il se souvenait de Claude avec beaucoup d'émotion. Je l'appréciais plus que ses frères, lui dit-il.

Comment Claude et Antoine se sont-ils rencontrés ? Ce fut une cousine d'Antoine qui raconta à Moreau comment le mariage de ses parents s'était fait. Madeleine, la mère d'Antoine, voulait le marier. Elle en parla à l'une des ses cousines éloignée connue d'Antoine. Celle-ci habitait la même ville que Claude, vivait dans le même milieu. Elle parla d'Antoine à une dame qui connaissait les parents de Claude. C'est cette dame qui organisa, avec l'accord des parents de Claude, une rencontre apparemment imprévue entre les deux jeunes gens. Ils se plurent. Antoine venait dans la ville chez l'un de ses oncles qui y habitait. Il put revoir Claude. Ils se fiancèrent. Il y a un film d'eux, tourné par la cousine d'Antoine, très court, où on les voit marchant sur la terrasse d'un beau château Renaissance dans un village de l'Ouest. La cousine possérait au bas du château l'ancienne maison du gardien et c'est là qu'eut lieu le repas de fiançailles. Claude se maria avec Antoine en Janvier 29, quinze jours après la mort de son père.

Dans la dernière année de sa vie, Raymond lui avait recommandé de se marier vite, même si elle était en deuil. Ce qu'elle fit.

La nuit de noces, comme on disait, eut lieu à Paris. Un carnet, écrit par Claude, note des repas, des visites, des distractions, rien d'intime bien entendu. Seulement, pour chacun des huit jours, cette mention : De nouvelles fleurs dans la chambre.

Pendant leurs fiançailles, Antoine était allée voir Claude qui, parfois, séjournait à Paris dans le fameux appartement de ses parents où vivait Céline. Celle-ci n'appréciait pas la visite du fiancé, en l'absence de ses maîtres. Elle lui refusait l'accès de l'appartement, mais il entrait quand même et elle lui criait : Vous êtes un rebelle. Elle était fort intelligente. Sa morale à deux vitesses - elle accueillait par ailleurs les amants de Madame et les maîtresses de Monsieur - ménageait ses intérêts. La visite de cet incongru d'Antoine n'avait de sens à ses yeux que si elle pouvait raconter ensuite à ses maîtres que, par grande moralité, elle avait refusé qu'il fut seul avec sa fiancée. Le capitalisme familial a une telle vertu

maléfique qu'il parvient à embraguer dans ses rets ceux-là mêmes et celles-là mêmes qui, sans y adhérer consciemment, se font les serviteurs ou les servantes de ses tenants, les capitalistes. Céline en était un bon exemple, qui, tout en gardant un sens aigu de ses affaires, pouvait moraliser à tout va. Beaucoup plus tard, alors que le frère de Moreau, François, se disputait avec sa grand-mère Denise, celle-ci le traitant de « petit morveux » et François lui répondant : Taisez-vous, vieille garce - ce que Denise fit semblant de ne pas entendre -, Céline intervint aussitôt en disant : Oh, insulter Madame.

Antoine décrivait son beau-père qu'il avait peu connu comme un homme plein de lui-même, fier de son appartenance bourgeoise, mais aussi de son alliance, par son épouse, à l'ancienne aristocratie qui, du coup, le recevait. Il en profita pour faire recevoir avec lui une famille amie d'industriels de la ville, très connue par la marque de liqueur qu'ils fabriquaient.

Avant le mariage de Claude, Denise écrivit à Antoine une belle lettre dans laquelle elle lui annonçait qu'elle se refusait à payer la robe de mariée de sa fille. Ce n'est pas légal, écrivait-elle,. Or la loi est la loi et tout est très juste lorsqu'elle est légalement appliquée . Antoine, peu fortuné, offrit à sa future femme une robe de chez Lanvin.

La mariage avait eu lieu en présence des deux familles et de la vieille domestique de Madeleine et de Prosper, Joséphine, qui avait élevé Antoine et Yolande. Racontant la cérémonie aux enfants d'Antoine, à leur question : Mais où tu étais ?, elle répondit : J'étais dans le derrière de votre oncle Jean . Solognote, parlant l'ancien français, elle ne donnait pas à ces mots le même sens que celui que les enfants pouvaient entendre. Elle dut être surprise de leurs rires.

Qu'Antoine et Claude se soient aimés, que lui l'ait aimée longtemps, même durant sa maladie, M n'en a jamais douté. Trop de signes en témoignent. D'abord elle désirait de lui de nombreux enfants, douze, avait-elle dit à Joséphine. et elle en eut quatre, si l'on ose dire, coup sur coup. C'est elle qui les voulait beaucoup plus que lui et, sans doute aussi par piété, elle ne fit et n'exigea jamais rien, dit Antoine à Mo pour les éviter. Il ne parla jamais d'elle en la critiquant. Tout au plus disait-il : Elle ne savait pas ce qu'elle voulait Elle-même disait d'elle : Je parle comme un traquet . Ce qui laisse supposer qu'elle était bavarde. Bertrand dit d'elle à Moreau : Tu es curieux comme ta mère. Enfin, dans les lettres qu'elle écrivait à son frère Arnaud, à ses heures de lucidité quand elle était déjà malade, donc après ce qui s'était passé et qui avait contribué à sa maladie, elle parla toujours d'Antoine avec une grande tendresse, se réjouissant de le voir.

Elle se souvenait de deux de ses enfants, les aînés, avait oublié les deux autres. Elle se souvenait des « jours heureux ». Comme chez l'historien Michelet, « une larme (de Moreau) est prête à couler et à trouer le papier ». Signe de l'amour d'Antoine pour Claude, sa photo demeura longtemps dans sa chambre sur la cheminée.

Les trois années dans l'Est au Luxembourg, avec, chaque année, une naissance, furent sans doute dures matériellement pour Claude. Antoine était fort occupé par son travail d'ingénieur en chef qui lui plaisait et auquel il donnait le maximum de son temps, appliquant les règles, non du capitalisme familial qu'il ignorait, mais du capitalisme industriel qu'il connaissait. Ayant eu vent que, parmi les ouvriers mineurs, l'un d'eux les poussaient à la grève, il prévint les gendarmes, fit venir l'homme dans son bureau et lui dit simplement : Passez dans la pièce à côté. Les gendarmes ont deux mots vous dire ». Ceux-ci matraquèrent sauvagement l'ouvrier mineur qui fit trois semaines d'hôpital. Longtemps plus tard, Antoine fut tout content de raconter à Moreau ce haut fait. Il commença à répéter, un jour son récit en public, mais Moreau le regarda de telle sorte qu'il s'interrompit aussitôt.

M a aimé son père et lui doit beaucoup. Mais il a du mal à lui pardonner son mépris vis à vis de ceux et celles qu'il considérait comme n'étant pas de son bord, de son milieu familial, qu'il s'agisse, dans ce milieu familial, de bourgeois ou d'anciens aristocrates. Seules des alliances matrimoniales dans un sens unilatéral, celui de l'homme bourgeois ou ancien aristocrate avec la femme commerçante, paysanne ou ouvrière pouvaient atténuer ce mépris. Son beau-frère était contremaître dans une usine, mais de même milieu familial que lui. Il ne voyait en lui que l'homme « bien » comme il disait, mari de sa soeur, non son métier. Parlant de Lech Walesa, il riait et se moquait de son habileté politique qui, pour lui, relevait de l'incompétence. La lutte de Solidarnosc ne signifiait pas grand chose à ses yeux. C'était une lutte populaire.

La vie fut dure au Luxembourg pour Claude, parce que à l'époque, même la maison de l'ingénieur en chef, construite pour lui comme au temps de Zola et de Germinal, n'était pas très confortable. Enceinte, Claude devait aller remplir au fond du jardin, des seaux et des brocs d'eau, l'eau courante n'existant pas dans la maison. Certes, elle avait une cuisinière, mais celle-ci ne pouvait tout faire. Et il y avait les enfants : deux en deux ans. Une jeune fille bourgeoise, abandonnée affectivement par ses parents, mais habituée à un certain train de vie, se retrouvait quasiment seule dans une maison difficile à gérer. Elle recevait sa mère, sa grand-mère, les amis et amies. En 1932, alors qu'elle était enceinte de Moreau,

une amie infirmière était venue la voir. Elle avait trouvé son état mental alarmant et en avait prévenu Antoine. Il semble que ses troubles mentaux aient été mis au compte de sa grossesse. Interrogé sur cette amie infirmière, qui lui avait écrit à l'occasion de la mort de Claude en 1984 en lui rappelant ce qu'elle lui avait dit, Antoine répondit : Elle était bornée.

Lorsque sa mère vint voir Claude, elle lui déroba les dentelles de la robe de mariée qu'elle avait refusé de lui payer. C'était chez Denise une manie ; elle volait aussi dans les grands magasins. Un jour, l'un de ses cousins, en Bretagne, dut aller la chercher au commissariat.

Claude reçut un couple du même âge qu'Antoine et elle, que M connut après la guerre. L'un de leur fils, encore très jeune, vait écrit, à la fin de l'année, à sa maîtresse d'école : Je vous souhaite un bon Noël et une bonne circoncision . Elle reçut aussi le grand ami d'Antoine qui perdit sa femme morte d'une septicémie, se remaria après la guerre ; devenu alcoolique, il fut abandonné de sa femme et de ses enfants et mourut ou se suicida. Son frère Arnaud et sans doute Bertrand vinrent la voir. Elle assista, seule avec Antoine - les autres membres de la famille refusèrent de venir, Arnaud était dans la marine et ne pouvait se libérer - au mariage de Bertrand avec la fille d'un épicier en gros provincial, genre Potin, très belle et dont il eut deux enfants. Cousins germains de M., il les rencontra avant et après la guerre, puis une dernière fois, à la mort de leur père en 1974.

En 1932, Claude quitta le Luxembourg, loua un appartement dans sa ville de naissance, ne l'habita pas, vint chez sa grand-mère dans sa propriété près de la ville et dans celle qu'elle avait en Bretagne.

## NAISSANCE (1932)

Claude avait passé, avec ses enfants, les deux premiers, les vacances d'été de l'année 1931 chez sa grand-mère en Bretagne. Son oncle Hervé, un neveu éloigné de sa grand-mère, avait épousé la soeur de sa mère. Mais Léna était morte d'une bronchite, pendant l'hiver de l'année 1930. Léna était depuis longtemps l'une des maîtresses d'Hervé. Elle savait qu'elle hériterait de la maison de sa mère en Bretagne et voulait la laisser en héritage à Hervé. Le mariage facilitait les choses pour l'avenir. La mort de Léna fut solitaire ; abandonnée dans une maison du Poitou appartenant à Hervé, dans

une chambre à la fenêtre ouverte, elle mourut en pleurant. Sa mort faisait s'écrouler l'espoir d'Hervé, celui d'hériter, par sa femme, de la maison de sa tante qui, un temps, avait été sa belle-mère.

Il vint chez elle pendant les vacances de l'été 1931. Claude était là. Hervé avait quarante ans, elle vingt-trois ans. Que se passa-t-il entre eux ? On ne sait. La chambre de Claude était au rez-de-chaussée de la maison ; sa fenêtre donnait sur une grande cour carrée. Claude était pieuse, très respectueuse de ce qu'il fallait respecter. On la voit mal se livrant réellement avec son oncle à un plaisir, une jouissance venant d'un désir coupable. Ce que dit, plus tard, Arnaud, c'est qu'Hervé venait souvent lui parler - il l'avait toujours connue depuis sa petite enfance à elle - ; il la poussait à agir près de sa grand-mère - qui aimait particulièrement Claude, sa seule petite-fille à l'époque -, pour qu'elle lui lègue par testament sa maison bretonne. Hervé finit par avoir, par des moyens détournés, cette maison, après la mort de Madeleine, la grand-mère de Claude. Il fit signer par Denise, peu au courant des actes administratifs, une renonciation à la succession de la maison en échange d'une pendule ; elle trôna, jusqu'à la mort de Denise, sur la cheminée du salon dans l'autre maison de la grand-mère près de la ville où habitait sa fille.

Si l'on en croit Arnaud, durant l'été 1931, un an, peut-être moins, après la mort de Léna, entre Hervé et Claude, il ne se passa pas grand chose. Sinon que, fragile, n'ayant autour d'elle que sa grand-mère qui l'aimait, sa mère qui ne l'aimait pas et les domestiques, en l'absence d'Antoine qui travaillait encore au Luxembourg, Claude s'attacha à cet oncle qui, pour obtenir ce qu'il voulait - la maison -, lui témoigna sans doute beaucoup d'affection. Prit-elle cette affection pour de l'amour ? Ou est-ce elle qui éprouva pour cet oncle un amour si fort qu'elle crut l' avoir effectivement réalisé ? En l'occurrence, tout est possible, rien n'est certain. On peut douter néanmoins que Claude, logeant dans une chambre dont la fenêtre donnait sur une cour où beaucoup de personnes passaient, et étant par ailleurs fort dévote et peu portée à la débauche, ait consenti à quoi que ce fut. On peut douter également qu'Hervé, amateur de jolies femmes, ce que Claude n'était plus, ayant, après deux grossesses, considérablement engrangé, le lui ait demandé.

Reste le témoignage d'Antoine à Moreau son fils qui l'interrogeait, cinquante ans plus tard, sur sa filiation - Moreau avait des doutes - : Ta mère croyait que tu étais le fils d'Hervé qu'elle aimait beaucoup. Cela a contribué à sa maladie. Mais Antoine avait ajouté : Moi, je n'y ai jamais cru. Tu ressemblais à ton grand-père (son père). Moreau pense qu'il

eut plus ou moins un doute pendant sa petite enfance où les ressemblances sont parfois peu visibles, mais qu'il fut assez vite convaincu - et Arnaud également - que ce n'était pas possible.

Moreau est né en Juin 1932. Si l'on compte les mois, on peut dater la conception du milieu de Septembre 1931. On n'a jamais su si Claude était encore à cette date en vacances dans la maison de sa grand-mère et si Hervé était encore là.

Certes le témoignage de l'amie de Claude, ancienne infirmière, celui de Yolande, la soeur d'Antoine, attestent que, pendant qu'elle attendait Moreau, Claude eut des crises de « folie » attribuées, dit Yolande, à son état. Mais nul ne sait si elle n'en a pas eues avant même son mariage. Ce mariage; peu reluisant en ce qui concerne la richesse de son mari - Antoine n'était pas riche -, fut vite accepté par les parents de Claude, pourtant soucieux d'arrondir le patrimoine. Dans le capitalisme familial, n'était-ce pas une manière d'arranger les choses (non profitables), en filant la « patate chaude » - la petite Claude, la mère de Moreau - à un mari quel qu'il soit ? Là encore, secret familial.

Durant l'hiver 1931-1932, Claude supplia son mari de quitter son métier qui l'entraînait loin de l'Ouest, de sa famille, de ses amies à elle. L'aimant, il céda, chercha un autre métier, en utilisant sa licence en droit. Il fut embauché sans doute au printemps 1932, comme inspecteur d'assurances, à Paris, dans la compagnie d'assurances Le Soleil-Aigle-Compagnie Générale de Réassurances qui devint, après d'autres fusions, au moment de la retraite d'Antoine qui y passa sa vie, le GAN .

Antoine, comme beaucoup d'êtres humains, était double : d'une part il avait un mépris de caste pour tous ceux et celles qui n'étaient pas de sa famille et de son « milieu », c'est-à-dire les anciens aristocrates - dont il ne faisait réellement partie que par sa mère - et les bourgeois de souche, ceux qui avaient su s'enrichir - avec lesquels, pourtant, il n'avait rien de commun -. Il aimait l'argent, comme tout un chacun, et se réjouit, dans le deuxième temps de sa vie, après la mort de sa belle-mère, d'en avoir, mais sans plus. Par ailleurs, il aimait sa femme, il aimait ses femmes, il aimait ses quatre enfants, chacun d'une certaine manière. Il protégeait son fils aîné, il en avait averti le cadet, Moreau, qui consentait d'autant plus à ce privilège pour son frère qu'il se sentait coupable vis à vis de lui et que l'état de santé de François justifiait cette protection. Antoine fit plus pour lui que pour ses autres enfants, mais son dévouement pour eux fut total au point que, pendant la guerre il renonça à aller, à travers l'Espagne, à Alger, pour rejoindre les gaullistes - il était officier d'Etat-

Major -. Il savait qu'en partant, il les abandonnait à Denise leur grand-mère maternelle dont, d'expérience, il avait pu voir comment elle s'était souciée de ses propres enfants.

Au printemps 1932, Claude loua un appartement dans la ville où elle était née, mais n'y habita jamais. Elle demeura chez sa grand-mère, dans la maison que celle-ci habitait l'hiver à douze kilomètres de la ville. Elle vint accoucher, en Juin 1932, dans une clinique en centre-ville située dans une rue qui longeait une église.

Lorsque M nait le 13 Juin 1932, à environ cinq heures du matin, son père n'est pas là, pris par son travail. Il n'arrive que dans la matinée et le déclare à l'Etat-civil.

A la question de M, longtemps plus tard : Ma mère m'a-t-elle allaité ? « , Antoine répond qu'il ne sait pas et donne pour raison son absence au moment de la naissance. Mais, dit-il, il et plus que probable qu'elle t'a allaité , puisqu'elle l'avait fait pour ses deux premiers enfants.

Si l'on tente le bilan du passé de M, au moment où il nait, on trouve, du côté paternel, des notables de Cambrai anoblis à Valenciennes, jamais nobles en France, inscrits en Belgique, après une reconnaissance de noblesse par le roi des Pays-Bas, sur la liste des nobles. Mais leur « illustration aristocratique » vient surtout de leur alliance avec une vieille famille de Bruxelles, elle d'authentique noblesse, et s'honorant par les postes occupés. La branche familiale dans laquelle M nait n'est pas riche. Ses grands-parents paternels appartenaient plutôt, par leur genre de vie très simple à la campagne, au haut de la classe moyenne. De l'autre côté, celui maternel, il y a eu un capitalisme familial, mais, avec la vente de la banque, il est achevé. Seuls en restent les biens que Denise possède en usufruit, importants, que ses enfants, Bertrand, Claude et Arnaud n'auront qu'en 1957.

L'arrière grand-mère maternelle de M n'était pas riche, ses parents non plus. Malgré sa vanité et ses relations aristocratiques, elle appartenait, elle aussi, au haut de la classe moyenne. Ne pas vouloir dîner avec l'apothicaire, c'était refuser un repas avec un égal, appartenant à la même catégorie de classe qu'elle. Elle était veuve. Son mari avait la réputation de n'être pas très honnête et de se procurer son vin sans le payer.

Antoine va devenir le pivot de la famille M composée de Claude et de ses quatre enfants. M est le troisième. Quand il nait, il a déjà une soeur aînée, Maud, qui a deux ans et demi et en aura presque quatre en 1933, au moment où, en Septembre, Claude disparaît de la famille. Il a un frère aîné, François, qui a un an et demi, il est né comme sa soeur en Jan-

vier, mais un an plus tard. M. se situe au troisième rang comme cadet, avec un an et demi d'écart avec son frère, deux ans et demi avec sa soeur aînée.

Leur mère n'a jamais travaillé professionnellement. Si l'on se demande quel était le statut social des époux, on peut les situer eux aussi dans ce haut de la classe moyenne dont Antoine est issu et où Claude entre, après la mort de son père et au vu de la suprématie patrimoniale de sa mère. Les M. sont pas riches. Claude vit chez sa grand-mère, de l'hiver 1932 jusqu'en Septembre de la même année. A partir de l'été 1932, Antoine est à Paris où il travaille. Ses parents ne sont plus à Versailles, mais sur les bords du Loir. Enfin, M., à sa naissance, une tante, Yolande, la soeur de son père qui s'est mariée, en 1931, avec Joseph dit Jo, représentant de commerce. Il devient, pendant la guerre, contremaître dans une usine de parfums et le restera jusqu'à sa retraite. Il appartient à une vieille famille aristocratique, d'origine italienne, venue en France au XVI<sup>e</sup> siècle sans doute avec Catherine de Medicis ; elle y a fait souche. L'un de ses aïeux s'illustrera pendant la Révolution et deviendra célèbre. Les parents de Jo sont des rentiers aisés, mais sans grande richesse. Ils appartiennent à ce milieu dit aristocratique, en fait déjà embourgeoisé par ses alliances, même si les noms avec des « de » font croire à une commune appartenance avec d'anciens aristocrates. Jo est un homme au caractère affirmé, bon, plein d'humour. Il vivra heureux avec sa femme et ses trois filles. Quand M. l'a mieux connu après la guerre, il menait avec les siens une vie modeste. Travailleur, il se levait à cinq heures du matin, mangeait sa soupe et partait à l'usine. Lorsque M. naît, il devient son oncle. Il se souvient longtemps plus tard qu'il lui arrachait du crâne, malgré ses hurlements, des croûtes qui s'y étaient formées. Peu causant, il savait néanmoins témoigner à ceux et à celles qu'il aimait son affection.

Un télégramme témoigne de la naissance de M., envoyé par Bertrand à son frère Arnaud, dans lequel figure la mention « gros bébé » ou « gros garçon ».

Lorsqu'au printemps 1932, Antoine a quitté l'Arbed au Luxembourg, il était en ascension sociale, comme on dit. Un poste lui avait été préparé à Strasbourg ou en Allemagne, poste de direction d'un département de la société industrielle où il travaillait. Il aurait abandonné la mine et fait probablement une carrière de haut cadre supérieur du privé. Il serait entré ainsi dans la bourgeoisie capitaliste, sans passer par la bourgeoisie administrative publique, ni par la bourgeoisie foncière, ni par le capitalisme familial. Lorsqu'il en parla plus tard à Moreau, il n'insista jamais sur ce sacrifice qu'il fit par amour pour Claude et pour ses enfants. Il n'a jamais tenté ensuite de retrouver son ancien métier. Il ne pouvait

guère se permettre, avec un petit salaire, de prendre le temps de rechercher un poste correspondant à sa formation d'ingénieur. Il demeura donc inspecteur d'assurances, un métier qu'il n'aimait pas. Moreau se souvient que, dans les années 1950 du XX<sup>e</sup> siècle, il l'avait entendu jurer, des « noms de Dieu » en ribambelle, contre la vie de chien qu'il menait, avec peu d'argent, une femme malade dont il payait seul l'hospitalisation - sa belle-mère refusait toute participation - et quatre enfants à charge, dont l'un puis l'autre des garçons tombèrent malades, créant de nouveaux frais hospitaliers.

Lorsque Claude quitte la clinique, elle retourne avec son nouvel enfant chez sa grand-mère, dans la maison où celle-ci habite l'hiver et au printemps. Puis elle va la suivre, comme chaque année, dans son manoir de Bretagne. C'est là que fut embauchée une femme d'une soixantaine d'années qui devint la « nounou » de Moreau. De ces tout premiers mois de la vie de Moreau, de celle que menaient, dans ce même temps, sa mère, son père, Denise sa grand-mère et Madeleine son arrière grand-mère, ainsi que celle de sa soeur aînée et de son frère, on ne sait à peu près rien. Antoine était à Paris. Claude s'occupait-elle de ses enfants ? Probablement; aidée par la « nounou ». Maud raconta plus tard qu'elle jouait à faire la cuisine dans le parc. Antoine, quand il était là, appelait les soi-disant plats qu'elle préparait « les oeufs à la petite plaquette » et « le veau au soleil ». Maud se souvient aussi de sa mère la grondant légèrement pour quelque bêtise. De François, on sait seulement par Antoine qu'il réveillait ses parents, lorsqu'ils étaient ensemble, à cinq heures du matin, en réclamant son petit-déjeuner. Claude demandait à Antoine de lui donner une fessée, ce qu'il ne faisait pas. De Denise un souvenir émerge, témoignage d'Antoine. Denise, se trouvant chez sa mère en Bretagne, décide d'aller à une course de chevaux et propose à Antoine, son gendre, de l'accompagner. Elle se présente, au moment du départ, vêtue tout de blanc - elle avait près de cinquante ans - avec une robe vaporeuse. Claude interdit à Antoine de partir avec elle. La parentèle, Bertrand et sa femme Denise, Arnaud, Yolande et Jo sont à distance de M. et de sa famille. La femme de Bertrand vit avec lui à Paris. Elle attend sans doute son premier enfant. Arnaud est dans la marine militaire comme matelot-gabier. Yolande a, en Août, sa première fille. Elle habite avec son mari une petite ville de l'Ouest. Quant aux grands-parents paternels de Moreau, ils sont toujours sur les bords du Loir, accueillant leur famille, frères, soeurs, cousins, neveux et nièces. Prosper boit son eau-de-vie. Madeleine n'a plus Yolande pour l'aider, mais a gardé Joséphine, la vieille domestique qui a élevé ses enfants.

PETITE ENFANCE (1932-1937)

En Septembre 1932, Claude et Antoine sont ensemble à Paris, où Antoine travaille dans sa compagnie d'assurances. Ils vivent dans un appartement proche de l'Ecole militaire. Petit appartement, semble-t-il, mais les trois enfants sont là. et la nounou.

Claude annonce à Antoine, qui le dira plus tard à la soeur cadette de M, qu'elle veut se séparer de lui. D'un commun accord, ils décident de consulter le curé de leur paroisse. Celui-ci leur demande s'ils s'entendent bien. Très bien, répondent-ils l'un et l'autre. Claude ne donne pas suite à son projet.

Deux tantes de Claude habitent Paris, les deux soeurs de son père : Lucie et Marguerite. Claude est liée à sa cousine Françoise, la fille de Marguerite. Elle voit souvent sa tante Lucie. Sonnant, un jour, à sa porte, elle l'entend répondre à sa cuisinière lui disant que le poulet est un peu « avancé », autrement dit qu'il ne sent pas très bon : vOn va inviter Claude et Antoine à dîner . Claude prévient Antoine qu'ils sont invités à dîner chez Lucie pour manger un poulet pourri.

Le couple sort le soir, pour se distraire, va à des spectacles de variétés, de music-hall (Joséphine Baker, Dranem). L'appartement doit comporter une pièce pour la « nounou » qui garde les enfants.

En Décembre 1932, Claude est de nouveau enceinte. Mais, auparavant, un épisode se produit qui va avoir une grande importance dans la vie du frère de M, François, et, plus tard, dans la vie de Moreau lui-même.

François est un enfant très turbulent (comme on disait). Il saute à pieds joints dans les pièces de l'appartement, réveille son frère quand il dort, trouble les derniers jours d'une vieille dame mourante à l'étage au dessous. Ses parents décident de le confier à sa grand-mère paternelle, Madeleine, qui habite au bord du Loir. François va passer quelques mois chez elle, seul enfant dans la maison, et à un moment difficile. La vieille Joséphine, qui a élevé Yolande et Antoine, s'occupe de lui, mais sa grand-mère est accaparée par les soins à donner au grand-père déjà gravement malade. A deux ans, François vit avec trois vieillards dans une maison isolée, sans ses parents, ni sa soeur, ni son frère qu'il n'avait sans doute jamais quittés. Il semble avoir vécu cet éloignement comme un abandon que viendra confirmer, après son retour près de ses proches, la disparition de sa mère. Joséphine, lucide, dira peu après ; Pauvre petit, abandonné de tous

Durant l'hiver 1932-1933, Claude quitte Paris et va chez sa grand-mère. Claude et ses frères n'ont pas de grands-parents paternels. Le grand-père est mort avant leur naissance. La grand-mère meurt peu après le mariage de leurs parents en 1905. L'arrière grand-mère paternelle de Claude - qui avait été marchande de fleurs - était cachée, au moment des récep-

tions, dans une chambre de l'hôtel particulier, parce qu'elle parlait mal le français. Elle est morte dans les années 1900, Claude ne l'a pas connue. C'est d'abord dans la maison près de sa ville natale, celle de sa grand-mère, qu'elle va, puis elle la suit en Bretagne au début de l'été.

Peu de témoignages sur elle durant cette période. L'un est celui de Madeleine, la grand-mère paternelle de M.. Dans une lettre à Yolande sa fille, la soeur d'Antoine, elle lui raconte que Claude, à Paris, aurait lancé des casseroles contre les murs de la cuisine. Il semble, d'après des témoignages très tardifs de personnes âgées en 1960-1970, qu'elle ait dit à des parents et amis que son fils cadet (M.) n'était pas de son mari.

Les enfants la suivent en Bretagne. M. est très choyé par la « nounou » bretonne qui, d'après Antoine, a été là, près de lui, peu après sa naissance. François revient près de sa mère, mais on ne sait qui s'occupe de lui, peut-être la nounou. Celle-ci est originaire d'un village avec une belle église. M longtemps après, a retrouvé sa tombe au cimetière, une tombe familiale. Une photo sur laquelle on la voit jeune fille figure dans un livre sur la Famille d'une ethnologue connue Martine Segalen.

On ne sait quasiment rien de ce qui a pu se passer entre Décembre 1932 et Août 1933, date de la naissance de Guénaël, une fille, la dernière enfant du ménage. Un souvenir de Maud : elle va préparer la chapelle - il y en a une au manoir - peut-être pour le baptême de Guénaël. Le prénom a été choisi, après la naissance, par Claude seule.

Le vrai drame, pour Claude, aurait commencé après la naissance de Guénaël. Elle était dans sa chambre et allaitait son bébé lorsque un essaim d'abeilles ou de guêpes est entré par la cheminée et a envahi la pièce - qui se trouvait, on l'a dit, au rez -de-chaussée du manoir, au bord de la cour -. Claude a eu très peur. Mais comment a-t-elle réagi, nul ne le sait. Sa mère disait que sa « folie » avait commencé après cet épisode. Moreau pense aujourd'hui qu'elle datait de bien avant, que le mariage hâtif était du certes aux recommandations, avant sa mort, du père de Claude, mais aussi au désir de ses parents de la confier à un mari, plutôt que de la garder chez eux, peut-être parce qu'elle ne se portait pas mentalement très bien. Il faut y ajouter prudemment le témoignage d'Arnaud son frère disant qu'au moment de la mort de son père, Claude était « comme folle ». Il y a également le témoignage de Yolande, la soeur d'Antoine, disant à M.; dans ses vieux jours, que, pendant que Claude l'attendait, elle avait eu des « crises », aussi celui de l'amie de Claude qui a prévenu Antoine de la mauvaise « santé mentale » de sa femme, enfin celui de Madeleine, la grand-mère paternelle de Mo-

reau, écrivant à sa fille Yolande que Claude lançait contre les murs les casseroles de sa cuisine. Le premier souvenir de M, datant peut-être de fin Août-début Septembre 1933 - il avait un an et trois mois - serait (?) le regard de la nounou, un soir, un regard triste fixé sur lui. Beaucoup plus tard, M sut par sa soeur Guénaël, à qui Antoine leur père l'avait dit, que Claude avait tenté de se suicider. Elle était sortie, un soir, de sa chambre en chemise de nuit et avait couru vers la petite rivière qui longeait le parc, pour s'y noyer. Mais elle avait été rattrapée. Est-ce ce soir-là que la nounou a regardé Moreau d'un regard si triste ? Ce regard, l'a-t-il, oui ou non, inventé ?

En Septembre 1933, Claude fut placée dans une maison de santé où elle resta quelques mois, puis elle entra à l'hôpital psychiatrique de Caen, nommé Saint-Sauveur. Antoine alla la voir dans la maison de santé. A l'une de ses visites, en fin de journée, Claude lui dit qu'elle avait passé un bon après-midi à entendre des enfants jouer dans le jardin. Etonné, Antoine a demandé à une infirmière s'il y avait des enfants qui étaient venus jouer ce jour-là. Il n'y en avait pas eu. C'est là, sans doute, qu'Antoine se rendit compte que sa femme était gravement malade. Jusque là, il avait du espérer.

De son séjour à l'hôpital psychiatrique de Caen en 1934 émergent quelques lettres qu'elle écrivit à son frère Arnaud. Dans l'une d'elles, elle lui écrit que l'oncle Hervé - celui dont elle prétendait qu'il était le père d'un de ses fils - était venu la voir. Or il n'était jamais venu, comme le note Antoine en marge de la lettre de Claude qui lui avait été communiquée ; il ajoute : C'est une hallucination.

Le deuxième souvenir de M. est celui d'une église dans une petite station balnéaire proche du manoir. Cette église est en bordure d'une rue, son parvis donne sur un trottoir étroit. Quand, adulte, M est allée sur les lieux, il a reconnu l'église.

Deux des enfants, Guénaël et M. sont pris en charge par la nounou, les deux autres peut-être par leur arrière grand-mère maternelle, Madeleine (même prénom que leur grand-mère paternelle) ou par une autre nounou. La grand-mère maternelle, Denise, ne dut guère s'en occuper. Ils sont restés, tous les quatre au manoir probablement jusqu'à la fin de l'automne 1933.

Un autre souvenir de M. est encore celui d'une église. Sur l'un de ses murs donnant sur une rue, il y a une immense croix. L'église existe effectivement, c'est celle du village où est née la nounou. Visitant le village dans les années 1990, M. a reconnu la grande croix. Il se souvient que, quand il l'a vue, il était assis dans une auto sur les genoux de la nounou ; l'auto roulait.

Les enfants de Claude ont sans doute passé l'hiver, le printemps et l'été 1934 chez leur grand-mère paternelle au bord du Loir. La grand-père Prosper était mort en Mai 1933. En Juin 1934, Moreau avait deux ans. Il a quelques souvenirs précis de ce séjour chez sa grand-mère paternelle Madeleine : celui d'un grand parc où, un matin, sans doute avec la nounou, les enfants font une promenade ; celui de son frère François (il doit avoir trois ans) qui fait rouler devant lui un pneu de vélo. Une nuit, il se réveille dans son lit près de celui de la nounou. Il se lève et ne peut se recoucher parce qu'il a peur du noir entre les plis de son drap. La nounou lui dit : Dors . A plus de deux ans, il se souvient d'une longue attente, un dimanche, avant d'aller à la messe au village. Il se souvient de la visite de cousins éloignés qui ont le même âge que lui et surtout d'une nounou comme la sienne qu'on appelle la nounou de Jacqueline. Cette Jacqueline est morte, vers 1980 dans un accident de voiture. Dernier souvenir de cette période : il se promène avec la nounou ; à un moment, elle tend sa main, l'ouvre et il voit un oiseau mort.

C'est probablement en fin Septembre 1934 que la famille, les quatre enfants, la grand-mère paternelle Madeleine - l'arrière grand mère maternelle, l'autre Madeleine, est morte pendant l'hiver 1934 - auxquels il faut ajouter ,Joséphine - qui a élevé Antoine et Yolande - et la cuisinière, s'installe dans une maison au Mans. La maison est située dans une petite rue très courte, la rue d'Hauteville, qui débouche sur une avenue. La famille restera dans cette maison de Septembre 1934 jusqu'en Juillet 1937. M se souvient des lieux : un petit jardin au bout duquel oui Ça a même, dans un appentis, ont été entassés les papiers du grand-père Prosper mort un an auparavant ; une salle à manger qui donne, par une porte-fenêtre, sur le jardin ; la cuisine est près de la salle manger ; une grande porte en bois avec un trou au milieu ouvre sur la cave ; une pièce, plutôt sombre, près de la salle à manger contient un piano sur lequel Madeleine vient jouer. Puis il y a le garage où Antoine gare sa voiture. Une autre entrée que celle du garage est surmontée d'un escalier qui mène au premier étage. Celui-ci comporte trois chambres, celle d'Antoine à côté de celle de Madeleine sa mère, à une extrémité de l'étage la chambre où logent la nounou, Guénaël et M, à l'autre bout une salle de bain, au milieu la chambre de Madeleine. Au dessus de l'étage il y a un grand grenier et la chambre de Joséphine où dort aussi François.

En Juin 1935, M a trois ans. Il est difficile de dater les souvenirs. Sont-ils de 1935 ou de 1936 ? Un premier épisode, sérieux, important dans sa relation avec son frère, dut se produire durant la période 1935-1936. Dans la salle de bain où il y a les WC, Moreau manie ses excréments et les dépose dans une fontaine sous la fenêtre. Son frère est accusé du méfait

et puni. Moreau ne se dénonce pas. Néanmoins, devant les protestations de François, on découvre que c'est lui Moreau le coupable. La nounou est chargée de le punir. Le soir, elle l'étend sur ses genoux, mais ne parvient pas à lui donner une fessée. En fait, elle lui caresse les fesses. Cette fessée suspendue, remplacée par une caresse, est sans doute à l'origine d'un incertain « masochisme » de Moreau. François en voudra beaucoup à son frère d'avoir été puni à sa place et lui reprochera l'épisode cinq ans plus tard au début de la guerre.

François et Maud vont à l'école. François, qui a entre quatre et cinq ans, a appris à lire, seul, en regardant sa soeur déchiffrer les lettres. Il est très intelligent, curieux et observateur, beaucoup plus que son frère. Il écoute ce que disent les adultes et se souvient. Longtemps plus tard, en 1980, quand M commence une analyse, il lui demande comment Hervé - le prétendu père - est parvenu, par des moyens détournés, à devenir propriétaire du manoir de l'arrière grand-mère, l'autre Madeleine, en Bretagne. François se souvient de l'intervention d'un notaire véreux qui persuada Denise qu'elle n'avait aucun recours en justice possible, alors qu'elle avait, par un acte sous seing privé, avant même la succession, échangé le manoir contre une pendule. L'analyste ne put croire une telle histoire que parce que François en avait gardé le souvenir.

M se souvient, en cette période 1935-1936, de son père à un petit-déjeuner. Antoine avait une figure grave, il ne souriait pas; Pour un enfant, au moins pour Moreau, il était assez effrayant, ne lui adressait jamais la parole, alors qu'il s'occupait de Maud, la soeur aînée, et de François et leur parlait. On lui demanda de le punir pour quelque bêtise. A ce petit-déjeuner, Antoine lui prit une main et tapa plusieurs fois dessus, sans lui faire grand mal. Moreau ne se souvient pas d'avoir pleuré. Il était stupéfait et un peu affolé.

L'après-midi, la nounou ou la cuisinière emmenait Guénaël et Moreau au Jardin des Plantes. Ils allaient voir un sanglier nommé Dudule. Dans les années 1980, à l'un de ses collègues de l'université de C. buvant un pot avec lui, tandis que l'autre lui disait qu'il avait passé son enfance au Mans, M demanda : « As-tu connu Dudule ? ». l'autre répondit aussitôt : « Bien sûr, je l'ai connu ». Brève complicité venue de très loin.

Pendant l'été 1936, la nounou partit en vacances en Bretagne. M se plaignit à sa grand-mère que la bain préparé par la cuisinière n'était pas assez chaud. Celle-ci protesta contre cette plainte.

Est-ce en 1936 que Claude réapparut brusquement, un matin, dans la maison, venue de son hôpital psychiatrique de C., en transit vers l'hôpital psychiatrique où elle allait passer sa vie non loin de la maison d'hiver de sa grand-mère devenue la propriété de sa mère ? Probablement. Ni Guénaël, ni François, ni Moreau ne la connaissaient. Seule Maud, qui avait trois ans et demi lorsqu'elle était tombée malade, en avait quelques vagues souvenirs. A la porte de leur chambre, Claude embrassa les deux enfants, Guénaël et M, sans plus de manifestation de tendresse. Cette découverte d'une mère dont on ne lui parlait jamais fut, pour M, un évènement. Mais, durant son bref séjour, elle ne se soucia pas de ses enfants, passant sa journée au grenier à ranger des affaires. Antoine dit plus tard à Moreau qu'elle menaçait sa belle-mère (Madeleine) et qu'il avait du abréger le séjour.

Lorsque M. la revit un an plus tard, chez sa grand-mère maternelle où, de son hôpital psychiatrique voisin, elle était venue en visite, elle s'occupa de lui pendant toute la matinée, le gardant près d'elle. Il se souvient du haut de ses seins qui débordait légèrement au dessus de sa robe. Elle l'emmena aux toilettes, sans qu'il ait rien demandé, mais ne s'étonna pas qu'il ne se passa rien. L'après-midi, sa grand-mère, l'un de ses oncles (lequel ?) et Antoine partirent chez des amis, la laissant seule sans doute avec la nounou ou une servante. Furieuse de n'avoir pas été emmenée, elle montait et descendait à toute vitesse l'escalier en grondant. M la regardait sans comprendre. Il avait trois ans et demi ou quatre ans. Il la revit une fois avant la guerre, lors d'une visite à son hôpital psychiatrique avec son frère et ses soeurs, en compagnie d'Antoine. Là encore, elle ne manifesta à aucun d'entre eux le moindre signe de tendresse, les embrassant à l'arrivée distraitemment, puis mangeant les gâteaux ou les bonbons qu'Antoine lui avait apportés.

En Septembre ou Octobre 1936, M. alla à l'école maternelle, dans le collège où son frère, qui avait quitté la maternelle d'un autre établissement où était sa soeur aînée, faisait sa première année de primaire (actuellement le CP). Il se souvient que, pour humilier François, la maîtresse lui tendit une feuille écrite par son frère en lui disant : Voilà ce qu'il fait. Sur la feuille, il y avait une tache d'encre. Mais il se souvient surtout du visage de son frère subissant cette humiliation.

M. détestait l'école. Il fallut, un matin, le traîner dans l'escalier. Sa grand-mère paralysée et marchant sur deux béquilles ne pouvait intervenir. Mais son père et quelqu'un d'autre - il est peu probable que ce fut la nounou - l'arrachèrent à la rampe à laquelle il se cramponnait et le conduisirent à l'école.

Un matin où il y allait avec son frère, l'un d'eux (lequel ?) heurta de son coude la vitrine d'un magasin qui s'écroula en morceaux. Terrifiés, les deux enfants coururent vers le collège. Ils s'attendaient au pire à la maison, mais ils n'entendirent jamais parler de cet incident. A son père que M. interrogea, longtemps après, Antoine répondit : Ca ne me rappelle rien.

Durant l'hiver ou au printemps 1936, M., un après-midi, joua avec l'une de ses cousines, fille de Yolande, Françoise, qui avait trois ans de moins que lui. Le jeu consistait à faire rouler une boîte de l'un à l'autre. Il se souvient de Françoise lui souriant et lui renvoyant la boîte. Elle était assise sur le plancher, elle ne marchait pas encore.

Le 2 Mars 1936, lui a dit, plus tard, Antoine, M. fut opéré des amygdales. Dans les années 1970, lorsqu'il vint faire un cours à l'Université du Mans, il reconnut les lieux, la façade de l'hôpital. Mais il se souvient surtout qu'assis sur les genoux de la nounou, le médecin lui avait coupé les amygdales, sans que, d'ailleurs, il souffrit. Il avait vu du sang. La nounou resta longtemps dans une chambre avec lui. Après cette opération rapide, c'est sans doute dans l'après-midi que, revenu à la maison, la nounou lui donna un bain. Enveloppé dans une serviette chaude, elle le tint dans ses bras et le ramena dans la chambre.

M<; se souvient d'un retour du collège - peut-être le dernier -, marchant près de son frère, en rang, dans une longue file. La catastrophe était proche, mais M.l'ignorait. Elle se produisit en Juillet 1937. Peu avant, sur une photo d'école où il figurait, il était désigné comme une demoiselle, mademoiselle M. ce qui fit rire sa grand-mère.

Antoine fut nommé par sa compagnie inspecteur d'assurances à Rouen. Il y loua une grande maison. Celle du Mans était en plein déménagement. Francois et son frère faisaient dégringoler des objets du haut en bas des deux volées de l'escalier, tandis que les déménageurs emportaient les meubles.

Comment M apprit-il que la nounou s'en allait ? Il ne s'en souvient pas. Il dormait exceptionnellement dans la chambre de sa grand-mère. Un matin, il se réveilla en pleurant et en appelant la nounou. Elle vint aussitôt. Mais il savait qu'elle partait. Il lui demanda quand elle allait revenir. Elle lui répondit : Dans cent ans. Le nombre cent n'avait pour lui aucun sens, il ne savait pas compter.

Il la revit une fois chez sa grand-mère maternelle, quelques mois plus tard. Elle y était en séjour. Mais ce n'était plus elle qui s'occupait de lui. Un matin (ah, les matins !), il se réveilla ; il avait très mal au ventre et pleurait. La nouvelle prépo-

sée aux enfants - une institutrice - ne bougea pas. Mais la nounou arriva aussitôt. Il attendait d'elle, comme d'habitude, qu'elle le soigna et le soulagea. Elle lui dit qu'elle ne pouvait rien faire, que ce n'était plus elle qui s'occupait de lui, mais la fameuse Mademoiselle. M; avait toujours tutoyé la nounou et l'appelait nounou. Mademoiselle se faisait vouvoyer et appeler Mademoiselle. Guénaël et M l'appelaient Mamoiseelle.

En perdant la nounou, M perdait celle qui l'avait élevé depuis ses naissance, avec tendresse, avec amour. A vrai dire, il ne connaissait qu'elle. Les autres, son frère et sa soeur aînée, sa grand-mère, son père, la cuisinière qui râlait à longueur de journée ne comptaient guère pour lui. C'étaient des ombres qui passaient. Il n'avait rien contre eux et elles, mais, pour lui, seules la nounou et sa soeur plus jeune que lui, qui dormait près de lui, avec la nounou, dans la même chambre, faisaient partie de son univers. C'était cet univers qui s'était écroulé d'un seul coup, un matin de Juillet, avant ou après l'arrivée de Mademoiselle.

La nounou avait un beau visage large, un regard plein de douceur, beaucoup d'humour et une sorte de liberté dans son allure et dans ses gestes, malgré toute une vie passée, au service d'autrui, à soigner des enfants. En 1936, rentrant de vacances, elle avait glissé dans la bouche de M, au moment où il allait s'endormir, un grain de raisin.

Jamais M ne se consolera de sa disparition. Lorsqu'il la revit, il eut la confirmation que son départ était définitif. Il l'oublia un peu, dans les longues années qui suivirent, mais, sans cesse, durant sa vie, elle revint à sa mémoire. Il lui doit le meilleur de ce qu'il est, pour les autres et pour lui-même. Il ne lui doit pas le pire. S'il put aimer plus tard, ce fut certainement grâce à elle. Elle n'effaça pas ses doutes sur son origine, le pouvait-elle ? Pendant la guerre, elle envoyait des colis qui contenaient des crêpes de sarrasin et du beurre salé. Après la guerre, elle demanda à venir pour revoir la famille, mais Mademoiselle ne donna pas réponse à sa dernière lettre. Là encore, comme celle de Michelet, une larme de Moreau coule et « troue le papier ».



## ENFANCE (1937-1945)

La dernière séance de la petite enfance - elle avait duré de 1932 à 1937 -, c'est l'arrivée, le 1<sup>o</sup>Juillet 1937, de Mademoiselle, raide, tailleur strict gris, lunettes d'écaillle sur le nez, une petite valise à la main. Devant la porte de la maison, elle se penche vers les enfants et les embrasse. Elle entre, monte à l'étage, suivie des quatre ou d'au moins trois, des enfants. La soeur aînée était-elle là ? Elle dépendait de la grand-mère. Mademoiselle s'assied, se repose, fait connaissance avec eux. Elle a déposé sur un meuble une sorte de trSurtout, n'y touchez pas, dit-elle. François, toujours curieux, s'approche de la trousse, s'apprête à l'ouvrir. Mademoiselle se lève et lui flanque une gifle.

Antoine dit, plus tard, à M qu'il avait choisi Mademoiselle parce que c'était une ancienne institutrice fort instruite, et qui, depuis longtemps s'occupait d'enfants. La nounou était devenue insuffisante, Savait-elle lire et écrire ? Joséphine ne savait ni l'un ni l'autre. Leur intelligence ne suppléait pas, aux yeux d'Antoine, à leur ignorance.

La nouvelle vie commença, coupée deux ans plus tard, par la guerre.

M se souvient du départ du Mans. Ils allèrent, avec Mademoiselle, loger à l'hôtel. Le lendemain matin, ils prirent un train pour Rouen. M. était seul avec son père dans un compartiment. Celui-ci était aimable, mais, occupé par la lecture de son journal, ne lui parlait pas. A Rouen, ils déjeunèrent au restaurant, c'était la première fois pour M.. Puis ils découvrirent la maison sur les hauts de la ville. Elle était plus belle que la précédente, avec un jardin contenant un arbre magnifique qui formait une tonnelle, des plate-bandes le long des murs, et une serre. Le garage achevait de se construire. Il y avait un cabinet de jardin où, dans les jours qui suivirent, Guénaël, qui avait quatre ans, alla faire pipi, accompagnée de ;M.. Dans son souvenir (à lui), il lui caressa les fesses et lui remit sa culotte. Premier souvenir d'un plaisir sexuel recherché et éprouvé plus ou moins consciemment, mais le souvenir persiste.

François était considéré comme un enfant difficile. Il était souvent puni, au Mans, notamment par son père. M. se souvient qu'à Noël 1936, au matin, devant la cheminée, à la place du cadeau habituel, François trouva, dans ses souliers, des verges, sans doute pour le battre, longues tiges vertes qui parurent à M. effrayantes. François pleurait devant son cadeau, tandis que les trois autres, Maud, M. et Guénaël se réjouissaient du leur.

De Guénaël au Mans M. se souvient qu'elle était craintive. Le mari de Yolande, la soeur d'Antoine, vint, un jour, déjeuner. En le voyant, Guénaël eut très peur et se mit à pleurer. On la rassura en lui disant C'est ton parrain . La nounou vint et l'emmena. Quelques semaines plus tard, elle fut très malade et l'on craignit pour sa vie.

Maud et François racontèrent à leur grand-mère Madeleine qu'en arrivant à l'école- c'était encore la même, au Mans, pour l'un et l'autre - , ils avaient dit à la maîtresse : Bonjour, peau de cheval. La grand-mère, affolée, en parla, le soir même, à Antoine. Celui-ci interrogea les enfants qui reconnurent aussitôt qu'ils avaient inventé l'histoire pour faire peur à leur grand-mère.

Face à la religion, Maud faisait preuve d'un solide réalisme. A son père qui lui demandait si elle accepterait, comme sainte Blandine, de mourir pour sa foi dans la fosse aux lions, elle répondit : Ah non, j'adorerais n'importe qui, j'adorerai même une vache s'il le fallait.

François aimait déjà la musique, sans doute en écoutant sa grand-mère jouer du piano. Il allait à la messe, le dimanche, pour entendre l'orgue. Un jour, en colère contre sa grand-mère, il hurla, pour la choquer - elle était très pieuse - : Cochon de bon Dieu. Antoine le punit en le privant de la messe du dimanche.

Claude était désormais dans son hôpital psychiatrique, près de la ville où elle était née et de la propriété où habitait sa mère. Celle-ci allait la voir. Antoine y alla, pendant presque toute sa vie, une fois tous les trois mois. On ne parlait jamais de Claude à la maison.

Arnaud, l'un de ses frères, à la fin de son engagement dans la marine, avait vécu, un an, en Ecosse. Puis il était venu à Paris, où il travaillait dans un bureau. Il s' était engagée à dix-huit ans, après avoir été accusée par sa mère de lui avoir volé un collier. Il la traina, quasiment de force, chez l'homme d'affaire qui s'occupait de ses biens, lui fit ouvrir son coffre, et lui montra le collier. Puis il exigea son émancipation qu'elle lui accorda. Il n'était pas venu au Mans, mais il vint à Rouen et c'est de là que datent, chez M, les premiers souvenirs qu'il a de lui.

Bertrand vivait désormais dans sa ville natale, avec sa femme et ses enfants. Auparavant il avait vécu à Paris où il avait achevé de dilapider son bien, celui que son père lui avait laissé en toute propriété. Il s'était fait carrosser sa voiture par Gia, un célèbre designer de l'époque. . Mo le vit, lui sa femme Denise, même prénom que la grand-mère maternelle, ses deux enfants Alain et Gaëlle, Ils habitaient dans un petit appartement proche de l'hôtel particulier où les parents de Bertrand - les grands-parents de Moreau - avaient vécu.

A la mort de sa mère Madeleine - l'arrière-grand mère maternelle de M, même prénom que sa grand-mère paternelle -, Denise, la grand-mère maternelle, avait fait refaire la maison. Elle y avait mis l'électricité, fournie par une dynamo dans le garage, et le chauffage central, à partir d'une chaudière alimentée en bois. Elle s'était fait aménager une belle salle de bain à côté de sa chambre. Un escalier avait été créé, qui descendait le long d'un des murs de la maison, de la chambre des enfants jusqu'au parc. A la fin du printemps, la maison était couverte de glycines. Moreau n'a aucun souvenir de son arrière grand-mère maternelle lorsqu'elle habitait cette maison ou son manoir breton dont, par fraude, Hervé, son ancien gendre, devint propriétaire après sa mort. Après la mort de son mari Raymond - le grand-père maternel de M -, Denise garda, pendant quelques années, un amant qui mourut. Ce cher Machin, disait-elle beaucoup plus tard à ses petits-fils en leur montrant son portrait, ajoutant d'une voix sucrée qui ne lui était guère habituelle : Raymond, votre grand-père, m'a beaucoup gâtée En 1937, elle avait cinquante ans et menait une vie mondaine très active, recevant chez elle et étant souvent invitée dans son voisinage. Elle racontait qu'à une séance de théâtre qu'elle avait donnée dans son salon, une dame

invitée riait tellement qu'elle avait fait pipi par terre. Ce sont ses petits-enfants qui allèrent voir Denise, mais elle ne vint pas au Mans.

Yolande, la soeur d'Antoine, y vint pendant l'hiver 1937. Moreau avait déclaré publiquement que sa tante ne l'aimait pas. Elle l'emmena dans un magasin, devant un étalage de petites voitures et lui en fit choisir une. Elle lui prouva ainsi qu'elle l'aimait et il l'aima jusqu'à sa mort en 1998.

Parfois surgissaient, au Mans, des parents éloignés, une tante Germaine qui étonna Guénaël et Moreau parce qu'elle portait un peigne dans ses cheveux. Ils l'imitèrent longtemps dans leurs jeux.

Au Mans, Antoine, pour dissuader ses enfants de jouer avec des allumettes, leur raconta l'histoire des petits Petitpas qui, ayant joué avec des allumettes, avait mis le feu à leur maison. Ils avaient été tellement brûlés, disait-il, qu'ils faisaient caca par la bouche. Le mot était interdit, mais Antoine l'employa.

Paralysée, la grand-mère Madeleine avançait tout doucement sur ses béquilles. Elle écrivait à Yolande, sa fille, des lettres où elle disait qu'Antoine souhaitait faire venir sa femme à Rouen. Il croyait encore, plus ou moins, à sa guérison. Elle ajoutait que, si Claude revenait, elle renoncerait à rester chez lui, pour ne pas gêner le ménage.

Un jour, Madeleine avait dit, et c'est le premier souvenir politique de Moreau, : C'est la guerre civile en Espagne. Les pauvres catholiques se font tuer. Elle oubliait l'autre côté où il y eut autant de morts.

La petite enfance était achevée. Déjà, pour Maud et François, c'était du passé. Pour Guénaël qui, en Août 1937, eut quatre ans, elle en sortait à peine. Moreau se souvient de l'anniversaire de sa soeur à qui on demanda de servir le gâteau. Elle fit le tour de la table en mettant dans chaque assiette le morceau qu'elle avait choisi. Elle se servit, en dernier, le plus gros morceau. On pourrait en conclure qu'elle était égoïste. Or, toute sa vie, enfant, adolescente et adulte, elle fut généreuse de son aide et de ses biens.

La discipline de Mademoiselle, que les plus petits appelaient encore Mamoiselle, s'exerçait sur eux, stricte, mais sans trop de brutalité. Celle-ci viendra pendant la guerre. Moreau se souvient que, chaque soir, elle le faisait asseoir sur un pot et lui enjoignait de faire ce que les quatre enfants appelaient « un beau cadeau », parce qu'elle avait dit un jour à l'un d'eux : Ah, c'est un beau cadeau que vous me faites là. Le mot caca ou crotte ou merde étant prohibé, c'est donc « beau cadeau » qui fut privilégié. Un soir, M ne donna pas son « beau cadeau ». Il n'en avait pas envie. Mademoiselle le fit se

lever du pot et lui colla une fessée. Pas très douloureuse, dans son souvenir. Mais c'était sa première fessée, et la dernière, donnée par Mademoiselle. Elle l'étonna plus qu'elle ne l'humilia. Ils ne se souvient pas s'il pleura.

A partir de Septembre 1937, chaque jour ils allèrent à l'école. Elle se situait dans une avenue voisine qui montait, traversait le faubourg et allait vers la campagne dont on était encore proche. Une femme qui venait apporter du lait raconta qu'elle avait rencontré sur sa route un troupeau de moutons. Elle disait que les moutons en troupeau étaient dangereux parce qu'ils vous renversaient et vos piétinaient.

Moreau était - il avait cinq ans - en dernière année de Maternelle. Il se souvient d'une classe petite, donnant sur la cour de récréation, et remplie d'élèves filles et garçons. Mais il ne se souvient pas d'y avoir appris à lire. A la Maternelle, au Mans, on leur apprenait à distinguer le chaud du froid en appuyant sur les joues des balles dont l'une était en étoffe et l'autre en métal. Il fallait dire laquelle était chaude et laquelle était froide. De l'école de Rouen il ne se souvient de rien qui fut du travail ou de l'occupation. Seulement d'une petite fille qui avait un trou dans le cou. On racontait que son jeune frère, jouant avec une arme feu, lui avait tiré dessus et l'avait blessée gravement. Quelqu'un les conduisait, François et lui, à cette école, mais il ne se souvient pas qui.

Mademoiselle avait embauché une bonne, une grande femme maigre qui s'appelait Marie Besnard. Dans l'après-guerre, une femme du même nom fut accusée d'avoir empoisonné à tour de rôle sept conjoints qu'elle aurait épousés, pour capter leur héritage. Cela se passait à Issoudun. Elle eut un long procès et fut finalement acquittée. Moreau ne sait si cette femme et celle de son enfance était la même. Marie Besnard resta fort peu de temps et fut remplacée par une jeune femme, Emilienne, une bretonne du Nord de la Bretagne que Mademoiselle persécuta avec application.

Moreau alla à l'école entre Septembre 1937 et Juin 1938. La fête de fin d'année eut lieu en Juillet 1938. On l'avait déguisé en pâtissier. Mais il était affublé d'un pantalon trop grand qui ne le serrait pas à la taille. Montant sur la scène, devant les familles des enfants de l'école, assez nombreuses, il chanta, une poèle à frire à la main, une chanson dont il ne comprenait pas les paroles.

Youp la la la crêpe blonde  
Qui dans tous les temps,

Rend joyeux, tout à la ronde, les petits, les grands.

C'était le refrain. Un couplet

Du pain blanc, de la farine,  
Dans la corbeille des oeufs  
C'est assez, je l'imagine, pour en faire un plat fameux.

M levait et abaissait d'une main la poèle à frire, tout en débitant sa chanson. Il remontait de l'autre main son pantalon qui lui tombait lentement aux pieds. Le fou rire s'empara de la salle tout entière, non ironique ni malveillant, un fou rire qui ne l'empêcha pas d'achever sa chanson. Peut-être est-ce ce fou rire amical qui contribua plus tard à lui faire aimer les collectivités, les groupes, les foules. Encore aujourd'hui, il a quelque mal à considérer foules et masses, comme c'est l'usage, sous un aspect dangereux.

Mais bien avant ce petit évènement, un grand évènement se produisit, inattendu pour les enfants surtout pour Maud la soeur aînée : la mort de la grand-mère paternelle Madeleine.

Elle avait sa chambre au rez-de-chaussée une belle pièce qui donnait sur le jardin. A la fin de l'année 1937, elle s'affaiblissait. Même avec ses béquilles, elle avait de plus en plus de mal à marcher. Elle se levait parfois le soir et, soutenue par Mademoiselle et Emilienne, venait jusque'à la salle à mangerez, de l'autre côté de sa chambre., un bref espace à traverser. Elle allait tout doucement, à tous petits pas. Puis on ne la vit plus guère, au moins les enfants.

Le 21 Janvier 1938, vers sept heures du matin, Maud entra dans la chambre des garçons et leur annonça que Mémé était morte. Ils ne s'en étonnèrent pas outre mesure, ne sachant ni l'un ni l'autre ce qu'était la mort. M ne se souvenait pas de l'oiseau mort qu'il avait vu dans la main de la nounou. Maud les aida, François et M, à se préparer, à s'habiller et ils descendirent. Mademoiselle les fit entrer dans la chambre de la grand-mère. Celle-ci était couchée sur son lit, immobile. Au petit matin, elle avait voulu se lever, elle était retombée morte sur son lit. La grand-mère d'Ariane, l'épouse de M.,

mourut presque dans les mêmes conditions, mais, juste avant, elle avait revu son fils. Antoine n'était pas là et n'arriva qu'en fin de matinée.

Les trois enfants ou deux - François et M- regardaient la grand-mère, la reconnaissaient, mais sans comprendre que cette femme si bonne, si affectueuse avec eux et qui les aimait vraiment ne leur parlerait plus, ne plaisanterait plus avec eux - c'est au moins ce que Moreau éprouva plus tard, beaucoup plus tard, en pensant à elle -. Leur père pouvait être joyeux, mais il était plutôt froid, peu porté, comme Yéro, le petit-fils de M, aux effusions. Mademoiselle embrassait les enfants, le soir, avant le sommeil, un point c'est tout. Tant qu'elle l'avait pu, Mémé leur avait manifesté de la tendresse. Elle avait élevé Maud qui l'aimait. De Maud M se souvient (?) qu'elle était restée à la porte, ne voulant pas entrer et sanglotant. Très vite, elle avait été conduite chez des amis où les trois autres la rejoignirent dans l'après-midi.

Maud a un autre souvenir qui a peut-être précédé celui de M dans le temps. Elle est entrée dans la chambre, sans doute avant que les deux garçons y viennent. Elle se souvient qu'elle s'était jetée sur le corps en pleurant.

Antoine arriva à midi. Il entra dans la chambre, oubliant de fermer la porte. M le vit, à genoux devant le lit, sa figure rouge sans larmes, priant. Yolande vint le soir ou le lendemain. Moreau croit se souvenir qu'il l'entendit pleurer.

Pour en finir avec la grand-mère Madeleine, sa mort, M. s'en rendit compte plus tard, fut, pour eux, un drame. Elle mourait à soixante-douze ans, à un âge où, si elle n'avait pas eu cette grave maladie qu'est la leucémie, elle pouvait encore vivre. Elle eut été, pendant la guerre, même malade, le seul barrage entre Mademoiselle et les enfants, la seule protection, parce que leur père n'était pas là. Elle se serait certainement opposée de tout ce qui lui restait de forces - ce que Joséphine ne pouvait pas réellement faire, bien qu'elle fut lucide sur la situation, répétant aux enfants : Ce n'est pas votre mère - aux mauvais traitements que Mademoiselle, qui n'était plus Mamoiselle, leur infligeaient. Longtemps après, rencontrant une voyante, Moreau l'entendit lui dire: Votre grand-mère est là. elle vous protège. Mais il était trop tard.

L'une des nuits qui suivit le décès de sa grand-mère, M; rêva qu'il était mort. Il y avait une petite lumière près de son lit. Et il entendait les voix de ceux et de celles qu'il avait connus. Des voix, rien d'autre.

La grand-mère fut enterrée provisoirement au cimetière de Rouen. Puis elle fut transportée au cimetière du petit village du Loir où elle avait vécu avec le grand-père Prosper. Elle y repose encore. Son fils Antoine l'y a rejoint et repose aux pieds de ses parents. Yolande est enterrée avec son mari dans un village de Bretagne où ils avaient passé leur

vieillesse. Claude, la mère de M;, est enterrée dans le petit village de Touraine où Ariane et M; seront enterrés près de leur fils Colin, village où ils passent, chaque année, leurs vacances.

Maud a vécu la mort de sa grand-mère comme une tragédie. Elle ne retrouvera ses assises réelles, un peu d'amour et de tendresse, que près de l'une de ses tantes, Alice, lorsqu'elle sera jeune fille. Cette tante et son mari l'oncle Paul l'entourèrent d'affection et en firent leur héritière. D'où un attachement affectif très fort à la belle maison qu'ils lui avaient léguée, maison à laquelle son mari Gérard s'attacha aussi, ce qui renforça leur amour réciproque.

L'été qui suivit, l'été 1938, ils allèrent passer un mois au bord de la mer en Normandie, dans un village, Veules les Roses. La maison était en haut d'une falaise qu'il fallait descendre pour aller sur la plage. M se souvient de son premier bain. avec Emile, le frère d'Emilienne, qui était le domestique de l'oncle et de la tante chez qui Maud, François, Guénaël et lui étaient reçus. Un homme vigoureux, d'une vingtaine d'années, qui le prit dans ses bras, le lança dans l'eau, le rattrapa, le relança dans l'eau trois fois puis le ramena, suffocant et abasourdi sur la plage. De toute évidence, Emile n'aimait guère les enfants de famille bourgeoise.

A Rouen, M se souvient des longues marches dans la ville pour rejoindre le Monoprix de la rue du Gros Horloge où Mademoiselle faisait ses courses. Il se souvient aussi d'une messe à Sain-Ouen, l'une des églises de la ville, où des pigeons traversaient la nef, tandis qu'Antoine disait : C'est le Saint E. Il se souvient de visites au parc de Clères, très beau parc animalier, où il y avait des singes en liberté dans les arbres d'une île. Souvenirs aussi des antilopes apprivoisées, des perroquets et d'un gros cochon d'Amérique du Sud qui s'appelait le capibara. Souvenir d'un gâteau, une bavaroise, que les enfants appelaient le « baba blanc ». Guénaël fut si déçue de ne pas l'aimer qu'elle pleura.

Emilienne avait soi-disant, selon Mademoiselle, tous les défauts. Il est vrai qu'elle lui servait le céleri en branche, sur une assiette, sans l'avoir coupé. Je ne suis pas une vache lui dit Mademoiselle. Elle l'accusait sans preuve de ne jamais se laver. Emilienne, qui parlait vertement, dit à François Je vous mets à mon derri. Mademoiselle commenta : Ben, vous serez propre !.

Au bord de la mer, les enfants firent la connaissance de leur cousin et cousines :Ghislaine, Jacqueline, Daniel. La dernière, Anne, n'était pas encore née. Daniel souffrait d'une maladie de la colonne vertébrale. Moreau l'a retrouvé récem-

ment et ils s'écrivent. Il a été géologue. il a souffert toute sa vie de son dos, a subi plusieurs opérations. Ses soeurs sont âgées. Petit, il était allongé dans une grande coquille de plâtre.

A la marée montante, on bâtissait des châteaux de sable. Lorsque la vague arrivait, tous les enfants grimpait sur le château. M, qui avait le vertige à quelques centimètres de hauteur, tombait régulièrement dans l'eau.

Sur une table, dans la maison, il y avait un immense puzzle, « Le lièvre et la tortue », à reconstituer. Chacun pouvait mettre un morceau du puzzle quand il passait, s'il trouvait la bonne place.

Parce qu'ils avaient parlé et joué pendant la sieste, Mademoiselle battit François et M avec un torchon mouillé pour que ça leur fasse plus mal.

La tante faillit se noyer pendant son bain de mer. Antoine prétendit qu'en l'apprenant son mari rigolait.

En Septembre 1938, Mademoiselle, avec l'accord de leur père, décida que François et M travailleraient à la maison. Elle leur ferait l'école, puisque, de son métier, elle était institutrice. François avait un an d'avance sur M; et était le plus intelligent des deux. Ils avaient leur pupitre, c'est-à-dire une table et une chaise accolées l'une à l'autre, de chaque côté de la pièce qui avait été la chambre de la grand-mère paternelle Madeleine dite Mémé. A compter de Septembre 1938 et jusqu'à Septembre 1939, ils travaillèrent ainsi, chacun de leur côté. M. apprit à lire. La classe qu'il faisait à la maison devait correspondre au CP actuel. Il avait cinq ans. Il eut beaucoup de mal à lire certains mots, notamment le mot « fleur », ce dont Mademoiselle se plaignit à son père. Celui-ci prit un livre, le lui tendit, à une page ouverte et lui dit : « Lis ». M. lut un paragraphe de la page. Antoine dit simplement : Tu sais lire.

C'est pendant cette année que François et lui apprirent des fables de La Fontaine :Le Corbeau et le Renard, le Lièvre et la Tortue. C'est là que M découvrit que les mots avaient un sens. Lorsqu'il avait chanté à l'école l'année précédente, pour lui ils n'en avaient aucun.

François et lui dormaient dans une chambre au premier étage dans des lits parallèles. Ils se disputaient parfois, mais s'entendaient bien. François était l'aîné et en tirait à l'époque quelques priviléges. Ils se regardaient mutuellement le trou du derrière ; lorsqu'il était légèrement coloré, ils appelaient ce qu'ils voyaient le « petit liode », par analogie avec la teinture d'iode que l'on mettait sur les plaies. Chaque matin, Mademoiselle - seule Guénaël l'appelait encore Mamioelle - leur

apportait à chacun un médicament, une poudre dissoute dans un verre d'eau tiède. Ils l'appelaient « le petit remède chaud ».

Le deuxième souvenir politique de M date de cette année 1938. Lorsque, le matin, elle se levait, dans la chambre à côté de celle des garçons, et descendait au rez-de-chaussée ,Mademoiselle allumait aussitôt une grosse radio, dans la pièce qui servait de salle de classe. Un matin, M. entendit une voix tonitruante, vociférante, qui prononçait un discours. Il demanda à Mademoiselle qui était cet homme qui hurlait C'est Hitler, lui répondit-elle sans lui donner d'autres explications. Son troisième souvenir politique fut, toujours à la radio, un discours de Daladier à Alger. L'indication lui fut donnée par Antoine, mais là encore sans commentaire.

Dans le courant de l'année, le pape Pie XI mourut et Paris-Soir publia sa photo sur son lit de mort. Apprenant la nouvelle, François sortit dans le jardin et sauta sur la pelouse en criant : Le pape est crevé. Il fut sévèrement puni.

De la même manière, M fut puni parce qu'il était allé, alors que c'était interdit, au fond du jardin sur un bord de la pelouse où Mademoiselle avait planté des pivoines. Il en écrasa les boutures. Il fut privé de dessert pendant huit jours.

Un après-midi, très en colère, il se révolta contre elle et lui déchira son tablier. Il était cinq heures du soir. Elle l'envoya aussitôt dans sa chambre, lui ordonna de se coucher et le priva de dîner. François et M ne pouvaient estimer la dureté de ces punitions, parce qu'ils n'avaient pas de comparaison possible avec d'autres enfants éduqués différemment. Mais, de cette année 1938, il reste des souvenirs heureux. Celui de leur père revenant, un soir, à la maison et leur apportant une balle. Aussi celui de leurs jeux, François, Guénaël et lui, devant le bureau d'Antoine, une pièce à petites vitres donnant sur le jardin. Les jeux s'interrompaient pour lui demander « un carnet et un crayon ». Guénaël prononçait « crion ».

François prenait des leçons de piano. Il fut décidé que Moreau en prendrait aussi. Mais François avait du goût pour la musique, M; beaucoup moins. La professeure de piano, mademoiselle Peccard, lui ayant donné une tape sur les doigts parce qu'il se trompait dans les gammes, il la mordit. Les leçons furent interrompues et ne reprisent jamais. De cet incident, M; garda le surnom de « Molosse » dont l'affubla son père.

L'évènement de l'année 1939 fut la communion privée de Maud la soeur aînée. Denise, la grand-mère maternelle, y vint et les oncles ses fils. Il y eut un déjeuner dont les enfants furent exclus. Mais ils en eurent des échos beaucoup plus tard. A ses fils qui lui disaient : S'il y a la guerre, on se réfugiera chez vous (dans la maison de l'Ouest), Denise répondit :

«Ah ça non. Vous pouvez crever la gueule ouvert. C'est aussi à ce déjeuner qu'Emilienne (ou un serveur engagé pour la circonstance) versa, par maladresse, le contenu d'une saucière dans le giron de Denise. Elle dut quitter la table pour aller se changer. Sans le savoir, Emilienne ou l'autre avait vengé les deux fils.

Aux vacances de l'année 1939, les enfants furent accueillis par une amie de Mademoiselle. Elle exploitait une ferme près de Castillon sur Dordogne devenu Castillon la Bataille en mémoire de la guerre de Cent ans qui s'yacheva par un combat contre les Anglais. C'est en ce lieu que vécurent, de Septembre 1939 jusqu'à la fin de la guerre, Mademoiselle et les enfants.

En Juillet de cette année 1939, ils arrivèrent à la ferme de Zézelle - comme elle se faisait appeler - au moment des moissons. Ils y participèrent, ainsi qu'à la vie de la ferme. Il fit très beau, cette année là. Quand menaçaient l'orage et surtout la grêle, les paysans - trois fermes autour de celle qu'ils habitaient - lançaient des fusées pour écarter les nuages, tandis que l'amie de Mademoiselle dressait un petit autel avec une Vierge et des bougies et récitait des prières.

Ils allèrent à la Fête-Dieu à Bergerac. Les maisons étaient, sur leurs façades, de grands draps sur lesquels étaient accrochés des bouquets de fleurs. La procession parcourait toutes les rues. Ils firent la connaissance de la soeur de Zézelle l'amie de Mademoiselle, celle de son mari et de leurs filles. Moreau les revit ensuite pendant et après la guerre.

En cette veille de guerre, la grand-mère Denise était toujours dans la ville de l'Ouest où elle était née et où elle s'était mariée. Elle allait régulièrement dans sa maison de campagne, celle de l'Ouest - elle avait perdu celle de Bretagne qui appartenait à Hervé, le supposé père de M -. Elle y recevait de temps en temps ses petits-enfants. Yolande, la soeur d'Antoine, habitait Ancenis, une petite ville sur la route de Nantes. Moreau, son frère et ses soeurs vécurent avec leurs trois cousines au début de la guerre, en Septembre 1939, lors d'un séjour à Bordeaux où Yolande et Jo avaient déménagé. Arnaud avait fait un séjour à Rouen, chez son beau-frère Antoine. Il avait emmené ses deux neveux, François et M., sur le port, pour leur montrer les bateaux et leur expliquer ce qu'était la marine. Peu après, il annonça ses fiançailles. puis il partit, sans s'être marié, au Cameroun, rompit ses fiançailles et ne revint en France qu'en 1947. après avoir fait la guerre dans les Forces Navales Françaises Libres. Bertrand, son frère, fut mobilisé en Septembre 1939, et, fait prisonnier en 1940, fit cinq ans de captivité.

Les cousins rencontrés à Veules les Roses étaient installés à Morlaix où ils passèrent la guerre. D'autres cousins, venus voir la famille à Rouen, vécurent à Marseille, avant de venir, après la guerre, à Alençon, puis à Rennes. L'ami d'Antoine - celui invité au repas où furent servis deux rognons et une saucisse - fit la guerre de 40, s'engagea ensuite en 1944 dans la nouvelle armée française, se retrouva en Allemagne où il rencontra un Habsbourg. Après la mort de sa femme, il s'était remarié. Devenu alcoolique, il dut se suicider dans les années 1950, sa femme l'ayant abandonné en emmenant les enfants. Un autre ami d'Antoine vivait à Rouen, où il resta après la guerre avec ses enfants.

Maud, la soeur aînée, n'avait pas passé les vacances de l'année 1939 avec ses frères et sa sœur. Elle était allée chez des cousins au bord de la mer en Bretagne. Quand elle revint dans la nouvelle maison que Mademoiselle, Joséphine et les enfants habitaient à Castillon sur Dordogne, son père était déjà mobilisé.

Yolande et Jo, leur tante et oncle, accueillirent François, M; et Guénaël à Bordeaux. Déjà, à Rouen, en Septembre 1939, on craignait les bombardements. Ils eurent lieu, en 1940, par les Allemands et, en 1944, par les Américains. En Septembre 1939, pendant une promenade dans la ville, les sirènes se firent brusquement entendre et il fallut se réfugier dans le hall d'un immeuble. On parlait beaucoup de masques à gaz, sans doute en référence à la guerre de 14. Dans la rue Beauvoisine, une marchande de légumes faisait l'article, en répétant : Il n'y aura plus un seul légume à Rouen d'ici peu. Il faisait beau et personne ne semblait s'affoler. Mademoiselle et trois des enfants partirent, un après-midi, par la gare rive-gauche qui existait encore. Ils prirent un train pour Le Mans, où ils passèrent la nuit dans les couloirs souterrains de la gare. M.y vit des officiers anglais. Puis ils reprirent un train, au matin, pour Tours où ils restèrent une partie de la matinée et au début de l'après-midi. Enfin un train les amena à Libourne et, après un changement, un autre train les conduisit à Bordeaux où ils retrouvèrent Yolande, Jo et leurs cousines. Mademoiselle repartit, le lendemain, pour Rouen, où elle devait ranger, avec Joséphine, la maison. ,

François, M et Guénaël restèrent trois semaines à Bordeaux. Ce fut l'une des meilleures périodes de leur enfance. Le petit déjeuner était délicieux, avec du pain frais beurré. et du café au lait. L'après-midi, ils allaient souvent jouer au Jardin des Plantes avec leurs trois cousines. Ils visitèrent les ruines du Palais Gallien et toute la ville : la place des Gérons, les Allées de Tourny, etc. M. dormait dans la chambre de deux de ses cousines. Il se souvient qu'elles se parlaient entre elles dans leurs rêves. Ils rencontrèrent des cousins éloignés qui habitaient Bordeaux et leur fille Arlette qui

était de leur âge. Jo travaillait toute la journée et c'est Yolande, chaleureuse et aimante, qui organisait les distractions, les rendait aussi agréables que possible pour des enfants.

Mademoiselle vint les chercher et ils partirent pour Castillon sur Dordogne, à cinquante-quatre kilomètres de Bordeaux. Ils y retrouvèrent Joséphine, la vieille bonne de la famille, qui ne les avait pas quittés depuis la venue de Madeleine, la grand-mère paternelle, chez son fils Antoine au Mans et qui resta avec eux après la mort de sa maîtresse jusqu'à sa propre mort en 1944 à quatre vingt neuf ans.

A Rouen, Joséphine avait aidé Mademoiselle à mettre en ordre la maison. Puis elle vint à Castillon « avec son petit panier blanc », disait Mademoiselle.

Ms. e souvient qu' à Bordeaux, tard le soir, quand la nuit était venue, si un avions passait, pour repérer sa nationalité des projecteurs croisaient leurs rayons sur le fond du ciel. Le spectacle était beau, n'annonçait pas la DCA, les combats aériens, les bombardements.

La maison de Castillon était un bâtiment à deux étages qui comportait, au rez-de-chaussée, une salle à manger, une cuisine et une arrière-cuisine au fond de laquelle se trouvait le bûcher où l'on entassait le bois pour le poêle - celui de la salle à manger - et pour l'une des cuisinières qui se chauffait au bois. Au premier étage, il y avait trois chambres et deux cabinets de toilette .Le deuxième étage était composé en deux parties qui ne communiquent pas entre elles. : d'un côté deux chambres accessibles par le grand escalier, de l'autre deux chambres accessibles par un escalier séparé. C'est dans l'une de ces deux chambres que logeait Joséphine.

Les lits de certaines chambres avaient de grands baldaquins. La salle à manger, la chambre de François et de Moreau, celle de Joséphine au deuxième étage donnaient sur la rue. Les deux chambres du premier étage et une chambre au second étage étaient claires, donnant sur la place.

Mademoiselle emmena M rencontrer l'instituteur à l'école libre. M pleurait. L'instituteur le rassura en lui disant : Tout se passera bien. Je m'appelle Mieux. C'était effectivement son nom.

On était au Premier Octobre. L'école commença. A la récréation, on faisait des jeux. L'un d'eux consistait à faire tourner un sac rempli de sable. On se mettait en cercle autour de celui qui le faisait tourner et il fallait sauter lorsque le sac

passait. Un jour, François loupa le saut et se retrouva par terre. Il fut emmené à la maison par l'instituteur. Il s'était légèrement blessé à la tête.

Le dimanche, on allait voir Zézelle , l'amie de Mademoiselle. Cela dura jusqu'à l'année 1940, date du départ de Zézelle. Elle avait accueilli Moreau, son frère et l'une de ses soeurs pendant l'été 1939. En 1940, elle quitta sa ferme. Sa tante, la propriétaire, était morte. Elle hérita et voulut aussitôt vendre. En fin d'année 1939, elle était encore là. On fit, dès l'automne, la récolte du tabac. M se souvient du grand hangar dans lequel, toute une après-midi, une petite équipe de fermiers voisins accrochait les feuilles à des crochets, au bout d'une longue perche. Les perches étaient ensuite suspendues. pour que les feuilles sèchent, jusqu'à ce que la Régie des Tabacs vienne les chercher.

Il y eut un Noël où Moreau reçut en cadeau un train mécanique qu'il remontait à la main. Le train circulait en rond sur des rails et il ne se lassait pas de le voir passer et repasser. Antoine n'était plus là, Mademoiselle était devenue plus sévère. Emilienne avait disparu, elle était retournée dans son village breton. Il fallait, les jours de congé - il en fut ainsi pendant toute la guerre - faire le ménage, nettoyer les pièces. Guénaël était souvent malade. Elle souffrait de troubles intestinaux.. Comme elle se rongeait les ongles, Mademoiselle lui attachait les mains derrière le dos. Elle avait six ans. L'hiver fut morose. Au début du printemps, Yolande, la tante de Bordeaux vint poser ses filles, les trois cousins, à Castillon, où elles passèrent environ quinze jours. Leur mère était allée voir Jo leur père sur le front (où il ne se passait rien, c'était la « drôle de guerre »). Les cousins furent horrifiées par les mains attachées dans le dos de Guénaël. Aussi par le martinet qui avait une petite boule en métal au bout de chaque lanière. Mademoiselle l'utilisait pour corriger François, M et Guénaël, jamais Maud, parce qu'Antoine, leur père, le lui avait interdit. C'était permis pour les autres.

Les cousins étaient, toutes les trois, très craintives. Elles avaient peur de passer les ponts. Il y en avait deux sur la Dordogne que l'on traversait lors des promenades. Françoise (Zizi) eut une légère grippe. Elle prétendit longtemps - était-ce vrai ? - que, pour lui prendre sa température, Mademoiselle lui avait enfoncé le thermomètre jusqu'en haut. M se souvient qu'il fut puni, parce qu'il avait essayé d'asseoir l'une de ses cousins (Zizi), malgré ses protestations, sur le poêle de la salle à manger.

A la prière du soir, Guénaël, qui comprenait mal les mots, au lieu de dire « Ayez pitié de ceux qui sont à l'agonie », disait à chaque fois « de ceux qui sont à la guenille ». Les sept enfants pouffaient de rire, sous le regard réprobateur de Mademoiselle, amusé de Joséphine.

Yolande revint du front et passa un ou deux jours à la maison. Mon pauvre Jo, disait-elle à Mademoiselle, comme il me manque... . Mademoiselle lui répondait : Mais c'est un repos quand le mari est absent quelque temps. Elle n'avait jamais été mariée. Elle avait eu un fiancé (yougoslave) qui était mort en 14.

En Avril 1940, Antoine vint en permission voir ses enfants. Pendant les quelques jours où il fut là, ce fut la fête. M était de nouveau puni par Mademoiselle, pour quelque bêtise. Elle choisit de le priver d'une balade organisée par son père, avec son frère et ses soeurs, à Saint Emillion, proche de Castillon. Son père obtint la levée de la punition et ils allèrent, tous les cinq, le père et ses enfants, visiter la basilique et la seconde église souterraine. Longtemps, M crut se souvenir que la seconde &église était sous la première. En réalité, elle est effectivement souterraine, mais à une centaine de mètres de la basilique.

Il y eut aussi un voyage à Bordeaux où Antoine voulut mettre à l'abri, chez sa soeur Yolande, des couverts en argent. M se souvient de la présence de sa soeur Guénaël avec laquelle il chahutait dans le compartiment du train. Leur père intervint pour faire cesser le chahut qui gênait les autres voyageurs. Il s'assit entre les deux enfants, ce qui mit fin à l'agitation. Arrivé à la gare Saint Charles, Antoine dut trimballer jusque chez Yolande le lourd paquet que représentaient les couverts. Il s'arrêtait souvent, pour se reposer. On parvint enfin au but, on passa la journée avec les cousines. Le retour se fit à la fin de l'après-midi. En sortant de la gare à Castillon, Antoine, en uniforme, croisa un soldat qui lui fit le salut militaire et il répondit à son salut

.Lors de ce dernier séjour de leur père, M. se souvient aussi de la venue de la grand-mère Denise pour la communion solennelle de Maud qui avait dix ans. M assista à la messe dans les rangs des écoliers devant l'autel. Un homme vint près des enfants et échangea quelques mots avec eux. L'institutrice, femme de l'instituteur, demanda à M si c'était son père. Malgré ses dénégations répétées, elle ne le crut pas.

Après la cérémonie, Denise, en colère contre lui, envoya une gifle à M.. Comme elle portait de lourdes bagues avec pierres précieuses serties, la gifle fit mal. Mademoiselle l'emmena aussitôt, pour soigner sa joue blessée et admit, contre la grand-mère, que la gifle avec les bagues était malvenue.

Antoine ne revint à Castillon qu'en Mars 1941. Très vite, après son départ en Avril 1940, les évènements se précipitèrent. La 10 Mai, ce fut l'invasion de la Belgique. Puis, dans les semaines qui suivirent, celle de la France. Mais à Castillon, près des enfants, bien peu de choses étaient dites.

M se souvient, en début Juin, de l'épisode du Massilia. Une partie du gouvernement français partit pour l'Algérie et le Maroc. Il se souvient aussi d'une messe célébrée en grande pompe à Notre Dame de Paris et où vint le gouvernement, Paul Reynaud en tête. Avec étonnement, les enfants virent débarquer, à Castillon leur grand-tante Lucie, soeur du grand-père maternel mort en 1928. Elle était fort agitée, devenue gaulliste avant la lettre, ayant été conduite à la gare d'Austerlitz (elle habitait Paris) par un jeune officier français qui s'apprêtait à rejoindre Londres. Mademoiselle fut aussitôt pétainiste, parce qu'elle avait rencontré Pétain qui venait dans une famille où elle était gouvernante. Il racontait qu'en 14, des soldats qu'il encourageait à se battre répondaient : Pas de pinard, pas de bonshommes .

L'été fut chaud et ensoleillé. Fin Juin, les Allemands traversèrent la ville de Castillon de nuit. Mais auparavant, un après-midi, alors que Mademoiselle et les enfants se promenaient sur les coteaux au dessus de la gare, on entendit deux explosions successives. C'était les deux ponts qui sautaient. M. se souvient que le choc de l'explosion, la première, le secoua. C'est dans l'une des nuits qui suivit que Mademoiselle entendit les chars et les camions allemands traverser la ville ; certains s'arrêtaient devant l'épicerie, aa bas de la maison, et vidaient la pompe à essence.

Dans le même temps, Zézelle, qui les avait accueilli en Octobre 1939 par un dîner où il burent, pour la première fois, du vin au fond d'un verre, vendit sa ferme. Les nouveaux propriétaires arrivèrent. Zézelle s'appelait Lamourey, ils s'appelaient Lamourelle. C'était un couple d'une cinquantaine d'années. Ils avaient un seul enfant, une fille, Yvette. Moreau, son frère et ses soeurs aidèrent à la fenaison et aux moissons.

Dans le courant de cet été 1940, un jour où ils se promenaient, Maud, François, Guénaël, M; , comme à l'habitude, sur les coteaux, Mademoiselle, dans un grand état de tristesse, leur raconta qu'elle n'avait plus de nouvelles de leur père, que sa solde de capitaine n'avait pas été versée à son compte et qu'elle n'avait plus d'argent. M. sut plus tard qu'elle en em-

prunta aux Lamourelle, les nouveaux propriétaires de la ferme de Zézelle, qui acceptèrent aussitôt de lui en prêter. On apprit qu'Antoine, le père, était prisonnier en Allemagne. Les versements de la solde reprirent. Les Lamourelle ne furent remboursés qu'en Mars 1941, au retour d'Antoine.

Qu'était devenue la famille ? La grand-mère Denise avait vu sa belle propriété réquisitionnée par les Allemands. Elle vivait dans une pièce qui lui appartenait, près d'une ferme, et faisait des va et vient entre la ville et sa propriété. Son jardinier l'accompagnait, en lui portant sa valise, jusqu'à la petite gare où elle prenait le train. Ils se connaissaient depuis l'enfance, ils s'embrassaient comme frères et soeurs sur le quai.

Yolande, la soeur d'Antoine, et Jo, son beau-frère, leurs trois filles, furent, au début de 1941, sous les bombes anglaises. Les nuits de bombardements, ils se réfugiaient dans les abris voisins de leur immeuble. La plus jeune des cousines Zizi fut terrifiée. Longtemps après la guerre, lorsqu'un avion passait dans le ciel, elle le regardait avec inquiétude. En début 1941, ils quittèrent Bordeaux et s'installèrent dans les Landes où Jo avait trouvé un travail : il faisait une route.

Claude, la mère, vivait dans son hôpital psychiatrique. Elle ne fit pas partie des soixante mille malades mentaux qui moururent de faim pendant la guerre.

La propagande de Pétain commença dès l'été, désormais retransmise à la radio (il n'y en avait pas chez les Moreau). Les journaux vantaienr les qualités du Maréchal; Mo se souvient vaguement de la rencontre de Montoire entre Hitler et Pétain. Le nom de Montoire lui était familier, sa grand-mère et son grand-père paternels avaient habité dans un village qui en était proche.

L'école, celle libre, où allait François et M - Guénaël et Maud allaient dans une autre école, libre, celle des filles - reprit, comme chaque année, au 1<sup>er</sup> Octobre.

Dès Septembre, une garnison allemande s'installa à Castillon. Une pièce dans la maison des Moreau fut réquisitionnée. Mademoiselle décida que l'unique WC, doté de deux portes, l'une sur l'entrée, l'autre sur une pièce du rez-de-chaussée, ne serait pas utilisé par les soldats. Elle bloqua la porte qui donnait sur l'entrée. Furieux, un sous-officier entra, un jour, dans la maison, monta à l'étage, où il trouva Mademoiselle et les enfants rassemblés dans l'une des chambres. Il s'adressa à elle dans un mauvais français, en réclamant l'ouverture des WC. Elle garda son calme, refusa d'abord. L'homme lui donna une légère tape sur la joue et elle finit par céder. Les WC furent ouverts.

Chaque matin, défilait autour de la place une escouade de soldats marchant au pas de l'oie et chantant « Heili, heilo ». Les enfants avaient fait la connaissance d'une petite fille, celle d'un ménage venu s'installer, avec les Lamourelle, dans l'ancienne ferme de Zézelle. M se souvient d'un après-midi où, à la ferme, il se retrouva seul avec cette petite fille. Elle s'appelait Janine. Ils allèrent se promener dans les champs, s'arrêtèrent au bord d'un ruisseau. Il était habitué à ses soeurs et à ses cousines, mais c'était la première fois qu'il avait comme compagne de jeux une petite fille qui n'était pas de sa famille.

Le grand changement se fit en Décembre, quand commença le rationnement. Les cartes d'alimentation apparurent. On découvrait le pain en petite quantité pour chaque repas et chacun en avait sa part. Voilà votre portion, disait Mademoiselle. A la maison, la tante Lucie, qui était là depuis Juin, entretenait des relations quelque peu difficiles avec Mademoiselle. Maud, François et Guénaël soutenaient Mademoiselle, tandis que M; avait pris le parti de Lucie. C'est là qu'il découvrit le rôle du traître. Il répétait à Lucie ce que les autres avaient dit sur elle. Mademoiselle s'en aperçut et fut fort indignée. François dit simplement : On ne dira plus rien devant lui.

Ce rôle de traître, il le joua également, à la même période, celle du séjour de Lucie, en d'autres circonstances, chez Zézelle qui s'apprêtait à quitter sa ferme. Un ouvrier agricole, avait, pour le distraire, emmené M labourer avec lui. En revenant, il rencontra des copains et M l'entendit critiquer Zézelle. Il répéta aussitôt à celle-ci ce qu'il avait entendu. Plus tard, ce rôle de traître dut avoir quelque influence sur son comportement vis à vis de son frère. Il en fut marqué pour la vie et ne parvint que tardivement à surmonter une sorte d'hésitation lorsque, entre deux partis, il lui fallait choisir, sans trahir l'un ou l'autre. Si ce n'était de la traitrise, c'était apparemment de l'hypocrisie, plus certainement, une ambivalence, un trouble que l'époque - le pétainisme - ne pouvait qu'encourager. Mais ses soeurs et son frère demeuraient toujours, au moins vis à vis de Mademoiselle, à bonne distance de toute traitrise.

François était le frère aîné intelligent, travaillant à l'école et apprenant. M le copiait. Par exemple, il était fier d'employer des mots compliqués dont son frère se servait. Il en fut ainsi pour le mot « stratagème ». mais, ayant mal entendu ou mal compris, Moreau dit : « C'est un stragème ». François le rectifia aussitôt. Dans le même temps, M lisait, sans doute après son frère, les Aventures de Télémaque de Fénelon, livre que Mademoiselle avait admis dans une version expurgée. Relisant l'ouvrage soixante ans plus tard, M découvrit qu'avait été supprimé, dans l'édition qu'il lisait en-

fant, le chapitre où, dans une île, Télémaque file le parfait amour avec une nymphe. L'histoire lui avait plu, surtout un épisode qui se passait à Tarente, où des vieillards gouvernaient la ville. Il visita Tarente longtemps après.

Dans les derniers mois de l'année 1940 et les premiers du début 1941, alors qu'il apprenait l'histoire grecque, Mademoiselle lui demanda : Souhaitez-vous la victoire des Grecs ou celle des Perses ?. Il répondit aussitôt : celle des Perses. Mademoiselle fut indignée. Mais, voyons, lui dit-elle, tout le monde a souhaité la victoire des Grecs.

Lucie était partie à l'automne 1940, annonçant qu'elle déshéritait tous ses neveux et nièces et surtout sa nièce Maud qu'elle n'aimait pas. Elle mourut en 1943, deux ans plus tard, d'une bronchite et ne déshérita personne.

Antoine revint en Mars 1941. Il avait été libéré grâce aux démarches du maire de Castillon qui avait fait valoir les quatre enfants à sa charge. Pendant son séjour à l'Oflag XB près de Hambourg, il reçut régulièrement des colis envoyé de Bergerac, en zone libre, par la soeur de Zézelle, qu'il oublia, à son retour, de remercier.

Sa survenue à Castillon fut une surprise et une grande joie pour ses enfants. M. avait déjà remarqué, petit, une différence de regard et d'attitude de son père à son égard. Non qu'il lui marqua la moindre hostilité. Mais il y avait une différence. Elle se répeta dès le jour de son retour. M. se cogna la tête contre un meuble. Son père le regarda, inquiet, mais comme s'il cherchait une ressemblance, peut-être avec lui-même. Ce fut, plus tard, l'interprétation de M. Elle était partiellement inexacte. En réalité, en 1978, quarante ans plus tard, à sa demande, son père lui dit qu'il n'avait pas cru à la paternité d'Hervé, mais que ce fantasme de sa femme sur cet enfant - Moreau - qu'elle croyait avoir eu de cet Hervé, avait contribué à sa maladie. Un copain de M., Dominique, à qui il avait rapporté le récit de son père, lui dit justement : C'était un risque de te culpabiliser. Consciemment, M ne s'est jamais senti responsable de la maladie de sa mère. Mais la névrose peut-être perverse. Elle fait ce qu'elle veut de l'inconscient. Peut-être Antoine lui en voulait-il inconsciemment d'avoir été, selon lui, à l'origine de la maladie de sa mère.

Antoine fit le récit de sa fin de guerre en Juin 1940. Fuyant les Allemands, il s'était réfugié, avec quelques camarades et un spahi, (sans doute non camarade, dans un fossé près de Cateau-Cambrésis. Les Allemands fouillaient le pays et arrivèrent au bord du fossé. Ils braquèrent aussitôt leur mitrailleuse. Le spahi voulait se battre. Antoine intervint, en s'adressant aux Allemands dans leur langue, disant qu'ils n'opposaient aucune résistance et se rendaient. Ils furent faits prisonniers et envoyés aussitôt près de Hambourg.

Antoine a gardé longtemps un bon souvenir d son séjour à l'Oflag XB. Celui, en fait, d'une vie paisible entre camarades faisant à tour de rôle la popote avec les contenus des colis, lorsque la nourriture servie était par trop inmangeable. Il se souvenait des fêtes qu'ils organisaient, où, dans l'une, il fut habillé en femme, ce qui choqua l'un de ses cousins prisonnier comme lui dans le même Oflag. Il y suivit des conférences, dont l'une sur les positions érotiques ; l'un des sujets choisis était : L'amour à la d'Aumale. Antoine y fit la connaissance d'un professeur à la Sorbonne, spécialiste de la philosophie grecque, juif non repéré comme tel par ses geôliers. Le professeur entendit son voisin dire : Sale juif. Il alla aussitôt le trouver et lui demanda pourquoi il détestait les Juifs. L'autre lui répondit : Parce que j'ai acheté un cheval à un juif et le cheval était boiteux.

Lorsqu'il fut libéré, Antoine avait des abcès aux jambes. Il fut hospitalisé à l'hôpital de Châlons sur Marne et c'est de là qu'il vint à Castillon.

Il repartit aussitôt au travail, nommé à Orléans par sa compagnie d'assurances. Il passa à Orléans toute la guerre, ne venant à Castillon qu'au mieux deux jours par mois plus souvent deux jours tous les deux mois. C'était peu et Mademoiselle régnait.

Que se passa\_t-il entre elle et lui lors de ce séjour qu'il fit à Castillon en Mars 1941, M. ne le sut que plus tard. Le grand reproche d'Antoine à Mademoiselle fut de n'avoir pas vidé la maison de Rouen de son mobilier et de ne l'avoir pas ramené à Castillon, quitte à le mettre en garde-meuble. Reproche quelque peu injuste. Mademoiselle avait à s'occuper des quatre enfants. Il était impossible, en Juin 1940, d'aller à Rouen et d'y faire un déménagement vers Castillon ; Mademoiselle n'avait ni l'argent ni le temps. Il était impossible de laisser à Zézelle, elle-même en plein départ, l'entretien et la surveillance de quatre enfants.

Antoine profita de ce qu'il considérait comme une faute de Mademoiselle pour ne pas augmenter son salaire. Elle touchait la somme convenue en 1937 et cette somme ne bougea pas jusqu'en 1950, date de son départ.

M voit, peut-être à tort, dans ce fait, dans la rancune de son père et dans la révolte intérieure de Mademoiselle contre cette accusation d'impéritie, des raisons de sa sévérité accrue non tant vis à vis de Guénaël et de M. - elle ne frappait pas Maud à cause de l'interdiction d'Antoine -, mais surtout vis à vis de François qui était, avec Maud, l'enfant préféré de leur père. François avait dix-onze ans, en 1941-1942. Il ne se laissait pas faire. Très intelligent, il savait se moquer de

ceux et surtout de celle qui l'attaquaient. A côté de lui, M; faisait pâle figure. Soumis à Mademoiselle, il avait fini par l'aimer faute de mieux Et il y avait chez lui cette sorte de traîtrise, d'hypocrisie qui lui faisait prendre le parti de quelqu'un qu'il aimait, même quand ce dernier - en l'occurrence cette dernière - avait tort.

Quand les punitions, en l'absence d' Antoine, en 1941-1942, commencèrent à se multiplier, privations de dessert, coups de martinet principalement, Maud demeurait en dehors de ce qui se passait. Guénaël subissait, tout en consolant et soutenant son frère. M subissait aussi, mais sans rien dire, persuadé peu à peu, par son amour pour Mademoiselle, qu'elle avait raison.

Elle lui avait dit un jour : En l'absence de votre père, je représente pour vous Dieu sur la terre. Très pieux - il avait neuf ans -, il l'avait crue. Tout ce qu'elle faisait ne pouvait qu'être bien. Les punitions ne l'étonnaient pas. Vis à vis de Guénaël, elles consistaient, outre les privations de dessert, en coups de martinet et gifles; Guénaël pleurait, mais les supportait stoïquement, sans se plaindre. Vis à vis de M., c'était plus compliqué. Il était énurésique, autrement dit il faisait pipi au lit. Lorsque Mademoiselle s'apercevait de la « catastrophe », elle réagissait, dès le matin, en lui disant : Vous serez puni ce soir. La punition c'était des coups de martinet sur les mollets. En comparaison, les autres punitions, privations de dessert, etc. paraissaient légères.

Avec François, Mademoiselle avait affaire à un adversaire courageux. Il se défendait par l'humour. Elle l'accusa de lui avoir perdu, sinon dérobé un objet qui lui appartenait. François fit un dessin d'elle, une lanterne à la main, cherchant l'objet en question. Le dessin s'intitulait Bécassine détective. Mademoiselle ne l'épargnait pas non plus dans la riposte. Alors que, par inadvertance, il avait cassé un objet qu'elle lui avait remis, elle cria : Il l'a cassé. Ce sont ses petites mains de fer... Dire à un enfant de onze ans qu'il a des mains de fer, c'était luit lui révéler l'image qu'elle se faisait de lui, image négative.

François fut conscient de l'abandon de son frère. La jalousie entre frères, par rapport au père, s'exacerba. Comme dans toute bagarre entre enfants, l'un attaquait l'autre. Mais l'autre (M); plus fort physiquement que son frère, le dominait facilement. Cela n'allait pas très loin et il y avait les moments de rémission où ils jouaient ensemble avec des cubes.

Les punitions - coups de martinet - devinrent, pour François, systématiques. Elles prenaient une allure bizarre. Mademoiselle le frappait durement. Il se collait contre la porte d'entrée, criant : Je tais, je tais, comme s'il promettait de se

taire. Fatiguée, Mademoiselle s'asseyait. Je me repose un peu, disait-elle. Puis elle se relevait et recommençait à le frapper.

A sa venue à Castillon, avant les grandes vacances de 1942, Antoine se rendit compte de l'animosité de Mademoiselle vis à vis de François. Il y mit fin, en l'envoyant comme pensionnaire au collège de jésuites à Poitiers. .Chaque semaine, François allait chez des cousins d'Antoine qui habitaient la ville, un père et sa fille. La fille s'occupa de lui avec beaucoup d'affection.

Durant l'été 1941, les quatre enfants partirent, sans Mademoiselle, mais avec Joséphine, dans les Landes, un mois de vacances, en Juillet, près de Yolande, Jo et des trois cousines. Ils prirent le train allant jusqu'à Bordeaux, puis ils changèrent de train et arrivèrent dans une petite ville. Devant la gare, il y avait une charrette attelée d'un cheval, qui les attendait. Ils y montèrent. Au bout de quelques kilomètres, ils se retrouvèrent au milieu des pins dans un hameau qui comportait une église et des maisons dispersées, petites, avec une cuisine et une ou deux chambres. François et M. furent logés dans une cabane à une seule pièce, où il avait un grand lit. Mais la literie était envahie de puces. Dès qu'ils étaient couchés, elles les dévoraient. Ils se grattaient jusqu'à ce que la fatigue et le sommeil viennent à bout de leur supplice.

La maison qu'habitaient Yolande, Jo et leurs trois filles comportait une cuisine et deux chambres. Les filles logeaient, toutes les cinq, dans la même chambre. La nourriture était rare. A grand peine, Yolande se procurait du pain, des légumes, un peu de viande. Celle-ci vint à manquer et Yolande accepta qu'un voisin tue un chat qui fut préparé en ragoût et mangé avec avidité sauf par Joséphine ; elle dit à Yolande : Ah non, madame, je ne mangerai point de cette bête là. Les jeux consistaient, avec les petites filles du voisinage, dont l'une qui habitait une belle villa, à se faire des maisons. Comme il n'y avait ni buissons, ni branchages, seulement des pins avec leur pot de résine collé au tronc, il fallait se résoudre à dessiner simplement les pièces des maisons sur le sol. Chacun(e) avait la sienne. On faisait aussi, avec Jo et Yolande, de longues promenades dans la forêt de pins. On allait voir la route que Jo faisaient construire. Elle n'était pas encore macadamisée, ressemblait aux pistes que M; vit plus tard en Afrique du Nord. Yolande disait : Jo, attrape-moi un papillon. Il essayait, n'y arrivait pas. Il y avait encore, à cette époque, des papillons dans les Landes.

Chaque dimanche, ils allaient à la mess, où François et M. furent, une ou deux fois, enfants de choeur. Jo était sévère, un peu étourdi par les jeux et les cris des sept enfants. Il prenait alors un panier, le tendait à l'un ou à l'autre d'entre eux et disait : Allez donc ramasser de l'herbe pour les lapins. De lapins on n'en voyait pas, ni de clapier ni de garenne.

Un soir, l'une des cousines, Annick, fut prise d'un besoin pressant et sortit sur le pallier de la porte de la cuisine; Debout devant la porte, tous rigolaient en la regardant. Jo survint, attrapa sa fille et lui colla une fessée. Mais, sans doute par maladresse, il la heurta au visage et elle saigna du nez. On entendit Yolande dire à Jo : Jo, tu exagères, elle est fragile.

Sévère, Jo l'était. mais ce n'était pas la sévérité de Mademoiselle. Bon, attentionné à ses filles et à ses neveux et nièces, sa présence était pour eux toujours rassurante Yolande et Jo, malgré les difficultés de la guerre et les restrictions, formaient un couple heureux. Comme le séjour à Bordeaux en 1940, ce séjour dans les Landes durant l'été 1041, fut, pour M, un bonheur, l'un des rares temps de son enfance dont il se souvienne sans aucune amertume.

M pense qu'il ne faut pas grand chose pour rendre un groupe humain quel qu'il soit, grand ou petit, heureux. L'argent, le luxe, voire une honnête aisance n'y suffisent pas. Même en temps de privation, le bonheur peut venir, non pas seulement de l'entente et de l'amitié - on se disputait entre nous -, mais du souci de l'autre pour soi et de soi vis à vis d'autrui, des autres. Surtout pour des enfants. L'adulte peut aimer la solitude, mais lui aussi cherche autour de lui, non pas tant à se reconnaître dans un autre qu'à vivre parce que l'autre vit. Grand Autre ou petit autre sont distincts, mais font partie d'une même tout.

Lorsqu'ils revinrent à Castillon, curieusement Mademoiselle leur fit des cadeaux : des jouets, des bricoles. Sans doute avait-elle oublié M. Elle se tourna vers lui et lui dit, souriante : Pour vous, j'ai acheté quelque chose d'utile. qui servira à la maison. Et elle lui offrit un moulin à café. Sur le moment, M; fut surpris, mais non déçu. Cela venait de Mademoiselle qu'il aimait. qui était pour lui un décalque de Dieu, Non attendu par lui, elle lui offrait un cadeau différent de celui des autres.

C'est durant l'année scolaire qui suivit que M découvrit Lady Macbeth. Un livre traînait sur un pupitre, non destiné à sa classe. Il le feuilleta et tomba sur le fameux passage où Lady Macbeth, devenue folle, frotte ses mains en disant : Tous les parfums de l'Arabie ne pourront effacer cette petite tache. M ignorait que la folie de Lady Macbeth venait du poids de sa responsabilité dans le crime commis par le roi son mari. Mais la culpabilité, c'était la sienne.

La vie scolaire était parfois difficile; Il fut puni, il ne se souvient pas pourquoi. Il dut rester de quatre heures jusqu'à six heures à l'école. François et deux de ses camarades, non punis, étaient néanmoins là, pour faire leurs devoirs. A tour de rôle, pour l'agacer, ils venaient vers lui, le sentaient, repartaient dégoûtés. Il leur en voulait de lui faire honte. Parfois, Mademoiselle punissait sans raison, pour un sourire ou un rire mal interprété. Durant un déjeuner, elle lui dit : Quittez la table. Il partit, monta à l'étage, riant, courant dans le couloir. Mademoiselle crut qu'il se moquait d'elle. Surgissant brusquement, elle le frappa.

Chaque jour d'école, Janine venait déjeuner. Elle était devenue leur amie. Elle ajoutait une sorte de charme à la présence de Maud et de Guénaël, les deux soeurs, pour qui les sentiments de M. n'étaient pas les mêmes. Elle parlait, racontait sa vie. Elle était d'origine polonaise. Ses parents avaient émigré en France. Sa mère accoucha d'une petite fille, Annie. Ce fut une joie pour tous et toutes de voir le bébé et une plus grande encore pour Janine de s'occuper d'elle..

Chaque matin, l'un d'entre eux allait au hameau où habitaient les Lamourelle et les parents de Janine, pour acheter du lait. Il fallait se lever à six heures, prendre un vélo, faire les quatre kilomètres jusqu'au hameau, en revenir avec les bouteilles de lait, pour l'heure de l'école.

Un matin, devant la sentinelle allemande qui gardait le pont, M. et une petite fille se heurtèrent en vélo. Ce furent les bouteilles de lait que la petite fille portait au guidon de son vélo qui se cassèrent. Elle se mit à pleurer. Hébété, l'Allemand la regardait. Lâchement, Moreau remonta sur son vélo et s'en alla.

Mademoiselle considéra que Guénaël était assez grande - huit ans - pour aller chercher le lait de l'autre côté de la rivière dans une ferme exploitée par un couple d'origine italienne. Guénaël y allait au moins deux fois par semaine. Mais les trois bouteilles de lait étaient lourdes à porter. Comme elle prenait le bac pour traverser - le pont avait sauté en 1940 et ne comportait plus qu'une passerelle -, à l'aller elle pouvait sans peine enjamber le rebord du bac ; les bouteilles étaient vides. Mais, au retour, les bouteilles pleines, c'était plus difficile. Un matin, elle manqua son coup, s'étala sur le sol où les bouteilles se brisèrent. Le batelier la releva et elle partit aussitôt pour la maison. En arrivant, elle montra à Mademoiselle sa jambe ensanglantée. Affolée, elle l'emmena aussitôt chez le médecin, de l'autre côté de la place. Il lui fit quelques points de suture; la plaie était profonde et la cicatrice est restée.

Il y eut aussi, dans cette année et dans celles qui suivirent, des moments de répit. On allait voir les Lamourelle qui recevaient avec chaleur ; on cueillait des fruits, dans less fermes, aux branches des cerisiers, à la fin du printemps. Moreau se souvient d'une fermière grondant son chien qui avait mordu jusqu'au sang un mouton. Ille lui criait : Vraiment, Boule, t'es trop méchant, en lui tapant sur le dos. C'est dans cette ferme que Moreau vit, pour la première fois, une mère - la fermière - allaitant son bébé. Mademoiselle considéra que, pour des enfants, c'était un spectacle choquant.

De la famille les nouvelles venaient au Nouvel An, lorsqu'on écrivait les lettres pour souhaiter la bonne année. Celle à leur mère était adressée au château de Saint X. Certes il s'agissait d'un château, mais surtout de l'Hôpital psychiatrique du département. Autant dire qu'à la lettre de chacun et de chacune - peut-être Maud, plus avertie, n'écrivait-elle pas -, il n'y eut jamais de réponse.

Les lettres à Antoine étaient régulières et recevaient toujours une réponse. A Guénaël qui lui avait écrit : Pour le désert, nous avons eu un palmier, il r répondit : IL est normal qu'il y ait un palmier dans le désert.

La lettre au Maréchal fut un évènement précédé d'une séance à l'école, en présence du maire, qui s'acheva par l'Hymne au Maréchal. Les lettres furent rédigées par chaque élève et envoyées à Vichy. Elles reçurent une réponse du Ministère l'Information, une lettre de l'écriture de Pétain, imprimée à des millions d'exemplaires et adressée à chaque enfant qui avait écrit. Mademoiselle ayant fait disparaître, au moment du déménagement après la guerre, toutes les archives personnelles, il n'en demeure aucune trace; Guénaël déclara son adhésion au Maréchal, parce que, disait-elle, lui il répondait toujours aux lettres.

Denise, la grand-mère maternelle, ne donnait aucun signe de vie. On savait seulement que sa maison était réquisitionnée depuis 1940, qu'elle continuait d'habiter dans sa pièce près d'une ferme et surtout en ville où elle avait aussi une chambre. Mais elle ne venait jamais à Castillon, répondait par quelques mots aux lettres de Nouvel An.

Arnaud était en Afrique, au Cameroun et on ne connut que plus tard ses aventures. Bertrand étant prisonnier en Allemagne, sa femme et ses enfants vivaient à Paris.

Yolande et Jo avaient quitté les Landes avec leurs filles et s'étaient réfugiés dans la famille de Jo. Ils habitaient, dans un petit village de Vendée, une jolie maison. Les cousins allaient à l'école du village. Jo avait trouvé du travail à Nantes dans une fabrique de parfum et revenait très régulièrement, en fin de semaine, au village.

Dans l'année 1942, Maud prépara le Certificat d'Etudes primaires tandis que M. préparait le DEP (Diplôme d'Etudes primaires). destiné à ceux (très peu à celles) qui continuaient les études dans le secondaire. Sans doute François le passa-t-il la même année dans son collège de Jésuites à Poitiers et Guénaël l'année suivante à l'école communale de Castillon. Le DEP vérifiait si l'élève possédait le rudiment. Il consistait principalement en un oral qu'on présentait devant des instituteurs et institutrices du primaire. On le prépara à l'école libre pendant un mois. Il faisait très chaud. Les instituteurs avaient fait planter, au milieu de la cour de récréation, une tente sous laquelle ceux qui préparaient le DEP travaillaient. M fut reçu.

François était parti au collège de Jésuites à Poitiers au début du mois de Septembre 1942. M. fut soulagé de ne plus se battre avec lui, tout en étant triste de ne plus le voir. Désormais il dormait seul dans la chambre donnant sur la rue. C'était la première fois qu'il était seul pour dormir. Pendant sa petite enfance, il avait dormi dans la chambre du manoir de l'arrière grand-mère maternelle Madeleine en Bretagne, avec la nounou, puis, à partir de 1933, avec sa soeur Guénaël. Au Mans, tous les trois dormaient encore dans la même chambre. A Rouen, il dormait avec son frère dans une belle chambre claire aux deux placards dont l'un repeint doit se retrouver quelque part dans une maison de la famille. A Castillon, les deux frères dormaient dans la même chambre.

Proche de Guénaël, privé de François, M. jouait de plus en plus avec elle à la poupée. La poupée était un baigneur en celluloïd qu'Antoine appelait le « rat vert ». Il fut baptisé, enterré, ressuscité. Son enterrement donna lieu, lors de vacances où François était là, à une cérémonie. François jouait le curé, M l'enfant de chœur. Antoine était là. Lui, Maud et Joséphine entouraient la mère éplorée. A la fin de la messe, Antoine présenta ses condoléances à la famille. Il sortit de sa poche, en étouffant des sanglots, des mouchoirs noués les uns aux autres, avec lesquels il s'essuyait les yeux. Prise du fou-rire, la mère éplorée s'écroula par terre. Joséphine se tordait de rire. Mademoiselle qui n'assistait pas à la cérémonie, attirée par le bruit, arriva et, pour une fois, rit aussi. La cérémonie s'acheva ainsi, en rigolade généralisée. Dix ans plus tard, il y eut encore de franches rigolades avec Antoine. Mais on était déjà à Orléans avec lui.

François vint, à Noël, fin 1942, passer huit jours à Castillon. Il raconta que, le 2 Novembre 1942, date du débarquement américain en Algérie, deux mois auparavant, les élèves de son collège avaient chanté la Marseillaise. Or ce chant était interdit tant par Vichy que par les Allemands. Il y eut, dit François, une brève enquête qui ne fut pas poursuivie.

Au début de l'année scolaire 1942-1943, commença, pour Guénaël et M, une nouvelle scolarité. Ils étaient inscrits, dans une classe différente, au Cours Hattemer-Prignet et travaillaient à la maison. Ils avaient chacun leur table dans la chambre de Mademoiselle ; la pièce voisine était la chambre de Maud et de Guénaël. Chaque semaine, le Cours envoyait un programme de devoirs et de leçons dans les différentes matières : français, maths, etc. On travaillait toute la matinée et une bonne partie de l'après-midi.

Mais la soirée, à partir de six heures, était libre, le travail était fait. C'est ainsi que M. put se livrer à ce vice impuni qu'est la lecture », évidemment contrôlé par Mademoiselle, lectures comportant surtout des œuvres pieuses, les ouvrages de la comtesse de Ségur et un livre qui s'appelait le Mousse de Surcouf qui lui fit grand effet.

Cette année là, en 1943, au milieu de l'hiver, Mo tomba malade. Il avait ce qu'on appelait alors la jaunisse, maladie qui est devenue l'hépatite. Il resta plus d'un mois couché, ne buvant que du lait apporté matin et soir par Joséphine. Mademoiselle venait dans l'après-midi lui lire ce Mousse de Surcouf qui racontait l'histoire d'un enfant devenu mousse sur le bateau du corsaire Surcouf. Il parcourait les mers, participait aux combats. Le récit était bien mené, en courts chapitres. Mademoiselle lisait lentement et M se sentait transporté avec l'enfant dans d'autres contrées, perdant, une heure chaque jour, conscience de sa présence dans une chambre sombre d'une vieille baraque dans une petite ville un peu triste. Lorsque pour la première fois depuis un mois, il se leva, il ne tenait pas debout et il fallut que Mademoiselle le soutint pour aller s'asseoir à la table de la salle à manger. Guénaël était venue le voir pendant sa maladie, mais il ne pouvait jouer avec elle.

L'année scolaire s'acheva. Les punitions de Mademoiselle se poursuivaient, sur Guénaël ou sur M. pour la moindre infraction. M. faisait de temps en temps pipi au lit. Mademoiselle prétendait que, par flemme, il ne se levait pas. En réalité, il était profondément endormi et ne s'apercevait de rien. Le supplice était toujours le même. Au matin, Mademoiselle constatait le dégât et, au lieu de punir aussitôt, retardait la punition jusqu'au soir. Elle consistait toujours en coups sur les mollets avec une sorte de cravache qui était, en fait, un ensemble de petites lanières de cuir destinées à pendre des cailles tuées à la chasse. L'autre martinet, avec de petites boules de métal au bout des lanières, avait été détruit par les enfants. Ce n'était pas la douleur que redoutait M dans ces journées d'attente de la punition, mais le poids de culpabilité augmentée qu'il éprouvait vis à vis de Mademoiselle. Il pensait avoir contrevenu à ses décrets. Il la croyait sur pa-

role, quand elle lui disait qu'il était coupable. Il mélangeait, au fond, une sorte d'amour enfantin que, faute de mieux - mais il n'en savait pas la cause -, il mettait en elle avec l'autorité qu'elle avait sur lui. Elle avait perçu la faille par où elle pouvait exercer au mieux son pouvoir. Cela ne marcha pas avec Maud (protégée par l'interdiction d'Antoine), ni sur François que son intelligence pleine d'ironie à son égard éloignait de toute croyance fallacieuse, même s'il était par ailleurs très pieux comme son frère et ses soeurs. Cela ne marcha pas non plus avec Guénaël, libre d'attitudes et de propos, que Mademoiselle punissait par à coups, lui reprochant ses « gros mots » est sa « mauvaise tenue ».

Dans l'année 1942-1943, celle où Guénaël et M suivirent par correspondance les programmes du Cours Hattemer, M fut pris en charge, pour des leçons de latin, par une jeune étudiante de vingt-trois ans, réfugiée à Castillon, l'Ecole des Chartes où elle suivait ses cours à Paris ayant fermé ses portes. La jeune femme vivait chez sa mère et, chaque semaine, M. u passait deux heures à travailler avec elle. Elle lui apprit non seulement le latin et, l'année suivante, le grec, mais l'initia à l'histoire en lui racontant les guerres française de la Renaissance en Italie. Au cours de l'année, M, qui avait onze ans, parla, un jour, des résistants, en les appelant, comme c'était l'usage, « les terroristes ». Or le fiancé de la jeune femme était résistant. Elle lui dit alors qu'il ne s'agissait pas de terroristes, mais d'hommes et de femmes qui se battaient courageusement et qui, quand ils étaient tués, avaient pour linceul un drapeau tricolore. Cela fit une brèche dans le maréchalisme de Mo conforme à celui de Mademoiselle.

M. se souvient avec émotion de la réaction ferme de cette jeune femme, de son amitié pour lui - très pieuse, elle lui offrit un livre sur la Vierge -. Son destin - il ne le sut que beaucoup plus tard - fut difficile. Elle se maria en Septembre 1945 avec son fiancé ancien résistant. Ils étaient tous les deux chartistes et devinrent conservateurs de bibliothèque. Lui fut connu dans son métier, voyagea. Il écrivit, dès après la guerre, un livre sur son aventure dans la résistance, puis, au début des années 1970, un roman. Dépressif, il se suicida dans les années 1980. Le couple eut deux enfants, deux filles. L'une d'elle, mariée, se tua dans un accident de voiture. L'autre fille est conservatrice de bibliothèque. Sa mère est morte depuis plusieurs années.

Dans cette année 1942-1943, M. ne savait pas que sa professeure de grec et de latin allait voir son fiancé dans le Vercors. Il savait seulement que sa future belle-famille habitait Bordeaux et que son future beau-père était notaire généalogiste.

Aux grandes vacances de l'année 1943, Mademoiselle partit, un mois, dans sa famille en Bretagne et c'est Antoine qui s'occupa de la maison et de ses enfants. Il faisait la cuisine et, après le repas de midi, on partait en promenade. Avec lui, M visita le château de Montaigne, proche de Castillon. Antoine entreprit d'écrire, après chaque promenade, des quatrains dont il fit un recueil sans doute enfoui dans quelque archive familiale. C'est en se promenant avec lui que M éleva son niveau de lectures. Antoine lui parla de Napoléon et des guerres de l'Empire. Il lui prêta un livre sur la campagne de Russie., un autre sur le retour de l'Ile d'Elbe. En septembre, avant de retourner dans son collège à Poitiers, François lui enseigna des rudiments de grec. C'est la jeune femme chartiste, avec qui il prenait des leçons de latin, qui prit la suite. Durant l'année 1943-1944, Guénaël et M allèrent, l'un et l'autre, à l'école communale., De cette année il garde le souvenir d'une initiation par ses copains d'école à la sexualité par des récits et des plaisanteries. L'école était mixte. Les filles occupaient une moitié de la classe, les garçons l'autre moitié. La révélation de la grossesse lui avait été faite auparavant par son frère qui la tenait de l'un des fils d'un des médecins de Castillon. Un autre médecin, juif, qui portait l'étoile jaune, avait disparu. Les leçons de mathématiques étaient données à Guénaël et à M par une demoiselle, juive également, qui avait fui la banlieue de Bordeaux et se cachait à Castillon. Elle survécut à la guerre.

La brèche ouverte par la professeure de latin-grec dans le maréchalisme de M; s'élargit en Juin 1944, à la veille du débarquement. A l'école, les langues se déliaient. Des livres issus de la résistance circulaient. On apprenait par coeur le poème d'Eduard, avec le fameux vers : J'écris ton nom, liberté. Les Allemands étaient encore là, cantonnés dans un camp à l'entrée de la ville. On ne les voyait plus guère dans les rues.

La Libération eut lieu le 24 Août 1944. Maréchaliste, mais anti-allemande, Mademoiselle se mit à sa fenêtre et insulta les Allemands fait prisonniers par les résistants. Ils défilaient devant la maison. L'un d'eux, blessé, boitait, soutenu par l'un de ses camarades.

Au début de l'après-midi, les femmes « collabos » furent amenées sur un balcon qui surplombait la place, assises sur des chaises et tondues. C'était la bouchère et quelques fermières. Les cloches sonnaient à toutes volées. Elles sonnèrent pendant trois jours ; elles faisaient, disaient les fermiers, crever les poussins dans l'oeuf. Le soir, il y eut exceptionnellement un bal dans la halle. Danser n'était pas permis par les nouvelles autorités, tant que durait la guerre.

Peu de jours après la Libération, Mademoiselle, ne voyant pas, au matin, Joséphine à la cuisine, monta dans sa chambre et la trouva immobile dans son lit, sans pouvoir désormais se lever. Elle la soigna avec dévouement, fit venir le médecin qui lui dit qu'elle s'éteignait de vieillesse. Les enfants vinrent, une dernière fois, la voir dans sa chambre. A chacun elle donna un objet et légua une petite somme, ses économies fruit de la pension-vieillesse que versait le gouvernement de Vichy (maintenue par les nouvelles autorités). Puis le curé vint l'extrémiser.

Mademoiselle annonça sa fin comme prochaine, du haut d'une lucarne dans le mur d'un espace surmonté d'une verrière, entre la cuisine et l'arrière-cuisine; Allez- chercher le docteur, dit-elle, je crois que Joséphine va mourir. Le médecin vint. Joséphine mourut le soir-même. Un charpentier prit les mesures du cercueil en bois blanc, l'apporta le lendemain. Les cloches de l'église sonnèrent le glas. Joséphine fut enterrée dans le cimetière de Castillon. L'année suivante, Antoine fit mettre sur sa tombe une croix.

Au printemps 1944, la ville où habitait Antoine, Orléans, avait été durement bombardée par les Américains. Antoine et sa logeuse, plus quelques habitants du quartier, s'étaient réfugiés dans la cave de la maison qui appartenait à la logeuse. La maison s'écroula sous les bombes. Elle était près de la gare. Antoine prit pension dans une sorte d'auberge à quelques kilomètres de la ville.

Arrivant, un matin, chez sa professeure de latin-grec, Mo avait appris de la mère de celle-ci le bombardement d'Orléans. Il avait les larmes aux yeux en pensant à son père. Il fut rassuré par la jeune chartiste. Elle lui dit calmement que, s'il lui était arrivé quelque chose, il le saurait déjà. Le bombardement avait eu lieu deux jours auparavant.

Pendant l'hiver 1943, Antoine fut atteint de la tuberculose et hospitalisé pendant trois mois. Il alla se reposer d'abord en Touraine à la campagne chez des cousins, puis il vint à Castillon où il passa une partie de l'hiver. Au printemps 1943 , les Alliés débarquèrent en Sicile à Catane. Depuis Novembre 1942, ils occupaient l'Afrique du Nord. Depuis Janvier 1943 et la chute de Stalingrad, les Allemands, sur le front russe, reculaient. Un premier débarquement de parachutistes à Dieppe avait échoué. Faits prisonniers, ils furent applaudis en Normandie, par la population des villages qu'ils traversaient. On leur apportait vivres et vêtements. On savait qu'un second débarquement se préparait sur les côtes françaises, celui qui eut lieu le 6 Juin 1944.

En Octobre 1944, Guénaël et M retournèrent à la Communale, François à Poitiers. Maud quitta Castillon, devint pensionnaire dans un collège de filles près de Tours. Seuls, Moreau et Guénaël restaient à la maison.

La jeune chartiste était retournée à Paris dès l'automne. Elle revint aux vacances de Noël 1944 et donna à M. sa dernière leçon de latin. Le relais fut pris d'abord par le pasteur protestant pour le grec, puis, pour le latin, par le curé d'un village voisin de Castillon - où avait séjourné, l'année précédente, le psychiatre Boris Cyrulnik qui, enfant juif, se cachait après la déportation de ses parents -. Les deux langues, latin et grec, n'étaient pas enseignées à la Communale.

La classe de quatrième préparait au brevet, dit Brevet d'Etudes Elémentaire. Les mathématiques n'étaient guère une matière accessible pour M. Outre les leçons de grec du pasteur protestant de Castillon et de celle de latin du curé du village voisin, il suivait, avec une jeune femme institutrice de l'Ecole communale, des cours de maths. Mère de famille, elle asseyait son bébé sur la table et jouait avec lui, tout en contrôlant les exercices que faisait M.

Dans le même temps, M. fréquentait beaucoup l'un de ses camarades de classe, Jacques, et était reçu chez lui par ses grands-parents qui s'appelaient Macron. Le grand-père de Jacques avait été marchand de bestiaux, la grand-mère était demeurée sans profession. Jacques avait un frère Luc qui vivait avec leurs parents. Ceux-ci achetèrent une propriété près de Castillon. Les grands-parents avaient une petite charrette trainée par un poney des Iles Shetland. Ils emmenaient quelquefois M.u et Guénaël en promenade avec Jacques. Ce dernier promit, un jour, à M. une promenade en bateau sur la Dordogne et ne tint pas parole. Furieux, M resta quelque temps sans le voir. Effondré, Jacques, qui avait comme lui douze ans, pleura. Prévenue par les grands-parents, Mademoiselle intervint près de M. pour le réconcilier avec son ami. Leurs relations reprurent comme auparavant. Ils jouaient beaucoup aux billes dans le jardin de la maison. Jacques était très bon élève. Quand M quitta Castillon, ils restèrent plusieurs années sans se voir. Puis, en 1949, passant à Castillon pour aller à Bergerac voir Mademoiselle qui y était en vacances chez son amie Zézelle, M revit Jacques et les Macron. . Jacques n'avait pas changé. C'était un jeune homme comme lui, mais travailleur, alors que M. avait raté son bac de philo. Ils déjeunèrent ensemble chez les grands-parents. Puis il ne le revit jamais plus.

Au début de l'été 1945, peu après l'armistice du 8 Mai que Mademoiselle commenta en disant qu'il ne valait pas celui de 1918, Antoine lui annonça que François avait été renvoyé, à Poitiers, de son collège de jésuites. Mademoiselle communiqua à M, comme un mystère terrible qu'elle révélait, la nouvelle. C'était comme si, selon elle, son frère avait com-

mis le plus grand des délits. En fait, il était renvoyé parce que, face au harcèlement d'un professeur et de certains élèves, il s'était révolté. Le supérieur du collège lui-même s'était mêlé de ce genre de persécution. A l'annonce d'une très bonne note de François, il lui dit : Je vous félicite, mon ami, mais vous n'avez pas de cravate, vous serez collé jeudi prochain (jour de congé de l'époque pour les écoles). Exaspéré par le professeur qui le harcelait de ses moqueries et qui, pour une bricole, le chassait de la classe, François prit, un jour, ses livres sur son pupitre, passa devant lui et les lui lança à la figure. Il se souvenait sans doute des supplices de Mademoiselle, mais, désormais, toujours courageux, il était plus âgé et plus aguerri. Le renvoi fut immédiat.

Au début de l'été, Mademoiselle, Guénaël et Mo allèrent le chercher à la gare de Castillon. François était triste, mais résolu à ne pas se laisser faire. Il expliqua à son frère ce qui s'était passé. M ne savait pas que penser, pris entre sa réelle affection pour son frère, malgré leurs démêlés et leurs bagarres antérieures, et la croyance en la perfection quasi divine de Mademoiselle. Le soir même de son arrivée, celle-ci voulut faire avaler à François un remède qui n'était pas conforme à l'ordonnance prescrite. François refusa de le prendre. Mademoiselle descendit à la pharmacie et acheta le nouveau remède. Elle maugréait, mais n'osait plus ni le punir, ni le battre.

François partit en vacances, sans doute chez des cousins, ceux qui avaient accueilli Maud en 1940. M fut invité par Yolande, la soeur de son père, à venir dans le village de Vendée où elle habitait avec ses filles et où son mari Jo, qui travaillait à Nantes, venait la rejoindre toute les fins de semaine. Elle invitait M à passer les vacances avec ses cousines qu'il n'avait pas vues depuis l'été 1941 dans les Landes. Guénaël restait à Castillon avec Mademoiselle. Mais déjà les enfants savaient que, dès septembre 1945, ils rejoindraient leur père à Orléans.

Antoine fut quelque peu effrayé de devoir accueillir à Orléans quatre adolescents et de vivre avec eux. En témoigne une lettre qu'il écrivit, datée de 1945, à Yolande, sa soeur, lettre que M lut après sa mort. Il demandait à Yolande de prendre chez elle ses quatre enfants avec les siens (ses trois filles) et d'achever de les élever.

On ne connaît pas la réponse détaillée de Yolande. Elle fut négative, puisqu'ils restèrent avec leur père. Mais Yolande les traita toujours comme s'ils étaient ses propres enfants.

M partit avec Antoine, un beau matin de Juillet, par le train, pour aller d'abord à Tours, puis, ensuite, au bout de huit jours, dans le village vendéen où vivaient sa tante et ses cousines. Antoine s'arrêtait à Orléans où il reprenait son tra-

vail. Ils prirent un autre train à Libourne qui s'arrêtait aux Aubrais. Avant de le quitter, Antoine déjeuna avec M; au wagon-)restaurant, en un temps où c'était l'un des seuls endroits où l'on put manger sans que les restrictions se manifestent. Aux Aubrais, Antoine quitta M, en lui donnant de l'argent pour son séjour chez sa tante et pour ses billets de train. M arriva à Tours à la fin de l'après-midi. L'attendait à la gare son cousin Alain dont le père, mort en 1943 renversé par une voiture, était un frère de sa grand-mère maternelle Madeleine morte en 1938. La soeur d'Alain, Miriam, sa cousine, devint, en 1962, brièvement sa femme. Alain travaillait déjà professionnellement - il avait dix-huit ans -. En vacances, Miriam n'était pas à la maison. Il se retrouva, cet après-midi là, en compagnie de l'un des frères d'Alain et de Miriam Régis - nom que porta plus tard le fils de Miriam qui devint celui de M -. Celui-ci proposa aussitôt à M; d'aller se baigner avec lui dans le Cher. La tante Yvonne, la veuve du père d'Alain, de Miriam et de Régis, n'était pas là et n'arriva que le soir. Elle était blanchisseuse et rapportait le linge lavé à ses clients.

M suivit son cousin Régis au bord du Cher. Ils prirent, sur la plage, une même cabine, pour se déshabiller et se mettre en slip de bain. Régis, qui se destinait à la prêtrise - mais il mourut, en 1947, avant de devenir prêtre - était très pudique et recommanda à M la plus grande discrétion pendant qu'ils se dévêtaient. Puis ils allèrent barboter dans l'eau. Régis était un peu plus âgé que lui. Il faisait grand soleil. M garde de cette baignade un beau souvenir.

C'est avec Miriam que, dans les jours qui suivirent, il se promena, se baigna, joua. Elle avait à peine un an de plus que lui. Ils furent aussitôt amis et ne cessèrent jamais de l'être, même après leur divorce. Elle mourut d'un cancer à moins de soixante ans, en 1989.

Un jour, ils prirent un car, pour aller se baigner dans la Loire, plus éloignée que le Cher. M avait mis son portefeuille dans la poche arrière de son pantalon. En revenant à la maison, il s'aperçut que le portefeuille avait disparu. Affolé, il se demandait que faire. Il perdait son argent et ses billets de train. Miriam lui suggéra de retourner au bord de la Loire, à l'endroit où le car s'arrêtait, pour vérifier si le contrôleur n'avait pas trouvé le portefeuille. C'est ce qu'ils firent. Le car était là. Le conducteur n'avait pas recueilli de portefeuille. Moreau alla examiner la place qu'il avait occupée au retour de la baignade. Il n'y avait rien sur la banquette. Mais Miriam eut l'idée de passer sa main au dessous du dos de la banquette, entre le siège et la paroi du car. Elle en sortit le portefeuille. Il avait glissé de la poche du pantalon et s'était enfoui derrière le siège. M se souvient de sa joie et de celle de Miriam quand ils rentrèrent à la maison.

Tours était à demi détruite. La rue Nationale, la grand-rue qui descend vers la Loire, était en ruine. Des quartiers entiers avaient disparu. Durement bombardée, la ville était à moitié rasée. M fit la connaissance d'une soeur de Miriam, d'Alain et de Régis, Annick, qui était l'aînée de la famille. Elle se maria, deux ans plus tard, avec un Belge et eut deux enfants, un garçon et une fille. M rencontra aussi la fille d'une cousine de son père, de passage à Tours, et qui s'appelait Marie-Ange. Miriam l'appelait Marie-Diable. Il la revit longtemps après chez Maud, sa soeur aînée, dans la maison où elle habite en Touraine et où elle avait invité Marie-Ange. Cette Marie-Ange connaissait très bien les Le Pen, habitant à la Trinité sur Mer, dans un château qui avait appartenu à son premier mari. A Tours, elle logeait, avec sa mère, - elle était jeune fille - aux Grand Hôtel.

Alain raconta à M, beaucoup plus tard, qu'à l'âge de dix-sept ans, il avait participé, en 1943-1944, à la résistance, en portant des messages ou en allant les chercher pour les transmettre. Il se présenta, un jour, avec un message, devant un résistant que sa jeunesse séduisit. Sans brutalité, semble-t-il, celui-ci le sodomisa. Alain en riait, mais il dit à Moreau que cela lui avait fait fort mal.

M quitta Tours et prit le train allant à Nantes. Mais il s'arrêta avant cette ville et descendit à Ancenis. Il y était déjà venu avant la guerre voir Yolande, Jo et ses cousines. Pris d'un pressant besoin et ne trouvant pas de WC dans la gare, il sonna à la porte d'une maison. Une femme lui ouvrit, il lui dit son problème et elle le conduisit aussitôt aux toilettes. Puis il prit la route, à pied, pour le village vendéen, où il allait séjourner pendant deux mois ; il était distant de huit kilomètres. Ses cousines vinrent à sa rencontre sur la route et le guidèrent jusqu'à la maison où elles habitaient. La maison s'appelait Ker Chouan. C'était une grande maison avec des soupentes qui servaient de chambres. L'une d'elles lui fut attribuée.

Bientôt, il oublia les mauvais souvenirs de Castillon. La maison comportait un jardin où les cousines avaient fait une cabane. On pouvait aller à la pêche à la grenouille dans une sorte de puisard où elles abondaient. Au fond du jardin, il y avait un mur peu élevé, facilement franchissable, qui donnait sur un grand parc, celui du château voisin dont les propriétaires étaient parents de Jo. Un autre parc était disponible, au-delà de l'église, celui d'un château dont les propriétaires étaient des cousins de Jo. Les enfants avaient, pour jouer, le jardin de la maison et les deux parcs.

Françoise, la plus jeune des cousines, dormait encore dans la chambre de ses parents. Son père était en vacances. Le soir, elle faisait semblant de dormir. La croyant déjà dans son sommeil, Jo et Yolande se parlaient, tout en faisant l'amour. Le matin, Françoise racontait à M et à Annick, sa soeur, ce qu'elle avait entendu non seulement comme parole, mais comme bruits. Cette initiation à la vie d'un couple, ainsi transmise, donna des idées à Annick qui avait onze ans. Elle proposa à M qui en avait treize de jouer à papa-maman. Ils montèrent dans la soupe où logeait M; et, après s'être déshabillés, tentèrent de s'unir. L'essai fut infructueux, faute de combattant. Ils se rhabillèrent en riant.

Des années plus tard, Mo rappela à sa cousine, devant son mari, le papa-maman enfantin. Le mari se mit en colère, manifestant une grande jalousie devant un tel acte. Dès qu'il eut quitté la pièce, Annick engueula M - ils avaient déjà l'un et l'autre près de trente ans - . Il fut stupéfait de la réaction de son cousin. Il est jaloux comme un chat-tigre, lui dit Annick.

Bientôt, des cousins d'Annick, de Françoise et de la soeur aînée dite Loulou arrivèrent . C'était des fils et filles d'une belle-soeur et d'un frère de Jo. Une petite fille d'une dizaine d'années, Thérèse, était la fille unique d'un autre frère et d'une autre belle-soeur de Jo. Avec elle il ne se passa rien, mais une tendre amitié les lia pendant tout leur séjour.

Un autre cousin de Jo, qui habitait l'autre château, celui au delà de l'église prit en affection l'un des enfants - un garçon - de la bande. Il l'emménait, accompagné de M, en promenade, lui expliquait la nature, les plantes, etc. . C'était un médecin, érudit aussi en botanique. Dans les belles matinées de Juillet et d'Août, ils erraient dans l'un des parcs. L'après-midi, on allait se baigner dans une mare. De nouveaux enfants arrivaient. L'un d'eux, Gilles, aimait la pêche à la ligne et y entraînait M. Ils passaient des matinées entières à attendre le poisson qui ne venait guère.

Vers le milieu du séjour de M, une mauvaise nouvelle tomba comme un coup de tonnerre. Le mari d'une soeur de Jo, se promenant avec elle dans le parc de sa maison, avait été tué, à ses côtés, par la chute d'une branche d'arbre. Pères et mères allèrent à l'enterrement et revinrent le soir même.

M. fit, avec Thérèse, le voyage de retour jusqu'à la ville où il descendait ; il était invité, avec son frère et sa soeur aînée, chez la grand-mère maternelle Denise qu'ils n'avaient pas revue depuis 1940. Thérèse et M se quittèrent, se revirent parfois durant leur vie. Thérèse se maria, eut deux filles. Elle perdit son mari, mort d'un cancer, alors qu'ils avaient seulement sept ans de mariage. Elle éleva seule ses enfants, travaillant comme secrétaire médicale. Il y a

quelques années, le jour de l'enterrement du mari de Françoise, M vit s'avancer vers lui une dame aussi vieille que lui. Elle le fixa et lui dit : Est-ce que tu me reconnais ? .Après quelques instants d'hésitation, il la reconnut à son regard. C'était celui, amusé, joyeux, plein d'amitié, qu'elle avait enfant, pendant leur séjour, en 1945, au village vendéen. Ils s'embrassèrent. Elle mourut six mois plus tard.

Denise avait réembauché pour quinze jours son ancienne cuisinière, gardienne de l'appartement de Paris du temps de Raymond son mari. Maud, Françoise et M - Guénaël n'était pas là - durent subir, durant ce temps, la mauvaise humeur fréquente et la pingrerie de Denise. Céline, l'ancienne cuisinière, avait découvert dans le garde-manger sept livres de beurre données par les fermiers et devenues non consommables à force d'être conservées. Elle en fit du savon. Au petit déjeuner, Denise ne manquait pas de dire à l'un ou l'autre beurrant sa tartine : Gratte, gratte.

Céline était une remarquable cuisinière, connue dans les milieux chics de Paris, pour ses banquets de mariage. Elle faisait des repas simples - sous le contrôle de Denise - , mais dont chaque plat était une composition, même s'il s'agissait seulement de pommes de terre ou d'un autre légume. Elle s'indignait lorsque Françoise répondait par des injures à celles que sa grand-mère lui adressait. Mais il lui arrivait de se rebeller elle-même contre sa patronne. provisoire, mais qu'elle connaissait depuis bien longtemps. Denise chassait alors ses petits-enfants de la cuisine. Un soir, où un incident entre elles se produisit, du haut de l'escalier Maud, Françoise et M virent Céline transporter une lourde bassine d'eau chaude et en verser un peu sur les pieds de Denise. Vous me faites mal, Céline, criait-elle. Et l'autre lui répondait : Faut que Madame comprenne. Ce fut Denise qui parvint, non sans mal et non sans excuses, à apaiser le conflit.

Maud fit aussi l'objet des sarcasmes de sa grand-mère. Exaspérée, elle lui répondit un jour : Vous avez un coeur de pierre et vous l'avez montré en bien des occasions. Vous mourrez seule. Denise lui rétorqua : Non, au moment de ma mort une petite soeur de Saint Vincent de Paul viendra me veiller.

Elle mourut seule dans sa chambre en ville d'une hémorragie cérébrale qui lui éclata le nez. La fenêtre était ouverte et l'on crut à un meurtre. Des bijoux avaient disparu. Mais l'un de ses fils, Bertrand, toujours à court d'argent, entra, le premier, dans la pièce. Le médecin délivra, sans problème, le permis d'inhumer.

M. quitta, à la fin du séjour chez Denise, son frère et sa soeur. Il ne les retrouva qu'à Orléans pour la rentrée des classes. Il repassa par Tours, revit la tante Yvonne, Annick, Alain, Régis et Miriam. Il prit un train pour Libourne. Il sa-

vait que la jeune chartiste, son ancienne professeure de latin et de grec, allait se marier. Il était invité au mariage dans le village près de Castillon dont était originaire la famille paternelle de la jeune femme. Lorsqu'il arriva à Castillon, Mademoiselle lui annonça que le mariage avait eu lieu le matin même. Il avait raté la dernière occasion de revoir celle qui avait su l'intéresser au grec, au latin et à l'histoire, y compris à l'histoire contemporaine. Malgré ses efforts, il ne la revit plus jamais.

A Castillon, il retrouva Guénaël qu'il n'avait jamais quittée auparavant. Mademoiselle préparait le grand départ pour Orléans où Antoine avait loué une maison. Pour ne pas alourdir les bagages, elle avait jeté une bonne partie des objets personnels des uns et des autres; Le 18 septembre 1945 au soir, Mademoiselle, Guénaël et M quittèrent Castillon, changèrent à Libourne et passèrent la nuit dans le train jusqu'aux Aubrais. En face d'eux, dans le compartiment, il y avait une petite fille maigre et pâle, avec le visage que Picasso donna plus tard à celle qu'il peignit sous le nom de l'Enfant d'Oradour. Mademoiselle lui offrit, en même temps qu'à Guénaël et à Moreau, de la nourriture. Elle la refusa chaque fois, en murmurant : Merci, merci, madame.

Lorsqu'ils arrivèrent aux Aubrais, ils prirent la navette et débarquèrent en gare d'Orléans. Ils sortirent du bâtiment et s'engagèrent dans la rue qui, de la gare, mène à la place du Martroi où se dresse la statue de Jeanne d'Arc. Lorsqu'ils parvinrent au bout de la rue, Jeanne d'Arc, sur son cheval, levait son épée devant un horizon de ruines. Des deux édifices à fronton qui encadraient la place ne demeuraient plus que les façades. Le champ de pierre au ras du sol s'étalait sur une vaste étendue, d'Est en Ouest et du Nord au Sud. C'est dans une ville dévastée qu'ils allaient habiter. Pour Guénaël et pour M;, l'enfance était finie.

### Adolescence '1945-1953)

Antoine avait loué une maison de deux étages dans une rue qui descendait vers la Loire. Quand on allait sur son côté gauche vers le fleuve, le début de la rue était à demi détruit. Vers sa fin, elle était faite de vieux hôtels dont l'un, proche de la maison louée par Antoine, datait de François I<sup>o</sup>. Juste en face, il y avait une belle maison avec un jardin. Celle où Antoine, M., ses soeurs et, pendant un an, son frère François habitérent - François de 1945 à fin 1946, les autres de 1945 à 1953, où chacun revint régulièrement, Moreau jusqu'en 1955, les autres jusqu'à la fin des années cinquante -, avait du faire partie des communs du vieil hôtel voisin. Elle en était séparée par un grand mur sur lequel s'étalait du lierre ; elle donnait l'impression d'avoir été bricolée à partir d'écuries et de pièces servant à entasser des nourritures et des boissons. Au rez-de-chaussée, elle comportait, outre le couloir d'entrée, sur l'un de ses côtés deux pièces dont l'une qui devint un salon et donnait sur la rue, et l'autre qui fut,

bien qu'elle ne servit guère, une salle à manger, donnant sur une cour pavée surmontée du grand mur la séparant de l'hôtel voisin. Au fond de cette cour, il y avait une cuisine petite et, au fond de cette cuisine, une pièce sans fenêtre qui fut utilisée comme bûcher. Des toilettes occupaient un coin de la cour. Elles surmontaient deux caves, elles-mêmes superposées ; dans la deuxième cave, il y avait une sorte de trou qui ressemblait à une oubliette. Au premier étage, s'étendait, face à l'escalier, un vaste grenier avec une fenêtre ouvrant sur la cour. De l'autre côté de ce premier étage, il y avait un chambre donnant sur la rue et une autre donnant sur la cour. Au deuxième étage, la disposition des pièces était la même. Des toilettes occupaient un recoin du palier du premier étage. La pièce donnant sur la rue au deuxième étage était plus grande que celle du premier étage. Mais celle du deuxième étage, donnant sur la cour, était plus petite que celle du premier étage et comportait, on ne sait pourquoi, non un lavabo, mais un évier.

Antoine avait entreposé en garde-meuble le peu de mobilier qu'il avait récupéré de la maison de Rouen après son pillage par les Allemands et les voisins, et celui qui constituait une part de l'héritage de la tante Lucie, la soeur du grand-père maternel de Moreau, celle qui était venue à Castillon en 1940 et était morte d'une pneumonie pendant la guerre. Elle avait laissé à ses neveux et nièces, non seulement du mobilier, mais de la vaisselle et du linge. Mêlés à ce qui venait du côté maternel, notamment de l'arrière grand-mère et du côté des grands-parents paternels, vaisselle et mobilier formaient un bazar hétéroclite. Des objets étaient répartis dans les pièces et dans des armoires elles-mêmes issues des différents héritages. Encore aujourd'hui, Moreau travaille chez lui sur une table en faux Louis XV qui appartenait à sa grand-mère paternelle.

Le soir même de leur arrivée à Orléans, M. sortit de la maison, remonta la rue, se dirigea vers la cathédrale, visible de loin, suivit la rue qui y menait, longea le transept et se retrouva dans une rue qui passait derrière le chevet de l'édifice. Brève promenade qui le replongea dans une grande ville, alors qu'il avait vécu depuis six ans dans une petite ville sans étendue, ni larges rues. Dans cette grande ville, il ne se sentait pas perdu, mais étranger. Dans la maison où, peu à peu, les objets, les choses, les meubles se mettaient en place, se posa très vite la question des attributions de pièce. Maud et Guénaël occupèrent la chambre du premier étage qui donnait sur la rue.

Mademoiselle occupa celle du premier étage qui donnait sur la cour. François et M. prirent celle, au deuxième étage, qui donnait sur la cour, tandis qu'Antoine s'octroyait la pièce voisine avec deux fenêtres donnant sur la rue.

Dans cette grande maison sans confort, - pas de douche, un lavabo au premier étage, un évier au second, pas de baignoire -, le chauffage était assuré dans une seule pièce, la chambre d'Antoine, par un poèle à bois qu'il fallait recharger plusieurs fois par jour, pour obtenir une température avoisinant les dix-huit degrés. Le bois était monté à bout de bras du rez-de-chaussée où se trouvait le bûcher. Les autres chambres n'étaient pas chauffées. Dans la cuisine, par grand froid, on allumait le four et on le laissait ouvert. Antoine refusait qu'il y eut un chauffe-eau sur l'évier de la cuisine.

La rentrée des classes eut lieu le premier Octobre. Antoine avait réparti ses enfants, les filles, l'une dans une pension religieuse, l'autre (Maud) dans un couvent, les garçons IM dans un collège religieux (petit séminaire), l'autre (François) au lycée. Il dit plus tard à M. que son but était de rester en bons termes avec les curés qu'il ménageait, tout en faisant sa part à la laïcité.

M se retrouva dans un collège détruit, dont il ne restait plus qu'un haut bâtiment de briques. Pour compléter les lieux de classes, des baraquements en bois avaient été construits à l'entour de ce bâtiment. La cour de récréation était devant les baraquements. L'arrivée de M fut spectaculaire pour ses condisciples. Il fit sensation et fut aussitôt surnommé « lapin russe ». Cela sans aucune animosité. Il était en effet très blond, avec des traces d'albinisme. Il entrait en troisième. Les professeurs étaient tous des hommes et des ecclésiastiques. Le professeur principal, en troisième, était un amateur de Racine. Bon pédagogue, assez sévère, il donna à M le goût des beaux textes tragiques, notamment la belle pièce de Racine, Iphigénie, dont il apprit des passages par cœur. Il lui fit aimer également Andromaque. En maths, les cours étaient donnés par un vieux curé, frère du professeur d'Allemand. Ce dernier avait été aumônier dans l'armée française en Allemagne. Avec le professeur de mathématiques, M. n'apprit rien. Ses notes étaient lamentables, rattrapées par celles qu'il avait en français et en littérature, qui, elles, étaient bonnes.

En physique, le professeur était une personne en situation de handicap, sur petite voiture. Il était dur, autoritaire, piètre pédagogue. il pouvait être méchant. Il avait un côté méprisant qui le faisait craindre.

Le professeur de sciences naturelles - que les élèves de l'année 1945-46 ne connurent guère que cette année-là - faisait un cours très simple, relativement clair. Mais il avait pris l'habitude de rechercher, du côté de la religion et du spirituel, des analogies avec le corps organique. Chacun de ses cours s'achevait par une conclusion qu'il intitulait « Applications à la vie de l'âme ». Fort aimable, peu sévère, ayant gardé quelque chose de son adolescence un peu attardée, il jouait parfois avec les élèves dans la cour.

Durant l'été 1946, se promenant un jour au bord de la Loire, dans un chemin où apparemment il n'y avait personne, il se déshabilla complètement pour se baigner. Des gamins qui passaient par là virent ses vêtements et les lui confisquèrent. Il dut se présenter nu dans une maison et fut aussitôt accusé d'exhibitionnisme près de mineurs. Il se retrouva en prison. Dans sa cellule, il répétait inlassablement : je n'ai pas fait de péché mortel.

Le professeur d'histoire et de géographie était un homme remarquable. Durant l'année 1945-46, il fit son cours sur Jeanne d'Arc et notamment sur le siège d'Orléans. Il sut le rendre passionnant. Par ailleurs, il était épris d'art, notamment de peinture et de sculpture, avait visité la Grèce et l'Italie. S'il n'initia pas M à l'histoire - c'était déjà fait, lors des cours de grec et de latin à Castillon, par la jeune élève de l'école des Chartes - , il l'initia incontestablement à l'art, celui de la Renaissance, et aussi à la sculpture antique. Mais ce n'était malheureusement pas l'histoire classique qui intéressait réellement ce professeur et, dans les années qui suivirent, ses cours se calquaient un peu trop sur le manuel. Sa passion, c'était la préhistoire. Il la transmit, sous la forme d'un intérêt réel, à quelques-uns de ses élèves et, notamment, à M. Plus tard, il fit visiter le Louvre à ses élèves - sa passion de l'art - , mais il les emmena aussi dans des lieux de fouilles - sa passion de la préhistoire - . Ses cours de géographie demeuraient, comme ceux d'histoire, trop proches du manuel.

Le premier camarade qui prit la défense de M; et fit transformer son sobriquet « lapin russe » en « lapin » tout court - il lui resta pendant ses années de collège - , fut Jean-Pierre. Il était petit de taille, avec un large visage, une belle intelligence ouverte, un peu frondeuse. Il se destinait à la prêtrise, devint prêtre, quitta le clergé pour se ma-

rier. M se sentit très vite des affinités avec lui, tant sur le plan religieux - il n'était pas rigoriste - que sur le plan intellectuel. Il connut ses parents, son frère Michel, l'une de ses cousines, Toutoune, très jolie. M s'éloigna de lui en entrant dans l'adolescence et en quittant la religion, après avoir été, sous l'influence de Mademoiselle, d'une grande piété.

Le second camarade fut un grand type de sa taille. Son père était colonel, récemment à la retraite. Sa mère était la fille d'un peintre-sculpteur qui avait fait notamment les sculptures du Palais de Tokyo près du Trocadéro à Paris. Les parents de Jacques, qu'on appelait aussi Roulpède, habitaient un petit appartement non loin d'un boulevard qui menait à la Loire. Jacques y occupait une minuscule chambre octogonale. En cette année de collège, il lisait des auteurs anglais comme Charles Morgan. Il avait une voix un peu discordante, en pleine mue. Il était chaleureux, moqueur, toujours avide de nouveautés, brillant, séducteur. Ils se séparèrent longtemps après, à la suite de 1968.

L'important pour M. fut que, peu à peu, en compagnie de François, il fit la connaissance de son père. Ils passaient des soirées dans sa chambre, ils y faisaient même parfois leurs devoirs. Antoine aidait M. les mathématiques. L'attitude d'Antoine vis à vis des études ne consistait pas en une surveillance perpétuelle. Très pris par son travail d'inspecteur d'assurance, présent seulement le soir et encore pas tous les soirs, et aux week-end, il exigeait des notes situées dans la moyenne et les contrôlaient. Sachant M. peu accessible au raisonnement mathématique, il ne lui en voulait pas trop de ses mauvaises notes en cette matière. Mais, le sachant bon en littérature, en histoire et lui reconnaissant une bonne mémoire, il se fâchait pour des notes basse alors qu'elles révélaient, en ces matières, des leçons mal apprises et des devoirs mal faits. M fut ainsi privé d'une séance de cinéma - un western - à laquelle Antoine emmena ses autres enfants. Mais ce qui aida M, ce fut les connaissances d'Antoine en littérature classique, Balzac notamment, ou Maupassant, moins en littérature moderne (il ne parvenait pas à lire Proust). Aussi ses connaissances scientifiques d'ingénieur. Enfin, il avait le sens de l'actuel, de la politique, lisait les journaux (le Figaro, le Journal du Dimanche, Le Canard Enchaîné). A l'adolescence, M. se sépara de lui sur la

politique. L'une de ses qualités fut aussi, aux yeux de M, qu'il était rassurant. Dans la difficulté, il savait mieux donner des solutions que des conseils et celles-ci se révélaient souvent efficaces.

C'est dans cette première année à Orléans que M. s'attacha peu à peu à lui. Il cessa de l'aimer seulement comme aime un enfant et le considéra à la fois comme un vis à vis et comme un père peu chaleureux, mais jamais méchant et sachant manifester parfois son affection. M. garde un souvenir inoubliable de leurs longues conversations, François, Antoine et lui, dans la chambre du deuxième étage, sur les sujets les plus divers. Antoine pratiquait également un humour, un »politiquement incorrect » qui mettait à l'aise ses enfants. Il était moins strict pour les études des filles que pour celles des garçons, mais il tenait à ce qu'elles aient, chacune, un métier solide qui leur plut et leur permit de vivre. Il pensait sans doute qu'avec une mère folle, elles auraient du mal à se marier. Ce qui ne fut pas le cas. Elles se marièrent l'une et l'autre avec des hommes qui les aimait et ne tenaient pas compte d'une soi-disant hérédité de la folie.

Le défaut d'Antoine c'était, je l'ai dit, son mépris pour tous ceux et celles qui n'étaient pas de sa caste ou proche d'elle, mépris qu'il transmit à l'un de ses fils François, moins à l'une de ses filles, Maud, qui en fut quand même quelque peu marquée. Mépris également pour ceux et celles qui n'avaient pas fait d'études, soit parce que, selon lui, ils et elles en étaient incapables, soit parce qu'en étant capables, ils et elles n'avaient pas voulu en faire. Il admirait l'intelligence de Joséphine, sa nourrice qui l'avait élevé et qui ne savait ni lire ni écrire. Fille de paysans pauvre, elle ne pouvait, en son temps (avant la loi Ferry), faire de scolarité. C'était avant. Mais Antoine pensait que, de nos jours, l'apprentissage intellectuel dans le primaire, le secondaire et le supérieur faisait partie de l'individu normal. Par nature, des ouvriers, de petits employés, des paysans étaient ignorants, incapables, sauf exception, de s'élever dans l'échelle des savoirs et des connaissances. Sa culture était réelle ; c'est lui qui indiqua à M, que Musset ne se réduisait pas aux Nuits, qu'il y avait aussi Rolla et son théâtre, que Lamartine ne se réduisait pas aux Méditations, mais qu'il y avait aussi Jocelyn. Il ne censurait pas les lectures ou les films, comme le faisait Mademoiselle. Au collège, un curé qui avait entendu M. dire à un copain qu'il irait voir, au cinéma, Bel Ami, se précipita à la maison pour prévenir Mademoiselle; Moreau eut d'elle l'interdiction de voir le film. An-

toine disait seulement à M ou à François que tel livre, à l'âge qu'ils avaient, était incompréhensible et qu'ils le liraient beaucoup mieux un peu plus tard. Mais il n'était nullement prude, ni surveillé dans son langage. Il parlait très simplement de la sexualité. Homme aimant les femmes, les aimant vraiment pour elles-mêmes, malgré un machisme ordinaire, il était sensible aux amitiés et aux amours, les siennes et celles d'autrui auxquelles il ne mettrait jamais obstacle.

Il était nationaliste plus que raciste. Il avait lu Gobineau. et pensait qu'il y avait une inégalité des races humaines. Inégalité naturelle. S'il avait quelquefois des mots malheureux sur les noirs, admirant le Négres parce qu'il préférait ses lions à ses serviteurs, il pouvait aimer sans réticence une femme noire, comme ce fut le cas, plus tard, lors de sa longue liaison avec une ancienne danseuse du Châtelet d'origine africaine. Au fond, il permit à Moreau, passé l'âge des croyances et venu celui des convictions, de faire des choix. Il lui permit, par son honnêteté intellectuelle, par son dédain de l'argent facile et de la consommation ostentatoire, bien que d'esprit il fut capitaliste, de prendre rapidement ses distances - mais bien après 1945 - avec le capitalisme familial et d'entreprise. Antoine était de droite, ne s'en cachait guère, bien qu'il n'eut aucune appartenance à un parti politique. Il fut un temps syndiqué à la CFTC. La droite, c'était, pour lui, ce qu'il appelait »les gens bien ». Puis il y avait les autres qui, quoi qu'ils fissent, n'étaient pas « bien ». Légitimation bizarre qui néanmoins, pour lui, en était une. Aujourd'hui, on dit seulement « les gens », pour indiquer que soi-même et ceux ou celles qu'on reconnaît un peu comme soi-même n'en font pas partie. Narcissisme pervers qui efface les différences variées, diverses entre les individus et entre les groupes.

Dans un premier temps de l'adolescence de M. et, bientôt de celle de Guénaël - François et Maud était déjà dans le second temps -, Mademoiselle se montra égale à elle-même. Pic rigide et incontournable, elle gardait les idées pédagogiques de sa jeunesse : le sac qu'on remplit et non le feu qu'on allume. Au lycée, François échappait presque complètement à son autorité et ne reconnaissait plus que celle de son père. Maud y échappait complètement, le plus souvent absente, pensionnaire dans son couvent en ville, et ne reconnaissait aussi par ailleurs que l'autorité de son père et celle de la tante éloignée qui l'avait prise en affection. Mais, pour Guénaël et M l'auto-

rité de Mademoiselle accréditait un pouvoir puissant, impitoyable, qui se manifestait encore par des punitions, en ces lendemains de guerre où il n'y avait guère de mieux-être, par des privations de dessert, de sortie ou de tout autre plaisir. Les châtiments corporels n'existaient pratiquement plus, Mais les invectives, les sarcasmes, les surveillances allaient bon train. Chez Guénaël, cela pouvait aller jusqu'à la vérification, en public, de la propreté du linge intime, en soulevant la robe.

François payait dur ce qu'elle lui avait fait subir pendant deux ans. Au lycée, très intelligent, il avait de bonnes notes, mais bloquait sur certains exercices, par exemple la dissertation, non par manque de culture ou de savoir - il lisait -, mais par une cassure de la sensibilité, de l'affectivité, qui l'empêchait d'être réellement dans la vie, de l'imaginer et d'y trouver réellement plaisir. Il avait, au lycée, de très bons professeurs, bien meilleurs que ceux de M au collège. Son humour était, à la différence de celui d'Antoine, satirique et visant souvent juste. Il avait très bien compris qui était sa grand-mère maternelle - Denise - et, lorsqu'elle le persécutait, savait lui répondre, ce dont Moreau était incapable. Malgré les qualités réelles de François, Mademoiselle était parvenue à le démolir à tel point qu'il ne parvenait plus à les vivre.

Au collège, M; participait aux cérémonies religieuses. Il était Enfant de Marie et, très souvent enfant de chœur dans les messes à grand spectacle qui avaient lieu périodiquement pour les grandes fêtes. Il fut ainsi désigné, pour servir la messe, avec plusieurs de ses camarades, en présence de l'évêque d'Orléans, un vieil homme qui n'avait plus tous ses esprits. Moreau se trompait continuellement dans les rites à respecter, et ses camarades rectifiaient ses erreurs. L'évêque regardait autour de lui ce qui se passait, comme s'il n'y comprenait rien.

Dans le début de l'année 1946, le travail sur Iphigénie, la tragédie de Racine, occupa une partie du trimestre. M. y brilla, récitant de nombreux vers de la tragédie, en présence d'un monseigneur (qui n'était pas évêque, mais prélat de Sa Sainteté). Le monseigneur fut séduit par la manière dont M sut exprimer les sentiments d'Iphigénie. Il l'invita à venir le voir. M.u se rendit donc à l'évêché, où le prélat avait son bureau. Ce dernier lui fit admirer sa bibliothèque, tout en le comblant un peu trop d'amitiés. Il ne lui prêta aucun livre et Mo\$ ne le revit jamais plus. Sans doute n'avait-il pas été assez coopérant en réponse à ses assauts d'amitiés;

De cette première année à Orléans, M a oublié ce qu'elle fut. Il ne se rappelle plus où, durant l'été 1946, ils allèrent en vacances. Il se souvient seulement qu'en Septembre 1946, François fit un voyage, avec le groupe Tourisme et Travail plus ou moins confessionnalisé, dans l'Allemagne du Sud. Il en revint content, s'étant fait deux amis :Monsieur X de Blois et monsieur Roux de Bordeaux. Il alla voir monsieur X à Blois.

Comment se déclencha la maladie de François ? Dans le souvenir de M ce fut à la fin des vacances de l'année 1946, en automne, peu après la rentrée des classes, qu'elle commença. Antoine aidait, autant qu'il le pouvait François, qui entrait en seconde, à faire ses premières dissertations. Mais cet exercice, s'il exigeait une certaine intelligence que François avait largement, requérait aussi un certain investissement de soi-même qui dépassait l'intellectuel, investissement que François ne pouvait pas accomplir. Très vite, il se découragea. Il prit dans son corps ce qui ne pouvait se manifester ni psychiquement ni socialement. Il souffrit de violentes douleurs d'estomac. Inquiet, le soir Antoine le veillait. M. avait quitté la chambre et dormait dans le vaste grenier du premier étage. Peu à peu, la douleur physique, psychique et affective, presque sensorielle de François se transforma en agressivité. La dernière bagarre avec M. consista à l'empêcher d'accéder à ses affaires de classe qu'il avait laissées dans la chambre. Un après-midi, François ferma la porte à clé, un quart d'heure avant le départ pour le collège où M devait être rendu à quatorze heures. M suppliait en vain son frère de lui ouvrir tandis que l'autre ricanait derrière la porte. Il ouvrit finalement et M se jeta sur lui pour se venger par des coups. François s'enfuit. Ce fut leur dernière bagarre.

L'état de François s'aggravait. Persuadée qu'il jouait la comédie, Mademoiselle n'était plus présente au repas, mangeait avant ou après. Guénaël, François, .o et leur père se réunissaient tous les quatre à midi. Si la moindre chose contrariait François, d'un revers de main il jetait sur le carreau tout ce qu'il y avait sur la table. On avait pris l'habitude, dès qu'on le voyait s'énerver, d'enlever tout ce qui garnissait la table. François se retrouvait, étonné, devant une table vide.

Antoine ne voulut pas qu'il aille dans un hôpital psychiatrique français, peu adapté à son cas. Avec l'aide du médecin et, sans doute, du psychiatre Daumézon qui dirigeait l'Hôpital psychiatrique de Fleury les Aubrais près

d'Orléans, il lui trouva une place dans une maison de santé en Suisse. François y partit pendant l'hiver 1946-1947.

Antoine était fort attristé par la maladie de son fils et préoccupé du financement de son séjour dans la maison de santé ; cela coûtait fort cher. Outre ses quatre enfants, Antoine avait en charge un vieil oncle, frère de sa mère, et surtout le paiement de l'hospitalisation de sa femme qui n'était pas couvert par la Sécurité sociale. Il dit à M qu'il prenait sur sa part de la succession de la tante Lucie, la soeur du grand-père maternel, pour fiancer toutes ces charges. Antoine était tuteur de ses enfants pour cette succession, jusqu'à leur majorité. M n'y fit aucune objection, d'autant qu'il se sentait coupable vis à vis de son frère et en souffrait. Son amour pour Mademoiselle était toujours là. Il l'appelait Momie, et, paraît-il, l'embrassait dans le cou. Mais il était désormais pris entre cet amour, embaumé dans la piété, pour Mademoiselle et l'affection qu'il portait à son frère - dont il commençait à comprendre les dires et les actes, même si, plus tard, ils furent en désaccord du point de vue public et politique - Mademoiselle ressassait un vieux fond de préjugés assaisonnés de sa rancune contre Antoine. Adhérent à la JEC (Jeunesse Etudiantes Chrétienne), Mo lui dit, un jour, que cette association avait une grande influence sur les étudiants de l'époque. Ignorante de l'actualité, Mademoiselle se mit à rire. Ce déni sans motif agaça M dont le point de vue était maintenant informé.

En Octobre 1946, il était entré en classe de seconde. Ce fut une drôle d'année, très différente de la précédente. Pour lui aussi, ce fut le commencement des dissertations. Mais n'ayant pas la difficulté psychique et affective que connaissait son frère, c'est-à-dire ce blocage immaîtrisable de l'affect qui empêche de s'exprimer pour soi-même, de défendre une opinion qui soit la sienne, il réussit assez rapidement à avoir des notes convenables à cet exercice classique. Par ailleurs, il y avait le latin, le grec et l'allemand, puis les maths, la physique et les sciences naturelles, l'histoire, la géographie. Tout ce qui relevait des « sciences dures » n'était, pour Moreau, guère aisés à aborder. La géographie n'était pas, n'a jamais été son fort. Il aimait l'histoire, mais assez peu la manière dont le professeur l'enseignait. La classe de seconde ne lui parut pas aussi intéressante que celle de troisième. malgré l'apparition, en littérature, de Lamartine, de Musset et de Vigny. Mais le professeur ne leur parlait guère du

XVIII<sup>e</sup> siècle, de Rousseau, de Diderot, encore moins de Voltaire. En fait, l'année fut occupée par la préparation d'une pièce de théâtre qui s'appelait *Le luthier de Crémone*, pièce de François Coppée. Moreau y jouait le rôle de la femme du luthier. Son mari était un grand et fort garçon, peu intéressé par les études, ni d'ailleurs par le rôle qu'on lui avait donné, mais il le joua aussi bien qu'il put. La pièce était en vers et il fallait apprendre par cœur chacun des rôles. Pour son rôle de femme, M mit sur sa poitrine des pelotes de laine soutenues par un soutien-gorge emprunté à l'une de ses sœurs.

Le jour de la représentation, en fin d'année, la salle était pleine. Elle rappelait à M. celle qu'il avait connue à Rouen quand il était enfant à la Maternelle. Un peu ému, il n'avait pourtant pas le trac. Lui et son acolyte furent fort applaudis. La pièce était suivie d'une autre pièce, genre vaudeville, où M ne jouait pas. Elle eut beaucoup de succès.

M garde le souvenir, cette année là, des huit jours de retraite qui avaient précédé le commencement des cours. C'était l'usage, dans ce collège religieux, de débuter l'année scolaire par une retraite. Elle consistait en une série de prédications, l'une le matin, l'autre l'après-midi, une autre le soir., faites par un prêtre venu spécialement d'ailleurs pour la circonstance. Cette année 1946, en Octobre, le prêtre fut particulièrement maladroit. Une fin d'après-midi, dans la chapelle voisine du collège, où avaient lieu les séances de prêches, il parla avec véhémence et à grands coups de métaphores, du Mal, de Satan, de l'Enfer, etc. Lorsque les élèves pleins de piété, dont M. faisait partie, sortirent de la chapelle, ils étaient terrifiés. On dit que des prêtres du collège se plaignirent près du prédicateur de sa trop grande tendance à effrayer des adolescents.

Depuis le départ de François, la vie à la maison était morne. Guénaël suivait sa scolarité dans un cours religieux, où, chaque matin, les élèves, devaient dire à la religieuse enseignante : Ma chère sœur, nous vous souhaitons le bonjour. L'un des fils de Péguy vint y faire une conférence et s'égara, le soir, autour du dortoir des filles pensionnaires - ce qui n'était pas le cas de Guénaël -. Maud vivait dans son couvent des Filles du Saint Sacrement ou du Sacré Coeur. Les bonnes sœurs voulaient lui faire un cadeau. Elle demanda à M son frère de lui indiquer un roman, qui pourrait l'intéresser. Il lui proposa au hasard un livre traduit de l'anglo-saxon, *Ambre*, qui avait grand

succès. Il racontait l'histoire d'une prostituée pendant la peste à Londres au début du XVII<sup>°</sup> siècle. A l'énoncé du titre et de son contenu, les bonnes soeurs furent scandalisées. .

Mademoiselle se réfugiait de plus en plus dans son « splendide isolement ». Seul M gardait avec elle des rapports affectueux. Elle reprocha à Guénaël de faire voir toutes ses formes. Elles sont faites pour être vues, lui répondit-elle. Un soir, où le dîner était particulièrement peu abondant, Antoine protesta et Mademoiselle ouvrit une boîte de corned-beef qui compléta le repas.

Parfois Mademoiselle emmenait Guénaël et M au cinéma ou les laissait y aller seuls. Un soir, elle les invita à aller au cirque avec elle. Mais, pendant la séance, elle faillit s'évanouir et fut ramenée à la maison par la voiture de secours des pompiers. Guénaël et M assistèrent jusqu'à la fin aux acrobaties et aux présentations d'animaux offertes par le cirque.

Le collège annonça qu'était prévue pour l'été une colonie de vacances en Alsace près de Colmar, assortie d'un bref voyage dans l'Allemagne du Sud. M demanda aussitôt à son père d'y participer. Il y consentit, malgré le prix à payer. Auparavant, un groupe d'élèves du collège, groupe dont M faisait partie, alla passer deux jours à Saint Benoît sur Loire. Ils dormaient à deux dans une petite cellule de l'abbaye et assistaient aux offices. Les moines entonnaient des chants grégoriens. M garde de ce séjour un très beau souvenir.

Il passa quelques jours dans un village près d'Orléans, où se réunissaient les membres de la JEC (Jeunesse Etudiante Chrétienne). On ne couchait très tard et on se levait très tôt pour aller à la messe. C'était la JEC qui organisait ce séjour en commun. L'heure tardive du sommeil était due à l'intérêt que prenaient les participants à écouter les dirigeants de la JEC. Venus de Paris, ils leur apportaient du nouveau dans leur petit monde social. Peu habitué à un tel manque de sommeil, un matin, à la messe, M faillit perdre connaissance. Deux de ses camarades l'entraînèrent hors du lieu où était célébré l'office . A l'air libre, il reprit très vite conscience.

Durant l'été 1947, après la colonie de vacances, M se promena en vélo dans le Val de Loire. Il alla voir sa soeur aînée dans la belle propriété où elle était accueillie par son oncle et sa tante. Au mois d'Août, il séjourna chez un oncle, cousin de son père et frère de l'oncle qui accueillait Maud.

En 1946, au mois de Septembre, il était allé, avec sa soeur Guénaël, chez leur grand-mère maternelle Denise. C'est la dernière fois qu'il vit sa mère encore jeune (39 ans). Guénaël n'a pas le même souvenir que M. Ils étaient partis, un après-midi, en vélo, de la maison de la grand-mère., pour se rendre à l'hôpital psychiatrique du département, distant de cinq à six kilomètres. Guénaël se souvient, elle, que, dès qu'ils se furent présentés au bureau d'accueil et qu'ils eurent décliné leur identité, la visite à leur mère leur fut interdite. M croit se souvenir qu'ils purent la voir. Guénaël revit sa mère à partir des années 1960; Antoine l'y autorisant parce qu'elle était assistante sociale. Jusqu'au jour où, la visitant avec l'un de ses enfants dans les bras, elle fut prise de peur devant un geste brusque de Claude. Elle n'y retourna que, lorsque, âgée, Claude fut placée en maison de retraite en Touraine, non loin de la propriété où habitaient désormais sa fille Maud et Antoine en retraite. Avant sa mort en 1984, M alla, deux fois, avec Guénaël, la revoir

Au milieu du mois de Juillet 1947, il partit en colonie de vacances, comme prévu. Il se souvient d'un voyage de nuit, en train, de Paris à Strasbourg, pour rejoindre le lieu de la colonie près de Colmar. L'un de ses compagnons grimpait dans le filet du compartiment au dessus des banquettes et y dormit toute la nuit. A Strasbourg, ses compagnons et lui logèrent dans une sorte de pensionnat, non loin de la cathédrale. Il vit, dans cette cathédrale, la fameuse horloge où, à midi, des personnages se mettent en mouvement. Il parcourt, avec ses camarades, la Petite France. Ils vinrent sur les bord du Rhin où le pont de bateaux qui avait remplacé celui détruit à la fin de la guerre était encore là. Ils quittèrent Strasbourg pour Colmar et se retrouvèrent dans un faubourg de la ville, dans un collège vide pendant les vacances. De ce séjour près de Colmar, ne lui restent que des souvenirs épars : les journées où, faute d'occupations, les camarades avec qui ils partageaient la chambre jouaient au bridge du matin au soir ; il se joignit, au début, à leurs parties, mais il se fit très vite exclure pour incompétence ; il faisait régulièrement perdre ses partenaires. Chaque soir, il y avait une veillée où l'on se mettait en rond autour d'un feu de bois et où l'on chantait. Une virée à Colmar leur permit de visiter le musée et de voir le Christ d'Issenheim qui, disait-on, avait été fait, avec, comme modèle, un cadavre. C'est ce jour-là, avec quelques camarades qui l'entouraient pour regarder la rivière, que, se penchant à un parapet fait de tiges de métal, il se coinça un genou entre deux

tiges. Il ne parvenait pas à se dégager, s'affolait, tandis qu'autour de lui tous riaient. On l'aida à se retirer tout doucement du piège

Un beau matin, ils partirent à pied, atteignirent la pente des Vosges et montèrent jusqu'au couvent de Saint Odile perché sur un mont. C'était un beau bâtiment de briques, sans style particulier,. Ils redescendirent, l'après-midi, la pente du Mont Saint Odile et celle des Vosges. Ils arrivèrent dans une petit village au bord d'une rivière, où ils passèrent la nuit. Dans le souvenir de M, ils logèrent dans une maison abandonnée pendant la guerre par ses habitants et où ceux-ci n'étaient pas revenus. Elle avait été pillée et tout y était en désordre. Ils occupèrent les pièces et dormirent sur le plancher des chambres. Cette maison isolée dans un bois, vide de ses occupants, était un résidu de la guerre, demeuré là deux ans après la fin des hostilités, sans personne qui vint l'habiter.

C'est en revenant de Colmar et dans la suite du séjour que M rencontra brièvement un garçon de son âge, qui devait devenir, un an plus tard, et pendant une partie de sa vie, l'un de ses plus chers amis.

A la colonie, il avait retrouvé des condisciples de son collège notamment un jeune d'une quinzaine d'années comme lui, et son frère encore enfant. Le petit frère avait parfois la nostalgie de ses parents et le grand venait le consoler. Comme Jean-Pierre l'ami de Moreau, Pierre se destinait à la prêtrise. Traversant un jour un marché, M et lui s'arrêtèrent devant un éventaire où s'étaient à profusion des mirabelles. La jeune femme qui tenait le stand en tendit une à chacun, en leur disant : Une mirabelle, voilà. Pierre raconta à Mo qu'étant en vacances avec ses parents, son frère et ses soeurs, dans un maison à la campagne, était survenu un visiteur qui leur demanda à boire. Se trompant de bouteille, leur mère servit ) l'assoiffé un grand verre de kirsch, croyant que c'était de l'eau. Il avala d'un seul coup le liquide et prit congé presqu'aussitôt. La mère ne s'aperçut de son erreur qu'après son départ. Pierre se demandait ce qu'il était devenu.

La colonie partit pour l'Allemagne. Ils repassèrent par Strasbourg et traversèrent le Rhin. Ils arrivèrent à Offenbourg complètement rasé par les bombardements alliés et pas encore reconstruit. Puis ils parvinrent à Donaueschingen et virent le Danube. Ils prirent un train qui les emmena près de la Forêt noire. Dans le compartiment, il y avait un Allemand ;qui, au moment où le train passait devant un site connu, leur annonça : Z'est le Zaut du Zerf.

Ils se regardèrent étonnés, Un peu plus tard, il surent qu'il s'agissait du Saut du Cerf, une anfractuosité entre deux rochers, très réputée en Allemagne.

Descendus du train, ils marchèrent à pied dans une partie de la Forêt noire, arrivèrent à un chalet au milieu des arbres, fait de planches assemblées, très confortable, avec plusieurs pièces., Ils furent accueillis chaleureusement par les propriétaires. Sur la cheminée de la pièce principale, il y avait la photo d'un des fils du couple, mort à la à la guerre et décoré à titre posthume de la Croix de Fer.

Ils continuèrent leur marche, traversèrent un village complètement détruit dont ne subsistaient que quelques maisons. Il y avait une boulangerie et certains y entrèrent. Le boulanger leur vendit du pain mais refusa leur argent, des marks, et se dit payer en cigarettes.

Un soir - M ne se souvient plus du lieu de leur sommeil -, ils entrèrent en rang dans la rue centrale de Fribourg en Brisgau, rue qui menait vers la cathédrale. L'église se dressait seule au dessus d'un champ de ruines. La ville avait été détruite, en 1944-45, par les bombardements. La façade de la cathédrale comportait des alvéoles contenant des peintures ; elles représentaient des saints et des saintes. Le soir, ils se retrouvèrent sur une colline, une veillée avait été organisée, à laquelle assistait un jeune déporté français rescapé des camps. Son visage était triste, mais il semblait heureux d'être avec des jeunes. Il adressa quelques mots au groupe, évoquant brièvement non sa propre déportation, mais la tragédie que furent les camps. Il dit sa confiance, aujourd'hui, dans l'avenir. C'était un homme blond, avec un long visage. C'est dans son regard que l'on pouvait lire, deux ans après la libération des camps, une indicible tristesse.

A la fin de la colonie, chacun reçut une carte sur laquelle était mentionné un proverbe ou une maxime. Pour M, ce fut Premier serviteur, dernier servi. Sans doute, durant ce séjour de vacances, n'avait-il pas été suffisamment serviable.

De retour à Orléans, il partit, peu de temps après, dans un village près de Blois qui s'appelait Candé. Il fut logé dans une colonie de vacances où séjournait son professeur d'histoire. Elle occupait le château local. On lui demanda, pour distraire les plus jeunes des enfants, de se déguiser et de jouer le rôle de Dahu. un monstre non ef-

frayant. ,Ce qu'il fit. Lorsqu'il vint dîner au réfectoire, des enfants le reconnurent et vinrent près de lui pour le toucher, s'assurant ainsi qu'il n'était pas un monstre. Il repartit, le lendemain, longea la Loire, visita Chenonceaux, puis monta vers Amboise. Dans l'après-midi, il parvint à la maison de la tante et de l'oncle qui accueillaient Maud, sa soeur aînée, pour les vacances. Georgette; qui était à leur service, descendit pour le recevoir. Il ne l'avait pas vu l'année précédente. Elle lui raconta plus tard qu'intimidé, il lui avait dit : Je suis la soeur de Maud. Il retourna .le surlendemain à Orléans, revint, en Septembre, chez le frère de l'oncle, beau-frère, de la tante, qui l'avait accueilli en Août. Les deux frères habitaient près du même village, dans des propriétés différentes. Là il resta une semaine.

L'oncle l'emménait au marché d'Amboise. Un après-midi, il alla avec lui )à la chasse. Mais ce n'était pas la chasse ordinaire, avec un fusil. L'oncle repéra un terrier de lapin, il boucha une entrée avec un filet, puis, par une autre entrée, il introduisit dans le terrier un furet qu'il avait emporté dans un sac. On entendit sous la terre une galopade et le lapin vint se prendre dans le filet. L'oncle l'en tira avant que le furet ne le tue.

Les repas étaient exquis, préparés et servis par la femme de l'oncle, la tante Louise., une forte femme, pleine de bonté. A cinq heures du soir, l'oncle fermait ses volets, un outil à la main pour resserrer éventuellement une vis. Le fils de l'oncle, Joseph, habitait une ferme à quelques kilomètres de la maison de son père. Sa femme, Yvonne, l'aidait à tenir la ferme. Elle l'avait trompé pendant la guerre, alors qu'il était prisonnier en Allemagne. De sa liaison elle avait eu un enfant qui disparut. A son retour, elle avoua son adultère à son mari qui lui pardonna. On disait qu'avant de se marier avec Joseph, elle avait été la maîtresse de celui, père de Joseph, qui devint son beau-père. Yolande, la soeur d'Antoine, l'aimait et l'estimait beaucoup, ignorant peut-être ses « amours coupables » ou feignant de n'en rien savoir. Yvonne n'était pas la fille d'un fermier, mais d'une dame de son monde.

Au premier Octobre, M entra en classe de première, celle, à l'époque, du premier bac. Il se lia d'amitié avec l'un de ses camarades que l'on appelait Beuama. Ils décidèrent de faire leurs versions de grec et celles de latin ensemble. Un soir sur deux, ils se retrouvaient chez lui et passaient deux heures à traduire Tacite ou Thucydide, munis d'énormes dictionnaires dans lesquels il s'agissait de repérer, pour les passages les plus difficiles des ver-

sions, des citations déjà traduites, ce qui leur facilitait le travail. Par ailleurs, à la maison, ils faisaient, chacun de leur côté, les dissertations. Très souvent, lorsque son père était là, M. allait dans sa chambre et écrivait la dissertation péniblement jusqu'à dix heures du soir. C'est durant cette année qu'il lut, grâce à son père, le Jocelyn de Lamartine et le Rolla de Musset. interdits au collège. Il n'y avait pas plus de cours sur Balzac ou sur Stendhal, sans doute immoraux.

De cet hiver 1947-1948 M ne garde pas grand souvenir, sinon celui d'un travail incessant. Il allait quelquefois chez Jean-Pierre, avec son autre copain Jacques-Henri., fin lettré, admirable poète qui écrivit plus tard trois romans, des livres de contes sur le Gâtinais, et d 'histoire sur la forêt d'Orléans. - il vient de mourir -; Ils y passaient l'après-midi à bavarder. Par les curés, M apprit le nom de Péguy qui était né à Orléans et y avait passé son enfance. Antoine emmena ses enfants à une conférence sur le poète et fondateur de la Quinzaine. Rencontrant un vieux monsieur devant une librairie de la ville, alors qu'il regardait en devanture un livre de Péguy, Moreau l'entendit lui dire : J'étais son condisciple au lycée Pothier. Il emportait tous les prix, sauf celui de gymnastique/ Par Jacques-Henri, M apprit le nom de Rimbaud, celui d'Apollinaire, il lut Alcools et la Chanson du Mal Aimé, il lut Une saison en enfer et les poèmes de Rimbaud, il lut Lautréamont . Des poèmes de Jacques-Henri lui reviennent quelques vers.

Tant tentant est le temps de la route aux rêves

Tant rieuse la vie en lange qui se lève

Tant lumineuse, ange, ma sève

et une phrase

Cette atroce petite place en ciment armée où tant de mots crépitent

ou encore

Sur l'onde à l'infie fendue  
Brille, monte et s'étale  
Barque, oh barque torse du regard

Cette invitation à la poésie et à la littérature marqua un temps nouveau pour M. Il s'éloignait de Mademoiselle, se rapprochait de sa plus jeune soeur, également de sa soeur aînée. Il demeurait enfermé dans une piété scrupuleuse, dont Antoine lui reprochait l'excès : tu ne vas pas devenir bigot, lui disait-il. Mademoiselle ne représentait plus pour lui Dieu sur la terre. Mais l'influence du collège s'exerçait, chaque jour, par des prières et, chaque semaine, par des messes.

Au début de l'été 1948, François vint en visite à Orléans. Il n'avait plus aucun lien avec Mademoiselle, ne s'adressait qu'à Antoine, à son frère et à ses soeurs. Il était sorti de l'état psychique qui l'écrasait.. Il envisageait l'avenir. Il avait commencé des études d'interprète dans une école en Suisse où il allait retourner. Il avait quitté la maison de santé et vivait en ville. Il était gai, avait gardé son humour un peu sarcastique. Il apprit à M la masturbation à laquelle ils se livraient ensemble, avec, chez le plus jeune, peu de résultat, mais la technique était acquise.

M avait passé le premier bac sans problème. Il se souvient de l'écrit, surtout de la sortie de la salle d'examen avec le copain dont il avait été l'épouse en classe de seconde, dans la pièce de Coppée Le luthier de Crémone. Cette longue séance d'examen qu'on appelait l'écrit avait épuisé le copain. Il en sortit comme ivre. Il remonta la rue en chantant, suivi de M de l'autre copain Beauma, celui avec qui se faisaient les versions. Il alla jusqu'à la place de la Gare, cueillit une fleur dans une plate-bande et, marchant au milieu de la rue principale qui menait à la place du Martroi, toujours en chantant, il alla la déposer au pied de la statue de Jeanne d'Arc. Puis il rentra chez lui.

L'oral du premier bac eut lieu à Paris, à la Sorbonne. M partit, accompagné de son copain Bernard. En classe de maths, il l'avait dessiné nu; s'apprêtant à s'allonger sur un lit garni. Le dessin fut confisqué par le professeur qui exigea une punition. A Paris, Bernard emmena M dans une pension que connaissaient ses parents, où ils déjeunèrent. La pension se situait rue Cassette. Ils allèrent, aussitôt après le déjeuner,, à la Sorbonne. Bernard connaissait le parcours.

M redoutait l'interrogation sur les maths. Il eut la question classique pour les mauvais élèves en géométrie, le théorème de Pythagore et s'en tira avec la moyenne. Au total de ses notes - ce fut la seule fois de sa vie -, il eut la mention AB.

Peu après le retour de François, ils partirent, M et lui, en Bretagne. M avait eu seize ans en Juin 1948. Antoine lui avait remis, comme il l'avait fait, au même âge, pour François et Maud et comme il le fit l'année suivante pour Guénaël, un livret de Caisse d'Epargne sur lequel il y avait une petite somme. Cela lui permit de s'acheter un gramophone, un phono comme on disait, et des disques de musique classique. Il proposa à son frère de faire avec lui, et à ses propres frais, un voyage en Bretagne.

Ils allèrent à Quimper où ils retrouvèrent Denise, la grand-mère maternelle. qui y venait chaque été. Elle les invita à dîner. Il y avait dans la salle un acteur de théâtre, père d'un chanteur qui devint célèbre. Il riait en voyant Denise affublée de vêtements éclatants - elle avait plus de soixante ans - et les pitreries de ses petits-fils. François proposa, aussitôt le dîner achevé, d'aller à une foire où y avait des manèges. Ils montèrent tous les trois dans le « serpent » dit Himalaya. Denise se cramponnait à son chapeau, tandis que, tout autour, la foule riait. Le patron du manège leur proposa un second tour gratuit qu'ils refusèrent.

Ils quittèrent Quimper et allèrent revoir la maison de l'arrière grand-mère qui se trouvait aux environs, près d'une station balnéaire. Mais ils n'avaient ni l'un ni l'autre aucun souvenir des lieux. Tout au plus crurent-ils reconnaître le cadran solaire sur la pelouse. François se souvenait que la chambre de leur mère était à droite dans la cour. au rez-de-chaussée. Ils allèrent voir des cousins de leur grand-mère Denise qui habitaient une propriété

voisine très belle., au bord de lamer. Ils y furent accueillis par un vieux ménage qui les avaient connus petits, mais qu'ils ne reconnaissent pas.

Le lendemain, ils partirent en car pour Douarnenez. M se souvient d'une longue pente qui descendait vers la ville, avec, à l'horizon, la mer. Ils repartirent, le matin même, toujours en car, pour Audierne. Ils y déjeunèrent, dans un restaurant, sur la falaise au dessus du port, d'une délicieuse langouste dont François se souvient encore. Ils étaient à la table d'un couple d'Américains qui parlaient le français. L'homme les photographia tous les deux et leur envoya la photo, quelques mois plus tard, à Orléans.

Ils achevèrent leur voyage à la Pointe du Raz. A l'époque, on pouvait faire le tour de la Pointe par un sentier minuscule qui serpentait sur la pente des rochers. Ils virent la baie des Trépassés et, à l'extrémité de la Pointe, l'Atlantique ensoleillé.

Ils rentrèrent à Orléans et repartirent ensemble dans une propriété appartenant à des cousins de Jo, le mari de Yolande. Désormais, depuis la fin de la guerre, Jo et Yolande habitaient Nantes avec leurs filles - où M allait voir ses cousines quand ce n'était pas elles qui venaient à Orléans -. Ils passaient une partie des vacances, non plus dans la petite maison, Ker Chouan, que M avait connue l'été 1945, mais dans une minuscule maison de deux pièces dans le parc de la propriété des cousins de Jo. Mais les cousines, neveux et nièces pouvaient loger, avec l'accord des propriétaires, dans la grande maison où il y avait, sous les toits, des chambres mansardées.

Ils retrouvèrent les cousines à la propriété. Ils firent la connaissance de Zabeau cousine des cousins,. François entreprit aussitôt de lui faire la cour. Il y réussit fort bien, l'embrassant sur la bouche à pleines lèvres. Séduites par le plaisir que le couple semblait éprouver, les trois cousines de M<; en firent autant avec lui. L'un contre l'autre, sans ouvrir la bouche, on l'appuyait sur les lèvres. Un jour, Jo survint brusquement, tandis que Moreau embrassait ainsi l'une de ses filles; Il détourna aussitôt les yeux, faisant semblant de n'avoir rien vu. Il n'était pas prude et se doutait que de tels batifolages n'iraient pas bien loin. François supplia Zabeau d'en faire un peu plus, mais elle s'y refusa, en disant qu'elle était une fille sérieuse.

Après le retour à Orléans, Antoine reçut de Yolande une lettre furieuse, se plaignant de la conduite de ses neveux. Zabeau avait tout raconté à sa mère. Ils furent quelque temps interdits de visite à la propriété.

Ce fut sans doute en cet été 1948 qu'ils allèrent, pour la dernière fois, en Septembre, chez la grand-mère Denise. François ne lui ménageait pas ses sarcasmes, dès qu'elle lui envoyait des vannes. Céline était là, comme à chaque séjour des petits-enfants, et faisait la cuisine. .

Denise les emmena voir des amis à elle dans le village voisin. C'tait une mère et deux filles dont conformistes; Les déchainements verbaux de Denise sur l'une de ses coliques provoquée par un laxatif choquèrent beaucoup la mère et ses filles .Puis Denise les emmena chez un ancien directeur d'une grande banque où ils étaient déjà allés avec elle lors d'un précédent séjour. Cette fois-là, Denise et ses petits-fils durent attendre dans le couloir d'entrée. Brusquement, Denise se vit dans un grand miroir contre l'un des murs. Croyant que c'était quelqu'un d'autre, elle s'avança vers elle-même pour se saluer. Folle de rage, elle finit par s'en aller, suivie de François et de M.

Au début d'un après-midi, les deux frères découvrirent dans le grenier de la maison deux sabres à fleuret moucheté, ne présentant aucun risque. Ils s'amusèrent à se battre en duel. A l'étage, Denise les entendit, monta aussitôt en disant qu'on lui volait soin bien. Elle cria : Partez tout de suite. François n'hésita pas un instant et répondit oui. Ils firent leurs bagages, allèrent jusqu'à la route, furent conduits, en auto)stop, jusqu'à la gare de la ville voisine et retournèrent à Orléans; Denise écrivit à Antoine en gémissant contre ses petits-fils, ce qui le fit rire.

Un dernier séjour eut lieu chez l'oncle, frère de celui qui accueillait Maud. /Chez cet oncle, il y avait un chien et une chienne de chasse. La chienne était en chaleur, mais le chien, attaché comme elle,, ne pouvait l'atteindre. Les deux frères entreprirent de régulariser la situation, en amenant la chienne au chien. L'oncle dit à Antoine que parce qu'ils avaient voulu croiser deux chiens de race différente, il refusait désormais de les recevoir

L'année 1948-1949 fut, de septembre à l'été, celle de l'amitié avec Michel. Un éclair de bonheur dans la vie grise de M. Eclair qui se reproduisit longtemps, jusqu'à la fin des années 1970. A partir de là, l'éclair devint attente de revoir Michel, une attente d'un signe de lui qui, bien que Mo tenta de le provoquer, ne vint pas. Puis ce

fut vingt-cinq ans plus tard, l'annonce de sa mort. Elle datait de 1987. La douleur née de l'effacement de Michel , de la disparition de l'éclair de bonheur, autrement dit la fin de Michel et de leur amitié, est là, au creux de M, près de la douleur que lui cause sans cesse la mort de son fils Colin en 1993. Mais celle née de la perte de Michel est plus sereine que celle née de la perte de Colin. Celle de Colin est faite d'un vide irrémédiable d'où surgissent de minuscules souvenirs. Celle de Michel est gonflée de tout ce qu'il lui a apporté. Michel était poète, se voulait poète et ne vécut que pour cela;; pour écrire des poèmes que lui inspirait la vie. Une casserole pendue à un mur, cela pouvait donner un poème, disait-il. Il avait raison. On a créé de toute pièce une élite de poètes, bons ou mauvais selon les opinions des uns ou des autres. Mais la poésie est partout, dans les gestes dans les regards, dans ceux de de tous les êtres qu'on aime., mais aussi dans tous les passants de la rue, du métro, dans le ciel. C'est cela que Michel a appris à M, après que Jacques-Henri - dont M a cité plus haut quelques vers et une phrase - l'ait initié à la lecture de poèmes. Mais l'amitié avec Jacques-Henri - toujours là chez M, même après sa mort récente , - s'est marquée non d'oubli, mais d'une sorte de distance qui commença dès les années cinquante. Elle les éloigna l'un de l'autre au point qu'ils ne se revirent plus. Tout au plus Moreau relit ses romans, moins beau que ses poèmes- et ses contes de Gâtinais et son Histoire de la Forêt d'Orléans. Avec Jean Pierre qui fut aussi son ami, devint prêtre, puis se maria, il n'y eut pas de retrouvailles, mais là encore se poursuit la lecture de ses livres, l'un sur la vie en cité, l'autre un roman, le troisième; récent, sur la situation politique actuelle à la veille des élections. Dans le groupe d'amis dont M faisait partie, il y avait Roulpède, qu'on appelait ainsi et qui se prénommait Jacques. M l'a évoqué dans ses débuts scolaires au collège à Orléans.Mais il rompit avec lui en 1968. Ils se revirent une seule fois, mais la rupture était consommée, et bien consommée. Il est l'auteur d'une belle préface à un ouvrage réédité aux Editions de Minuit, sur le seul mouvement de résistance n Allemagne contre Hitler et le nazisme, La Rose blanche. Récemment, il a publié un texte accompagné d'une sculpture qui peut être commandée sur Amazon et que M ne connaît pas.

Comment parler de cette année 1948-1949 qui s'acheva pour par un blocage de tout ce qu'il voulait vivre, par une sorte de désespoir absolu ?

Elle commença bien pourtant. C'est Jean-Pierre qui lui fit connaître Michel. Il l'avait seulement aperçu à Colmar. A leur seconde rencontre, ils purent discuter. Michel allait au lycée. Moreau entrait en classe terminale au collège. A partir de cette rencontre, Michel vint le voir chez lui, très régulièrement. La porte de l'immeuble était maintenue ouverte par un crochet. et il pouvait entrer sans sonner. Il montait directement au deuxième étage dans la chambre de M ou s'arrêtait dans la grande pièce du premier étage. Il lui apportait des poèmes qu'il venait d'écrire et dont il ne reste pas trace ; il les a supprimés, les jugeant imparfaits. Il raconta à Moreau son enfance, le père tyrannique, maltraitant femme et enfants. Michel avait plusieurs frères et sœurs. Leur mère était bonne, aimante, protectrice de ses filles et fils et particulièrement de Michel. Il avait été mis en pension loin de chez lui et c'est là qu'il fut initié par des copains à l'amour entre garçons, ce qui l'éloigna définitivement des filles. Il était ami avec elles et certaines - il était très beau - s'éprenaient de lui. Mais ils en restaient aux caresses.

Moreau prit l'habitude de l'attendre, les soirs où il savait qu'il pouvait venir. Il craignait qu'il ne vint pas, mais, régulièrement, pendant l'hiver 1948-49, il apparaissait, restait parfois tard dans la nuit. Un soir, entendant la musique du phono, Mademoiselle entra brusquement dans la chambre et se plaignit du bruit. Ils étaient assis sur le lit banalement, sans qu'il y eut, dans leurs attitudes, rien d'équivoque. Elle redescendit aussitôt.

Il est vrai que M ignorait tout de l'amour entre garçons, comme on disait, et ne s'en souciait guère, plus attiré par les filles. Son frère François, lors de ses amours avec Zabeau, avait su les lui rendre séduisantes. Michel, chaleureux, mais nullement aguicheur, plutôt passif, trouvait d'ailleurs ce qu'il voulait près d'un de ses copains qui était dans le même collège que M. Il allait, l'été, se baigner avec lui dans la Loire. Le copain était genre prédateur et lorsque Michel et M promenaient ensemble dans les rues d'Orléans, il arrivait que la voiture du jeune homme les suivit le long des trottoirs.

Parfois Michel apportait à M une tartelette, un verre de vin, ou des fleurs. Ce qui faisait se tordre de rire Antoine qui lui disait : Alors, tes copains t'apportent des fleurs ? Mais M ne comprenait pas réellement pourquoi il riait. L'événement marquant fut, pour M, en cette année 1948-1949, l'abandon de la religion. Lui, le quasi-bigot, pieux à l'extrême, qui, quelques mois plus tôt, allait à la messe en semaine, communiait, faisait des méditations, fut,

d'un seul coup, délivré, pour sa vie entière, de ce poids de religion que Mademoiselle lui avait inculqué en se pré-tendant, pour lui, en l'absence de son père, la représentante de Dieu et en mêlant à son amour enfantin pour elle la piété et la justification de sa répression. Entrant avec Michel dans une église, - Michel était déjà laïcisé et sans atomes crochus avec aucune religion quelle qu'elle fut -, M l'entendit lui dire : Mais qu'est-ce que ça signifie ces curés, avec leurs burettes de rouge et de blanc ? Et, soudain, s'écroula tout l'édifice bâti depuis la petite enfance de Mu- l'église le long du trottoir dans la petite ville près de la propriété de son arrière grand-mère, église qu'il avait revue lors de son voyage avec François l'été précédent, l'autre église avec un grand crucifix sur l'un de ses murs, qu'il vit assis sur les genoux de la nounou -. S'écroula surtout cette culpabilité enracinée en lui vis à vis de Mademoiselle et qui avait tant nui à l'affection réelle que, malgré leurs idées et orientations différentes il avait porté et qu'il porte toujours à son frère. Avec Michel, il sortit de cette église transformé, ne croyant plus en rien ni en personne, ce qui ne diminuait pas les sentiments qu'il éprouvait pour son frère, ses soeurs, son père, Yolande et Jo, ses cousines, Arnaud et Bertrand les frères de sa mère, autrement dit pour son petit monde familial. Tel un magicien Michel l'avait délivré à jamais de ce rapport à la religion, aux religions qui, comme dit Sartre, a vieilli. Il n'en était pas moins et il reste tolérant vis à vis de toutes celles et tous eux qui croient en un Dieu, ou en des éiphanies quelles qu'elles soient, autrement dit à des mythes et des ancêtres au delà de la mort. C'en était fini des croyances, de la croyance et de la foi, non des convictions. Il est aujourd'hui, lui M., pour une modernité à accomplir dans l'entre nous et dans l'entre soi, avec ce que comporte de repères la condition humaine. : le don, le permis-défendu, la transmission, etc. le renoncement, l'autorité, la reconnaissance, la réciprocité, le rapport à autrui, l'identité, l'égalité, la liberté, la responsabilité, la justice... Il est, non pour un vivre ensemble, mais pour un vivre en commun, entre groupes, entre individu(e)s, avec les différences, les altérités, mais aussi les réciprocités, les dons et les échanges, avec aussi le politique et la politique.

Durant cet hiver, Moreau apprit de Michel à lire et à comprendre et, parfois, à aimer ce qu'il lisait. Déjà son père l'avait mis sur le chemin, en lui indiquant les œuvres prohibées au collège. Il lut, cet hiver là, le Rouge et le Noir, trouva le libre ennuyeux. Il en parla avec Michel qui lui expliqua le personnage du père de Julien, ce père

méchant et sans coeur, et celui de madame de Rénal qui, elle, aimait réellement Julien. M. relut le roman et l'aima. Il lut aussi les Confessions de Rousseau dont il ne se déprit jamais ; pour lui, c'est le plus beau livre de l'auteur.

Michel avait fait, par M, la connaissance de Jacques-Henri et de Roulpède. Ils se réunissaient souvent tous les trois, discutaient de poésie, de littérature, de philosophie. Ils s'initiaient à Kant et à Hegel, mais le professeur ne leur parlait jamais de Sartre et de l'existentialisme. M ne découvrit Sartre et sa théorie qu'un an plus tard, ainsi que le Deuxièmes sexe de Simone de Beauvoir. Entre temps, Roulpède était parti en Allemagne et Jacques-Henri faisait son droit à Paris.

M. se souvient d'une promenade, la nuit, au printemps, en vélo, avec Michel. Ils furent arrêtés par les gendarmes parce qu'ils n'avaient pas de feu rouge arrière.. Vers minuit, ils arrivèrent au bord de la Loire et virent, de l'autre côté du fleuve, éclairée par la lune, une église proche du style roman, mais rejoignant déjà le gothique dans les arcs de ses vitraux et de ses parements extérieurs, dans les arcs-boutant de son abside. Pour M, le sacré n'était plus ce qui renvoie les êtres humains au delà de la vie, dans la mort, .Il comprit, cette nuit-là, que le sacré pouvait s'exprimer dans ce que les êtres humains faisaient et que c'était en y accédant humainement, par le commun et la transmission, et non divinement, qu'il donnaient un sens à leur vie. Mais la destruction de ce sens était toujours possible aussi bien par la vie que par la mort. Cela, il le découvrit beaucoup plus tard,, alors qu'autour de lui, tout un chacun et tout une chacune implicitement le savaient.

L'amitié avec Michel - qui, désormais, occupait son temps et sa pensée - ne le poussait guère au travail sur des matières qui l'intéressaient peu : la physique et les sciences naturelles et le peu de mathématiques exigé. Ces matières figuraient, avec la dissertation de philosophie, à l'écrit du second bac. En philosophie, M trouvait un regain à son goût de l'aventure et de la découverte. Il n'en trouvait aucun dans l'algèbre ou la géométrie, ni dans la biologie et l'anatomie. Il les négligea quasi complètement.

Vers la fin de l'hiver 1948-1949, rentrant en fin d'après-midi du collège, il vint, comme à l'accoutumée, à la cuisine, pour y boire une tasse de lait. Mademoiselle était là. Il demanda à boire ce lait assez vite, car il avait beau-

coup de travail et ne voulait pas perdre de temps. Elle le chauffer sur une cuisinière alimentée au bois. Moreau lui fit remarquer qu'il serait plus rapide de le faire chauffer su une cuisinière à gaz . Mais, sans donner aucun motif, elle s'y refusa. Furieux, il prit la casserole et la porta sue l'autre cuisinière. Mademoiselle s'interposa; Dans un geste violent et non prémedité, il lui balança la casserole à la figure. Elle fut légèrement blessée à une joue. Affolé, M s'enfuit dans sa chambre. Redescendant, le soir, pour dîner, il rencontra Mademoiselle dans l'escalier. Elle se contenta de lui dire : Vous m'avez fait mal.

De cet amour qu'il lui avait porté il ne restait plus grand chose. Comme le dit, plus tard, la chanson de Gilbert Bécard, Dieu avait disparu et (elle) n'était pas venue, ou ,si elle venait, c'était avec ironie et pour s'opposer à lui. Il maintint vis à vis d'elle ses habitudes, l'embrassa, chaque jour, en arrivant du collège, lui parla, alors que ses soeurs, et son frère, quand il était là, la délaissaient et qu'Antoine entretenait avec elle des relations de politesse. Elle se nourrissait de café au lait et de tartines qu'elle absorbait avant ou après le repas commun. auquel elle ne participait plus.

Le second bac se déroula comme prévu, surveillé par des professeurs de lycée, notamment un philosophe qui déambulait de long en large dans la salle . Il s'appelait Jacques Robinet. il devint plus tard chercheur au Centre National de la Recherche scientifique.

Lorsque furent proclamés les résultat, M avait 10 en philosophie, 1 en physique et 1/2 en sciences naturelles. C'était l'effondrement. L'élève en avance qu'il avait été - il passait son second bac à dix-sept ans - disparaissait. Son professeur de philosophie avait regretté qu'il passa si jeune un bac de philo-lettres. Il avait vu juste.

Avec cette blessure qu'on peut appeler narcissique s'écroulait en Moreau tout espoir. L'amitié que Michel lui portait battait de l'aile au profit de Jacques-Henri. Il attendait en vain, les soirs , sa venue. Il ne venait plus que rarement.

En Avril, la chaleur s'était établie et elle dura sans pluie jusqu'en Novembre. Un été caniculaire rendait les sommeils difficiles et augmentait les fatigues. Epuisé par ses deux dernières années d'études, en pleine croissance, M

n'avait plus le recours à Mademoiselle. Elle ne commenta pas son échec, mais ne l'aida pas non plus à le surmonter. Une certaine affection demeurait entre eux, mais aussi une certaine indifférence.

François revint, comme l'année précédente, de Suisse, pour passer les vacances en famille. Il avait fait deux années d'interprétariat et devait commencer la troisième en Octobre. Il ne s'occupait guère de M, pris dans les discussions qu'il avait avec son père. Maud, qui avait raté elle aussi son bac, se réfugia chez la tante, celle qui l'accueillaient. Guénaël était partie rejoindre ses cousines à Nantes. De Claude la mère on ne parlait plus. La grand-mère Denise donnait rarement signe de vie et, depuis qu'aux vacances précédentes François et M l'avaient quittée brusquement, n'invitait plus ses petits-enfants.

Un seul personnage émergeait de toutes ses absences : Arnaud le frère de Claude et de Bertrand. En 1947, il était revenu du Cameroun. Sa première visite fut pour Antoine, ses neveux et ses nièces. Il invita François et Moreau à venir le voir dans la ville où il était né et, où, à son retour, il avait choisi de vivre. Ils y avaient fait un séjour en 1948, se baladant avec l'oncle dans la ville et à la campagne. Le premier soir, M ramassa sa première cuite, en buvant trop de whisky, fut transporté en voiture à l'hôtel. Puis son frère et lui eurent une chambre chez la logeuse de leur oncle. Le soir, Arnaud ramenait une fille dans la sienne.

Mais, cet été 1949, Arnaud n'était pas là. M n'était pas lié avec lui, comme il le fut plus tard ainsi qu'avec sa femme Chantal. Il n'était pas un recours et ne le fut que cinq ans plus tard.

M ne se souvient pas du jour où il déclara à son père qu'il interrompait ses études, qu'il ne redoublerait pas la classe de terminale et qu'il ne repasserait jamais le second bac. Il ne ferait plus jamais rien, sinon ce qu'il appelait un petit métier. Il écrivit à une école d'agriculture, pour demander le programme de l'année. Au vu des matières scolaires et pratiques qui y étaient proposées, il ne donna pas suite. Il passa l'été seul. Mademoiselle était partie à Bergerac, chez son amie Zézelle. François et son père s'isolaient. Michel était devenu invisible. Il ne restait plus rien, ni personne.

A sa déclaration d'étrange et brutale paralysie vis à vis du travail et à celle de prendre un petit métier, improbable et finement non acceptée par lui, M, son père réagit simplement, comme il l'avait fait trois ans plus tôt pour Fran-

çoiis. Il proposa à Moreau de rencontrer, à l'hôpital psychiatrique de Fleury, le médecin-chef Daumezon. Ce psychiatre faisait partie du petit groupe qui, avec Le Guillant et quelques autres, s'était donné pour tâche d'ouvrir les asiles et de régénérer la psychiatrie. Daumezon l'accueillit avec sympathie, s'enquit de ce qu'il aimait. Et comme il énumérait les lectures qui lui plaisaient, dont les Confessions de Rousseau, il lui suggéra de lire de T.E Lawrence Les sept piliers de la sagesse. Heureuse idée. M sortit aussitôt le livre de la bibliothèque municipale, le lut, fut enthousiasmé; Lors d'une des rares visites de Michel, il le lui prêta. Michel fut tout autant enthousiasmé et ils se revirent de temps en temps pour discuter des péripéties de la belle aventure de Lawrence et de la beauté de son style.

A la fin d'Août, M décida d'aller rejoindre Mademoiselle à Bergerac, en marchant à pied. Il partit donc, un matin, d'Orléans, avec un peu d'argent que lui avait donné son père. Il traversa la Sologne où il dormit, la nuit venue. Il n'était pas très loin de Veillens, le village où était née et avait vécue dans sa jeunesse Joséphine, morte quatre ans plus tôt, au moment de la Libération, à Castillon. Il dormit le long de la route, contre une meule de paille. Il alla, le lendemain, jusqu'à la ville voisine, sans doute Chateauroux, y prit un train et descendit dans une station au milieu de l'Auvergne. Il marcha de nouveau, s'arrêta dans une auberge. Il demanda à boire. Il y avait là une jeune fille, de quinze ans à peine. Affolée de voir un étranger, elle courut dans la jardin, sans doute pour consulter sa mère. Elle revint et lui offrit un verre d'eau. Il repartit vers une ville où il reprit un train pour Tulle. Il faisait si chaud que, sur les bords de la voie, l'herbe s'enflammait au passage de la locomotive à charbon. Il coucha à Tulle, dans un vieil hôtel près de la gare. Sur le lit, il y avait un énorme édredon. Malgré la chaleur, comme si c'était une présence amie, il le garda sur les draps.

Il reprit le train, alla jusqu'à Castillon. Il y rendit visite, vers la fin de la matinée, à la femme du médecin qui les avait soigné, lui, son frère et ses soeurs lorsqu'ils étaient enfants. Elle était seule au logis, ses enfants déjà grands sauf l'un d'eux le dernier, n'étaient pas là, ni son mari. Elle en voulait à Maud de n'avoir, depuis son départ de Castillon, donné aucune nouvelle d'elle à sa fille Annick ; elles étaient amies. Puis M alla voir Jacques et ses grands-parents qui l'invitèrent à déjeuner. Le grand-père, qui s'appelait Macron, était très diminué. A l'évoca-

tion d'une tante de M, il dit : Je l'ai connue. Je lui ai même vendu un cheval qui boitait. Ce qui lui valut une algarade de sa femme. . Jacques avait gardé son côté à la fois chaleureux et discret. Il avait réussi son bac. M ne s'étendit pas sur ses propres malheurs. Faute d'occasions de se revoir, ils ne se revirent plus. Mo pense souvent à lui.

Dans l'après-midi, il prit un train pour Bergerac. Il y arriva le soir. Il revit Zézelle inchangée, Mademoiselle apaisée et sans rancune. C'est durant ce séjour qu'il rencontra de nouveau la soeur de Zézelle qui était religieuse dans un couvent. Etant enfant, il lui avait déjà fait une ou deux visites. Lors de cette dernière visite, il lui annonça qu'il ne croyait plus en Dieu. Elle lui promit aussitôt de prier pour lui. Longtemps après, la femme de son éditeur, qui était de confession juive, et à qui il racontait ses déboires professionnels, lui fit la même réponse. Il pensa, les deux fois, à la tante Yvonne qui avait pleuré pour lui.

Les Landes brûlaient. A l'horizon, un épais nuage s'était formé qui passait au dessus des villes en remontant vers le Nord. C'est cette année là que Mauriac écrivit sa pièce de théâtre, Le feu sur la terre.

Il retourna à Orléans. A sa demande, son père lui loua une chambre à Paris , près de saint Lazare. Il suivit quelques cours à l'Ecole des Langues Orientales en hindi et en tamoul. L'un des professeurs était René Grousset, indianistes réputé/ Le projet de Moreau était d'aller vivre en Inde. Il avait lui le livre, célèbre à l'époque, de Lanza del Vasto, le Pèlerinage aux sources. qui l'avait séduit.

Dans ce temps où il vivait à Paris, il était suivi régulièrement par une psychologue qui lui faisait passer des tests et par un psychiatre, Pierre Mâle, le fils d' Emile Mâle qui avait été un historien de l'art très connu. Mâle conseilla, pour lui, à Antoine son père , un séjour dans une maison de santé en banlieue parisienne, près du Plessis-Robinson.

C'était l'ancien maison de Chateaubriand, nommée La Vallée aux Loups, un bâtiment Directoire à multiples chambres et une pièce de séjour. Elle était entourée d'un parc. Du temps de Chateaubriand, il couvrait la colline, mais, avec les achats immobiliers, il s'était réduit à un grand jardin avec des arbres magnifiques que Chateau-

briand avait lui-même plantés. Il avait fait construire, non loin de la maison, une petite tour où il venait écrire ses livres.

Les malades de la maison de santé étaient peu nombreux, un dizaine. Une dame de cinquante ans en dépression nerveuse, avec de légers délires, dotée, semble-t-il, d'un mari ombrageux. Une femme d'une quarantaine d'années, assez riche; très amoureuse de son mari et qui racontait sa rencontre, à Deauville, avec Jean Gabin, grossier et pétiteur. Une vieille fille seule, descendante de l'auteur d'un dictionnaire latin très répandu à l'époque et qui, juif, était mort en déportation. Une vieille dame russe qui avait connu Nijinsky. Une jeune fille italienne dont la mère avait été déportée. La traductrice du roman La Mousson de Louis Bromfield, un succès en librairie. D'autres que M a oublié(e)s

Il se lia d'amitié avec deux d'entre les malades : Rosy, qui, après avoir mené enfant pendant la guerre, une vie sans cesse menacée - elle était juive - devint amoureuse d'un jeune homme qui ne la regardait même pas et tenta de se suicider. Elle ne se remettait pas de cet amour, tout en tentant de séduire des hommes qu'elle rencontrait.

Le second était André, qu'il revit plus tard à Paris lorsque il y fit ses études de droit. André était un homme d'une trentaine d'année. Il ne cachait pas ses moeurs particulières, comme on disait. Professeur de philosophie, il était entré dans la résistance à travers un mouvement social chrétien. Il était de Bordeaux et vivait à Paris où, à la fin de la guerre, il était en cheville avec des gendarmes eux-mêmes résistants. Après la guerre, il fut recruté par les services de renseignements. Il travaillait pour eux, en France et à l'étranger, tout en faisant du journalisme. Il fut de la première équipe de l'Observateur. Très chrétien (social), ayant eu une mère impérieuse et un père disparu prématurément, il était envahi, à cause de ses moeurs, par une culpabilité telle qu'elle le paralysait et finissait par exiger des soins.

Il resta quelque temps à la Vallée au x Loups, puis reprit ses activités. Jamais il ne fit à M la moindre proposition alors qu'ils passaient ensemble dans sa chambre la fin de la soirée, bavardant à qui mieux mieux. . Un matin, il entra dans la chambre de Moreau et lui dit en riant : Levez-vous, mon fils. Nous avons de grandes choses à faire

aujourd’hui. C’était une phrase prononcée par Titus, l’un des Antonins,, empereurs romains. Une fois, il l’embrasse dans le cou. Mais M avait dix)sept ans, ne les paraissait pas; ce n’était pas très compromettant.

Avec André il faisait, dans la journée, de longues promenades autour du Plessis-Robinson, encore verdoyant. Ils fréquentaient régulièrement une piscine où, tous les deux, ils apprirent ensemble à nager. Ils allèrent; un dimanche, au parc de Sceaux. Un brusque coup de vent souleva la jupe d’une jeune fille, provoquant chez les promeneurs hommes un oh prolongé d’admiration, ce qui fit rire André.

Ce fut lui qui expliqua )à M la politique du moment, l’initia aux rôles des partis et des syndicats, à l’importance de la presse. Il l’éloigna encore plus que ne l’avait fait Michel, ses amis et son père, de sa pieuse enfance bercée dans le maréchalisme et le catholicisme traditionaliste. Il le conduisit peu à peu vers une réflexion qui prenait le relais de celle, littéraire et poétique, initiée par Michel, Jacques-Henri, Roulpède et son père. L’influence d’André l’étendait à la vie, celle de toutes et de tous.

Emmanuel Mounier - qui habitait Plessis-Robinson - mourut-, une nuit, d’une crise cardiaque; Il avait cinquante ans, était très connu comme directeur d’une revue qui s’appelait Esprit et qui existe toujours sous ce nom. Il laissait orphelines de père deux filles dont l’une, Anne, passa, douze ans plus tard, en même temps que M, un examen à la Faculté de droit et l’aida vainement à le réussir. Tout le pays assista à l’enterrement Y vinrent des écrivains, notamment Daniel Rops et François Mauriac. Il ressemblait physiquement à un Christ espagnol peint par Le Greco. Au grand scandale des assistants, il partit avant la fin. Il représentait l’Académie française.

Des amis d’André vinrent le voir. Il annonça à M son départ. Il lui proposa de dîner avec lui à Paris dans un bon restaurant, ce qu’ils firent. M ne revit André que deux ou trois ans plus tard pour un repas, Puis ils cessèrent de se voir.

Lorsqu’André quitta la Vallée aux Loups, M se retrouva seul. Comme la plupart des malades, Rosy vivait dans sa chambre . Il se promenait dans le jardin, lisait les Mémoires d’Outre-Tombe, tome par tome, mais ne parvint pas à la fin. Il ne les relut que beaucoup plus tard en Pléïade. Le docteur Le Savoureaux, le médecin-chef, était président de la Société des Amis de Chateaubriand. Parfois, lorsqu’il faisait des courses, pour le distraire, il l’em- .

naît dans sa voiture. Il lui parlait de Chateaubriand, insistait sur le fait que la Sylphide, fantasme amoureux de l'écrivain dans sa jeunesse à Combourg, n'était pas une jeune fille éthérée, mais une belle et opulente paysanne. La traductrice de la Mousson de Bromfield se promena une ou deux fois avec lui dans la petite ville du Plessis Robinson et l'emmena dans une pâtisserie manger un gâteau.

Un après-midi, survint un vieil écrivain, très connu avant la guerre, ami de Le Savoureux, Julien Benda. Il parla longuement avec la traductrice de la Mousson et lui proposa de l'écouter jouer du piano. Elle raconta ensuite à Moreau que, comme il était sourd, il n'accordait pas suffisamment sa main droite avec sa main gauche, ce qui aboutissait par moment à des discordances.

La passion de la dame dépressive était d'écouter, chaque dimanche, à la radio, l'oreille collée au poste, l'émission de Roland Manuel et de Nadia Tagrine, Plaisir de la Musique. Ce qui exaspérait André.

On jouait quelque fois, à quelques-uns et quelques-unes, à des jeux de compagnie. Il fallait inscrire sur un papier le nom d'un des pensionnaires de la maison de santé. M écrivit le nom d'un malade syphilitique qu' on ne voyait jamais. On protesta dans la salle et on demanda qui avait écrit ce nom. Moreau fut soupçonné. Il nia, sans convaincre personne.

Son frère François vint le voir avec sa soeur Guénaëe. Ils l'emmènerent, pour le distraire, à la Foire du Trône. Il eut très peur sur le Scenic Railway. Yolande, la soeur d'Antoine, lui écrivit en lui proposant de l'accueillir, mais il était en soins et ne pouvait que refuser. Bertrand, le frère de sa mère et d'Arnaud, vint avec son fils Alain, un dimanche, et ils se promenèrent dans la campagne.

Le Savoureux lui raconta que, peu avant lui, Henri Michaud avait occupé sa chambre, après que sa femme eut été brûlée vive dans sa chemise de nuit en nylon. C'est là que Michaud écrivit son admirable poème sur ce deuil qu'il ne parvenait pas à surmonter.

Un soir, un malade lut à haute voix ce qui était appelé la prière d'Auschwitz. Elle avait été écrite par des déportés dans le camp et n'avait pas été publiée. C'est une prière de chrétiens qui reprochent à Dieu ce qu'il a osé laisser faire.

Le printemps arrivait. M s'ennuyait à périr., des journées entières , dans cette maison de santé éloignée de tout. Le départ survint après une visite de routine à Mâle le psychiatre qui le suivait à Paris. Mâle conseilla à Antoine d'envoyer son fils dans la maison de santé en Suisse où avait été soigné François. Antoine décida de retirer M de la Vallée aux Loups et d'organiser son futur séjour en Suisse.

Un matin, on annonça à M son départ. Il monta à l'appartement des Le Savoureaux, pour les saluer. Au milieu de l'après-midi, Le Savoureaux était en robe de chambre. Sa femme - médecin-psychiatre également, fille du révolutionnaire Plékhanov - semblait tout aussi découpée.

En attendant son envoi en Suisse, M alla rejoindre son oncle Arnaud. En l'absence de la grand-mère Denise - qui préférait habiter la ville -, il occupait la belle maison de campagne de sa mère. Il y faisait venir celle qui, plus tard, devint sa femme, Chantal. Elle apparaissait, disparaissait, restait quelquefois dormir. Lorsqu'elle n'était pas là, Arnaud et M promenaient, allaient boire du vin blanc dans les fermes. Très souvent ils dînaient à la ferme voisine de la maison. Il n'y avait pas l'électricité. Le soir, la fermière allumait une lampe à pétrole au dessus de la table de la cuisine et l'abaissait pour qu'elle éclaire suffisamment les convives; Les repas étaient simples, des soupes qui avaient cuit toute la journée dans un chaudron sur un feu de bois dans la cheminée, des omelettes aux oeufs frais cuites elles aussi au feu de bois , des salades fraîches, des fromages faits maison, des fruits, ceux de saison, cueillis la veille. L'abondance frugale, dont on parle aujourd'hui avec regret y régnait. Mais la maison était sans confort : pas de salle de bains, pas de douche, pas d'outillage pour la cuisine et le lavage. Le seul était celui nécessaire pour la culture des champs.

Revenu à Orléans, M. en repartit presqu'aussi tôt avec son père pour la Suisse. Ils voyagèrent de nuit. Au petit matin, ils franchirent la frontière. Ils quittaient un pays dévasté par la guerre et pas encore reconstruit. La vie y était dure. Ils quittaient ce pays pour un autre qui n'avait pas connu les hostilités, où la vie était facile, les maisons debout, riantes et non en ruines. Ils arrivèrent en fin de matinée dans le village où se situait la maison de santé. M retrouva son frère François. Le soir, Antoine et Moreau dormirent à l'hôtel. Le lendemain, quand Moreau se réveilla, Antoine était parti.

Son frère vint le chercher et il alla avec lui à la maison de santé, pour y porter ses bagages dans sa chambre. Le bâtiment où il allait habiter était à peu de distance de pavillons où étaient soignés les malades graves. Il comportait un rez-de-chaussée, un grand salon avec un billard, et une belle salle à manger dont les tables, de quatre à six places, n'étaient pas rapprochées les unes de autres, mais séparées entre elles. Sur deux étages, les chambres étaient toutes semblables, avec des douches à chaque étage. Les cuisines étaient en sous-sol. Le lendemain, M rencontra le médecin qui devait s'occuper de lui qu'il revit, chaque semaine, pendant cinq mois. Le matin, on lui faisait une piqûre d'insuline, le médicament recommandé, à l'époque, dans son cas.

Au début de son séjour, il se promena avec François en vélo dans la région, le Valais, qui était très belle, une vallée bordée des deux côtés par de hautes montagnes. Ils allèrent jusqu'au lac de Genève, poursuivirent jusqu'à Evian. les malades de la maison de santé pouvaient sortir quand ils le voulaient, à condition d'avertir qu'ils ne seraient pas au repas.

François avait une chambre au village. Mais il s'apprêtait à retourner en France. Il avait un diplôme d'interprète et comptait chercher du travail.

M; fit la connaissance d'un malade, professeur de Lettres au lycée de la ville proche. Inscrit au PC, il faisait campagne pour le mouvement de la Paix, dit Appel de Stockholm. M. refusa sa signature. On ne force pas à boire un âne qui n'a pas soif, dit le professeur. M ne lui en voulut pas; Ils devinrent bons amis, bavardèrent longuement ensemble.

Un matin, alors qu'ils étaient sur la pelouse qui dominait la vallée, survint un nouveau malade, arrivé la nuit; qui se présenta sous le nom de Perkins. Il leur dit que, pour la première fois depuis longtemps, il avait bien dormi.

Le professeur ne se promenait guère. En revanche, Perkins aimait les grandes balades en vélo. M et lui en firent plusieurs. Ils parlaient de politique ou de leur famille. Entre les communistes et nous, il n'y a personne, lui dit Perkins. Il était gaulliste. On était en l'année 1950, trois ans après la création du RPF. Moreau lui objecta qu'il existait plusieurs partis au centre. Il ajouta qu'il ne redoutait pas de Gaulle lui-même, mais, si jamais, celui-ci re-

tournait au pouvoir, ceux qui, dans son parti politique, l'entouraient. Le général de Gaulle ne se laissera pas faire, lui dit Perkins en souriant.

Fils d'ambassadeur, il avait passé son enfance, avec sa soeur, dans des pensions. Puis il était allé dans un célèbre collège de l'époque, Irs Roches. Il annonçait comme profession secrétaire d'ambassade. Au collège, il devint l'ami de Claude Mauriac. Il dit à M que François Mauriac avait appris par cœur, ligne à ligne, mot à mot, point par point, virgule par virgule, trois cents textes, pour se donner le style qui était le sien, que ce fut dans ses articles du Figaro ou, plus tard, dans son Bloc-notes de l'Express, ou depuis les années vingt de l'après-guerre de 14, dans ses romans.

Perkins peignait des tableaux minimalistes, très colorés, avec beaucoup de petits carrés. Il dit, un jour, à M : le tableau que je fais, en rentrant à Paris, je le montrerai à Malraux.

Un soir, revenant en vélo d'une longue promenade, Perkins raconta à M l'organisation du Tour de France dans tous ses détails. M fut étonné qu'il eut acquis une telle connaissance d'un événement périodique du cyclisme. En quoi cela intéressait-il tellement un secrétaire d'ambassade ? Perkins n'avait qu'une estime mitigée pour ses collègues du Quai d'Orsay. Il était très pieux, allait à la messe le dimanche. Un jour, sa femme vint le voir. M; les encontrera sur la pelouse, se tenant par le bras et mangeant des bonbons. Perkins avait l'air heureux. Le couple avait deux enfants, une fille et un garçon encore petit.

Un après-midi, lui et M allèrent, avec le professeur, se baigner dans le lac. Il y avait une île juste en face qu'ils gagnèrent à la nage. Puis ils louèrent un canot et ramèrent sur le lac. M était assis sur un des bancs juste derrière Perkins. Mais celui-ci était terrifié par l'idée que le bout d'une des rames que maniait M puisse lui toucher les reins. Le professeur prit sa place.

Les deux hommes conseillèrent à M de se baigner. Il plongea du bateau, nagea un bon moment tout autour. Puis il remonta à bord. Lorsqu'il fut assis, le professeur - ils se tutoyaient, avec Perkins ils se vouvoyaient - lui dit : tu sais la profondeur du lac à cet endroit où tu t'es baigné ? M l'ignorait. Quatre cent mètres, lui répondit-il. Mais comme tu sais nager, il n'y a aucun risque.

Perkins annonça, un jour, son prochain départ. Comme André à la Vallée aux Loups, il invita M à dîner en ville. Ils allèrent dans un excellent restaurant. Lorsqu'ils entrèrent, l'un des dîneurs, déjà à table, dit à haute voix : Tiens, un espion. Perkins conduisit M à une table, le fit asseoir, puis alla à celle du dîneur pour exiger des excuses. qu'il obtint. Il revint calmement rejoindre Moreau.

Il partit le lendemain. M ne le revit que brièvement, sans lui parler, Il devait avoir près de quatre-vingts ans. Il le reconnut surtout à la manière dont il tenait le journal qu'il lisait. Peu de temps après, les journaux annoncèrent sa mort, d'un cancer du rein.

Peu après son départ de la maison de santé, M avait su qui il était. Son vrai nom était Claude Guy. Perkins était le nom de sa mère qui était anglaise. Pendant la guerre, celle de 40, il était aviateur et laissa un écrit sur cette période, Les Carnets du lieutenant Guy, dont parle l'historien Leroy-Ladurie. Puis il rejoignit la France libre. Son avion fut abattu par la chasse allemande au dessus de la Grande Bretagne. Il se retrouva à l'hôpital avec une grave blessure à un rein. (qui expliquait sa terreur dans le canot). Sans doute parvint-il à prévenir de son hospitalisation son ami Claude Mauriac qui était lui aussi à Londres. François Mauriac écrivit au général de Gaulle pour le recommander à lui. Dès qu'il sortit de l'hôpital, sans doute en 1943, de Gaulle le prit comme aide de camp. Au moment de la Libération, il était non loin du général dans le cortège qui remonta les Champs-Elysées. C'est dans les années 1990 que Moreau le rencontra dans un train, lisant son journal. Il était accompagné d'un jeune homme en uniforme, peut-être l'un de ses neveux ou son petit-fils.

Après sa mort, un éditeur publia le journal qu'il avait rédigé dans le temps où il avait été aide de camp de de Gaulle. Avant sa mort, il avait été peiné de la réaction de la famille qui craignait de sa part des indiscretions. En fait, le journal consignait les exposés que lui faisait le général, notamment au moment des élections ou d'un évènement politique. La préface était de Jean Mauriac - Claude était mort - . Elle racontait - histoire connue aujourd'hui grâce à lui - comment de Gaulle l'avait brutalement renvoyé par lettre, en réponse à une lettre qu'il lui avait adressée et où il s'excusait d'avoir réclamé une somme que le général lui devait. C'est à la suite de ce renvoi brutal qu'il fit s ans doute une dépression. Elle le conduisit à la maison de santé où se trouvait Moreau. Il ne

fit pas carrière au Quai d'Orsay, comme tous ceux et celles, de l'entourage de de Gaulle, qui avaient été nommé(e)s secrétaires d'ambassade à la libération, pour qu'ils/elles aient un emploi.

M reprit ses conversations avec le professeur. Celui-ci lui raconta ses rencontres, à Paris, avec Jacques Prévert et avec Raymond Queneau., dont il citait deux vers : Pour que refleurissent les roses/Il suffirait de peu de chose. Il avait vu Prévert écrire, en quelques minutes, un poème sur la nappe en papier d'une table de restaurant.

Dans le jardin, une cabane où les jardiniers rangeaient leurs outils fut transformée en buvette pour les malades.. Un matin, la buvette ouvrit..M s'y précipita. Derrière le bar, il y avait une jeune serveuse aux cheveux noirs, aux yeux bruns-noirs, avec un beau visage avenant et souriant. Elle n'avait le droit de servir que des jus de fruit et de l'eau minérale, l'alcool étant interdit. Timide, M n'osait lui parler. Mais, plus hardie et plus âgée que lui - elle avait vingt-deux ans, il en avait dis-sept -, elle s'adressa à lui, en lui disant un peu qui elle était. Sa mère travaillait au village comme couturière. Son père était mort. Elle dit son prénom, Charlotte.

M vint, chaque jour, à la buvette, y resta de plus en plus longtemps. Charlotte avait été très malade, l'était encore, elle avait une maladie de coeur. Elle était restée pendant deux ans à l'hôpital de la ville. Bientôt devenus amis, ils se tutoyèrent. Le professeur avait disparu, il était retourné chez lui, M ne voyait plus qu'elle;. Et le médecin chaque semaine.

Un soir, elle lui proposa de sortir avec elle et ses amis. Ils allèrent danser, jouèrent à un jeu où, si l'on avait gagné, on embrassait sa partenaire. M gagna, embrassa Charlotte sur une joue, mais elle, souriante, posa sa bouche sur la sienne.

Dès lors leurs relations changèrent, devinrent plus intimes. Charlotte avait un petit ami et lui demeurait fidèle. Mais elle accordait à M beaucoup de privautés lorsqu'ils s'asseyaient tous les deux, en l'absence de clients, sur le banc au fond de la buvette. Elle se laissait caresser et il ne s'en privait pas.. Elle l'invita à dîner chez sa mère qui l'accueillit chaleureusement. Ils n'étaient pas amoureux l'un de l'autre, mais se plaisaient à être ensemble, à s'embrasser. Les caresses étaient unilatérales, de lui à elle. Moreau oubliait le temps, l'ennui, sa mère, Mademoi-

selle, son échec au bac, Michel. Dire qu'il était heureux serait excessif. Charlotte ne lui posait pas de questions. Le soir, il la raccompagnait jusqu'à la grille, puis remontait lentement et regagnait sa chambre.

Des malades venaient à la buvette. Un après-midi, une femme entra, elle délirait, elle disait que l'ennemi était au bout du jardin, qu'il approchait. Elle prononçait par moment des phrases incompréhensibles : En haut et en bas, à la hauteur de Gibraltar. M avait envie de rire. Charlotte gardait tout son sérieux.

Un infirmier très vétilleux avait pris M en grippe. Il le surveillait à table, en faisant sa ronde dans la- salle à manger. lui reprochait de manger salement, de dégoûter les autres malades qui, pourtant, ne lui faisaient aucun reproche et ne marquaient aucun dégoût. Il lui reprochait aussi de mouiller le sol de la salle de bain quand il prenait sa douche Une malade, un peu délirante, l'avait aussi pris en grippe et lui lançait des remarques acerbes, le fixant longuement pendant les repas.

Un matin, l'infirmier entra dans sa chambre et le réveilla brutalement d'un : Levez-vous, monsieur M. Furieux, M, qui dormait encore, lui répondit : Foutez-moi la paix. L'infirmier sortit sans répondre. M savait qu'au déjeuner il le retrouverait rodant autour de sa table tandis que la malade reprendrait ses regards fixes et ses sarcasmes. A midi, il dit à Charlotte qu'il restait à la buvette et n'irait pas déjeuner. Elle l'emmena avec elle aux cuisines où elle mangeait chaque jour et il déjeuna avec toutes celles et ceux qui étaient là.

L'après-midi, un infirmier qu'il ne connaissait pas vint à la buvette et lui annonça que le médecin chargé de lui voulait le voir. M accompagne l'infirmier, vint au bureau du médecin; Il l'accueillit froidement. Il l'accusa d'avoir insulté un infirmier. M protesta. Tu lui as dit : Foutez-)le camp. Ce n'est pas admissible, répondit le médecin. Il n'en dit pas plus.

M retourna à la buvette près de Charlotte. Vers le soir, le même infirmier, vint et lui dit :que ses affaires avaient été transportées dans une chambre d'un des pavillons, en haut du jardin, où logeaient les malades graves. Il pourrait prendre ses repas, comme d'habitude, à la salle manger, mais, chaque nuit désormais, il dormirait au pavillon. L'infirmier viendrait le chercher après le dîner, pour l'y emmener.

Charlotte avait l'air inquiète. M ne comprenait rien à ce changement de lieu. Effectivement, après le dîner, le même infirmier vint le chercher à la salle à manger et l'emmena à la porte d'un pavillon dans le haut du jardin. Il sonna et, lorsque, ouvrant la porte, une infirmière apparut, il s'en alla, laissant M eul en face d'elle. Elle le fit entrer et referm a, dan un grand bruit de clés et de serrure, la porte derrière lui. sPuis elle le conduisit dans une chambre et il l'entendit, lorsqu'elle sortit, fermer la porte à clé. Cette porte n'avait pas de poignée à l'intérieur. La fenêtre était, elle aussi, sans poignée et ne pouvait être ouverte. M. avait emporté La Recherche du temps perdu que lui avait prêté, quelques semaines plus tôt; le médecin, dans l'édition illustrée par Van Dongen ; elle venait de sortir. Il se déshabilla, se coucha et se mit à lire. Cette lecture lui fit oublier ses craintes. Après avoir lu longtemps, il éteignit la lumière et s'endormit.

Au milieu de la nuit, il fut réveillé par un long hurlement, un cri au delà du désespoir, poussé par le malade de la chambre voisine. Le cri s'éleva lentement, puis, tout aussi lentement, décrut et s'apaisa. M se rendormit.

Au matin, on lui apporta un petit déjeuner. La toilette se faisait en public, dans une grande salle où donnait sa chambre. et oil y avait une baignoire pour tous. Déjà terrifié par ce cri dans la nuit, il le fut encore plus à l'idée de se mettre nu devant les malades qui traversaient la salle. Par la fenêtre, il voyait, dans la cour, des hommes qui tournaient en rond, en se tenant l'un derrière l'autre par les épaules. A neuf heures, il eut le droit de sortir du pavillon. Il alla à la buvette retrouver Charlotte.

Ce régime disciplinaire lui parut interminable. Chaque jour, il espérait revenir dormir dans sa chambre habituelle. Car, chaque nuit, l'homme criait de sa voix sans espoir, comme s'il était dans un autre monde Et chaque jour, il fallait se laver aux regards de tous

Un matin où M lui faisait sa visite de chaque semaine, le médecin lui proposa de l'emmener déjeuner avec lui chez l 'une de ses amies dans une maison située en montagne. Ils partirent en moto. M était assis sur le siège arrière. Le petite route en lacets grimpait la pente et, à chaque tournant, la moto s'inclinait vers le macadam. Ils arrivèrent dans une maison isolée et déjeunèrent, dans le jardin, avec une jeune femme. Moreau gardait le silence, tandis que les deux amis bavardaient. Après le déjeuner, le médecin et M repartirent sur la moto. Il lui était diffi-

cile de ne pas voir le vide vers lequel, ayant le vertige, ils se sentait attiré. Il ferma les yeux, attendit la fin du parcours. Dès qu'ils furent sur le plat, il reprit ses esprits.

Quelques jours plus tard, alors qu'au milieu de l'après-midi ils lisaien, Charlotte et lui, dans la buvette, Charlotte devint soudain toute blanche, suffocant, la respiration coupée, les yeux fermés. M lui fit boire aussitôt un verre d'eau. Elle l'aval, reprit des couleurs, respira mieux. Elle dit que cela lui arrivait de temps en temps. Elle semblait triste, découragée. Il la rassura. Mais il comprit qu'elle n'était pas guérie. Elle était en sursis, avant de retomber malade. Elle lui avait, un jour, laissé entendre qu'elle ne vivrait pas longtemps, mais il ne l'avait pas crue. Le soir, elle redescendit au village et, comme chaque jour, il l'accompagna jusqu'à la grille. Lorsqu'il revint, il alla directement au garage où était rangé son vélo. Il sortit de la maison de santé par une petite porte au bas du jardin. Il faisait encore jour. Il longea le fleuve, regardant ses eaux bouillonnantes comme celles d'un torrent. Lorsqu'il arriva à la petite plage à l'entrée de la ville, la nuit était tombée. Un immeuble se dressait sur le quai. A une fenêtre ouverte, il vit un couple qui prenait l'air. Il se dévêtit, ne gardant que son slip, entra dans l'eau, nagea.

Il entendit l'un des membres du couple dire : Ca y est, et la fenêtre se referma. Brusquement, il se laissa couler. Il n'était pas - mais il ne le savait pas - dans u endroit où le lac était profond. Il descendit à la verticale, toucha le sable, se sentit remonter lentement à la surface. Lorsqu'il émergea, autour de lui les lumières des maisons qui, sur les quais, entouraient le lac, brillaient. Il regagna le bord, se rhabilla sur sa peau et son slip mouillés. Puis il reprit la route. Lorsqu'il arriva, vers minuit au pavillon, il sonna. L'infirmière ouvrit, le fit entrer. Sans lui dire un mot, elle le conduisit aussitôt dans sa chambre.

La fin d'Août approchait. Un matin, des médecins de la maison de santé se réunirent dans une salle et convoquèrent M . Auparavant, il avait rencontré le médecin du pavillon où il dormait chaque soir. Celui-ci ne lui parla

pas, le regarda dans les yeux jusqu'à ce qu'il baisse la tête. A la réunion, un médecin lui posa des questions dont il n se souvient pas, non plus que de ses réponses. Quelques jours plus tard, on l'envoya chez la psychologue qui avait soigné son frère François. Elle lui dit qu'il allait quitter sous peu la maison de santé, qu'il pourrait être soigné à Paris s'il le voulait. On le renvoyait chez lui, comme s'il ne s'était rien passé. Il allait retrouver Mademoiselle qu'il n'aimait plus comme avant. Son père et son frère ne seraient pas là, ni sans doute ses soeurs.

Un matin, il reprit le train, laissant une bonne partie de ses affaires au pavillon. Il devait revenir dans un mois, une dernière fois, pour les ramener chez lui. Sans doute y avait-il une autre raison à cette nécessité de revenir brièvement, il ne sait plus laquelle. Il se réjouissait de revoir Charlotte.

A Orléans, son père l'accueillit et lui proposa d'aller chez Yolande et Jo, près de ses cousines, au bord de la mer. On était en Septembre, il y resta tout le mois et ne songea plus à ses soucis. Il revint à Orléans, reprit un train pour la Suisse. Il passa une journée au village avec Charlotte et ses amis. Il alla au pavillon chercher la valise qu'il y avait laissée, revit sans doute la psychologue. Il fit ses adieux à Charlotte, lui promit de la revoir. Ils burent un dernier pot ensemble dans un bistrot près de la petite gare du village. Le patron lui dit :C'est une bien jolie fille, votre amie.

Il écrivit à Charlotte, ne reçut pas de réponse. Plus tard, il lui écrivit de nouveau., mais Charlotte ne répondit pas. En 1959, il retourna dans le village, alla devant la maison de la mère de Charlotte, n'osa pas sonner. Il renonça à aller au cimetière. Il ne sut jamais si elle avait vécu. Il pense qu'assez peu de temps après son départ elle est morte.

L'année 1950-1951 fut longue. M n'avait pas repris sa scolarité. Il trainait dans les rues d'Orléans, voyait ses copains. Il revit celui avec qui il faisait des versions latines et grecques pour le premier bac. Il était devenu assureur. Il revit Michel. Ils avaient découvert un nouvel auteur, Henri Bosco, dont ils lisaient tous les livres.

En Juin 1950, pendant son séjour à la maison de santé, en Suisse, Mademoiselle était partie définitivement. François s'offrit le luxe de la conduire à la gare. Les enfants étaient élevés, dit-elle. Elle se retirait. Elle alla chez Zézelle y vécut jusqu'à la mort de celle-ci en 1957. Puis elle fut accueillie à Nantes chez des neveux. A l'occasion

d'une de ses visites à ses cousines, M la revit. Il lui écrivait chaque année pour le Nouvel An. . Il lui annonça son premier mariage, avec Miriam, en 1962. Quelques années plus tard, il lui dit qu'il avait un fils. Elle envoya à son fils Régis une somme d'argent dont il la remercia. A cette époque, M était déjà divorcé de Miriam.

Finalement, Mademoiselle se retira dans une maison de retraite près de Nantes, où elle mourut en 1871. à quatre vingt ans. Ce fut Yolande, sa tante, qui en avertit M, en lui envoyant l'avis nécrologique du journal local. Il pleura, il l'avait aimée. François se saoula le soir même. Les soeurs de M demeurèrent indifférentes.

Beauma et Michel venaient très souvent, l'un et l'autre, à, la maison..Mademoiselle partie, la vie à Orléans près d'Antoine, souvent absent, était supportable. Guénaël faisait des études d'infirmière. La maison avait été achetée par un couple qui avait une petite fille. Ils occupaient tout le premier étage. Le couple divorça, mais la jeune femme se remaria et demeura dans la maison. Très souvent, Guénaël, M et leurs amis allaient au restaurant ou mangeaient en commun au logis.

Les relations entre Michel et M n'étaient plus celles de leur adolescence. Michel lui racontait ses amours avec les garçons. Moreau n'avait rien à lui raconter, Charlotte avait disparu. Michel se déclarait masochiste, aimant les coups. Un jour, en fin d'après-midi, il entra dans la chambre de M au deuxième étage. Guénaël était à la cuisine au rez-de-chaussée. Antoine - qui -occupait la pièce voisine de la chambre de M - était absent. Michel sortit de son cartable un martinet et proposa à Moreau de le fouetter. Peu étonné - puisque Michel lui avait fait part de ses goûts -, M accepta. Michel s'agenouilla sur le lit, se déculotta.;M. u le fouetta vigoureusement, une douzaine de coups que Michel interrompit. Il se rhabilla et ils parlèrent, non de ce qui venait de ses passer, mais d'autre chose, comme si cela ne comptait pas.

Au cours de l'hiver 1950-51, M décida d'aller vivre dans la ville où habitait désormais Arnaud son oncle. Par l'intermédiaire de son père Antoine, il loua, chez une cousine de celui-ci, celle qui s'était occupée de François à Poitiers et qui, depuis, s'était mariée et avait eu un enfant, une chambre au dernier étage de l'immeuble où elle logeait. Il passa plusieurs semaines dans la ville en compagnie de son oncle.;Ils se promenèrent, buvant dans les

bars. Ils allèrent un jour, jusqu'à la maison de campagne de Denise la grand-mère. Arnaud y prit un tableau auquel il tenait. Il représentait un colonel de la famille qui aurait couché avec la reine Hortense.

Certains soirs, ils allaient dans une brasserie en face de la gare, mangeaient des langoustines en buvant du vin blanc. M. prenait des cours de philosophie chez un curé, l'abbé Mâchefer, que ses copains appelaient Bouffe l'acier. Il n'y retourna plus après un désaccord avec lui sur la question de la liberté.

Un soir, s'étant pesé dans une pharmacie, il s'aperçut qu'il avait perdu beaucoup de poids. Il était maigre comme un clou, mesurait plus d'un mètre quatre vingt et pesait à peine soixante-cinq kilos. Il décida de rentrer à Orléans. Il y vit le médecin de famille qui lui donna des vitamines et un certificat de santé pour être dispensé de se présenter à la session de Juin au bac.

Antoine reçut de l'un de ses amis, dont le fils Alain avait été camarade de collège de M, le conseil de placer son fils dans une boîte à bac à Paris pendant l'été, après ses vacances. Antoine proposa à Moreau d'aller au bord de la mer en Juillet près de ses cousines, puis, en Août, de suivre les cours de cette boîte à bac que son ami lui avait recommandée. Il serait logé dans une pension de famille non loin des locaux scolaires qu'il fréquenterait pendant deux mois, Août et Septembre.

Après des vacances paisibles avec ses cousines, M se retrouva à Paris, dans une pension de famille près de la rue Mouffetard. Elle comportait deux bâtiments, l'un où étaient les chambres, l'autre où il y avait la salle à manger et qui servait d'habitation à l'hôtelière, une vieille dame veuve. M prenait, matin et soir, ses repas avec les autres pensionnaires.

La boîte à bac en était une. Le directeur exigeait, à peine de renvoi, que les élèves soient là, chaque matin, à six heures trente devant la porte de l'immeuble de la rue Serpente qui donne sur le Boulevard Saint Germain et où l'école louait des locaux. Le directeur se faisait appeler Henri Pollès, son nom d'écrivain. Il s'appelait en réalité André Lardet, était normalien, agrégé de philosophie. Il avait enseigné au lycée français de Vienne d'où il s'était fait renvoyer après avoir giflé le fils de l'ambassadeur de France en Autriche. Il avait, en 1951, la soixantaine, un enfant encore jeune. Il menait rondement les élèves, les faisait travailler d'arrache-pied, surveillait les autres pro-

fesseurs. Lui il enseignait la philosophie. Il intimait aux élèves de croire en Dieu, puisque Descartes et Pascal y avaient cru. Ce ne sont pas des imbéciles comme vous qui peuvent croire autrement, leur disait-il. Il ajoutait que ce n'était pas pour eux que le Christ était mort sur la Croix. Il exigeait que la porte de la classe fut toujours ouverte. Il invectivait les élèves qui ne se tenaient pas à carreau.

M se remit aux mathématiques, à la physique, aux sciences naturelles et, avec joie, à la philosophie et à la littérature. Le travail harassant ne l'épuisait pas. Le soir, il bavardait avec les convives, à la table de la pension.

Parmi eux, il y avait un jeune étudiant en médecine. Il raconta qu'un matin, dans un hôtel, sortant sur le palier de sa chambre pour aller aux toilettes, il rencontra une jeune fille qui l'invita dans la sienne. Ils firent l'amour, et, comme il partait le matin même, il la quitta et ne la revit jamais plus.

Le dimanche matin, M allait se promener au Luxembourg proche de la pension. Il visita le musée de Cluny et y vit la Dame à la Licorne. Ce ne fut que beaucoup plus tard qu'il vit les tapisseries de l'Apocalypse, avec sa deuxième femme Ariane, dans sa ville de naissance. Il y vit aussi les plus belles tapisseries de Lurçat.

Il passa, avec ses camarades, l'écrit du second bac en Septembre, et fut reçu. Restait l'oral. Il était retardé par une grève et ne put avoir lieu que début Novembre, ce qui était exceptionnel. Entre temps, les cours s'étaient achevés. Pollès, à qui M téléphona, dit qu'il refusait de faire des cours de préparation à l'oral. Pour le préparer, M rentra à Orléans. Sans encadrement ni soutien, il ne faisait pas grand chose. Son père n'était guère là, pris par son métier. Guénaël était en Ecosse comme jeune fille au pair. François avait un emploi à Paris à la chambre de Commerce. Il le voyait peu. Maud faisait une école de conseillère ménagère en Anjou.

Pendant son séjour à Paris, Arnaud, son oncle, était venu le voir. Il lui annonça qu'il partait au Maroc avec un camarade. Il pensait chercher du travail à Casablanca et y habiter. Ils passèrent ensemble une nuit aux Halles, mangèrent à l'aube, dans un restaurant, petit à l'époque, le Pied de Cochon. Arnaud lui demanda de prendre en charge sa chienne Whisky qu'il ne voulait pas emmener avec lui. Il l'avait laissée dans une pièce de l'hôtel particulier qu'il avait hérité de son père et dont le rez-de-chaussée n'était pas loué. La chienne était nourrie régulièrement par une voisine et pouvait sortir dans le jardin.

M passa l'oral du bac, un après-midi de Novembre 1951. La philo marcha et la littérature avec une interrogation sur Proust qu'il avait lu à la maison de santé en Suisse. En physique et en sciences naturelles, ses notes à l'écrit et à l'oral n'étaient pas très élevées. Lorsque, soudoyé, l'huissier, au palier du premier étage du lycée Turgot - où la fille de Moreau Chloé fit plus tard ses études secondaires - donna les résultats, il passait de justesse, le seul à être rattrapé à trois points, ce qui était rare, mais, dit l'huissier, il y avait eu la grève.

Il rentra le soir même à Orléans. Pour la première et la dernière fois de sa vie, Antoine l'attendait à la sortie de la gare. Alors ? lui dit-il, un peu anxieux. Je suis reçu, rattrapé à trois points à cause des maths. Antoine commenta sobrement : Je n'aurais jamais cru que tu étais si nul en maths.

M était en retard, comme beaucoup d'autres, pour s'inscrire à l'Université. Il ne savait absolument pas à quoi il pourrait se destiner. Antoine lui dit : Fais donc du droit. C'est un peu la tradition dans la famille. M. s'inscrivit à la Faculté de droit à Paris. A Orléans, il n'y avait pas d'université. A Paris, il n'y avait qu'une seule Faculté de droit, celle près du Panthéon.

Il continua d'habiter la maison d'Orléans. Il allait, chaque semaine, suivre des cours à Paris. Mais il n'avait pas le feu sacré. Le droit civil, pénal, constitutionnel, l'économie l'ennuyaient. Dès son retour à Orléans, il alla chercher dans la ville où avait habité Arnaud son oncle la chienne que celui-ci y avait laissée. Elle l'accueillit dans des transports de joie. Elle le connaissait depuis le retour de l'oncle du Cameroun. Il la ramena à Orléans où uGuénaël et lui l'entourèrent de soins.

Au milieu de l'hiver, il choisit de retourner dans sa ville de naissance. Un ami d'Arnaud l'oncle, plus ou moins son parent par sa mère Denise, Gonzague, avait loué les pièces du rez-de-chaussée de l'hôtel particulier, là où avait logé la chienne Whisky. Il y avait de la place. M. s'y installa avec Gonzague. Celui-ci poursuivait ses études de médecine. M. était censé apprendre les cours de droit dans des manuels. Il resta au moins trois mois dans la ville. Gonzague connaissait Chantal, l'amie d'Arnaud, qui vivait désormais avec un vieux banquier. Elle était enceinte. Gonzague allait la voir et surveillait sa santé. M. y allait avec lui. Ils avaient suivi, les années précédentes, les amours de l'oncle avec elle, dans le temps même où Chantal dépendait encore de son amant-protoc-

teur, père de sa fille, et qui l'entretenait. L'amant-protecteur cessa ses largesses. Chantal le remplaça par le vieux banquier. Tu n'as pas honte de coucher avec un voeux ?, lui dit Arnaud. Elle fut soupçonnée par sa logeuse de prostitution et signalée par elle à la police. Arnaud connaissait le préfet du département qui arrêta l'enquête.

Désormais le vieux banquier vivait avec Chantal dans le petit logement qu'elle occupait près de la gare. Elle l'appelait Papy, mais il n'en était pas moins, quasi certainement, le père de l'enfant qu'elle portait. La disparition d'Arnaud l'oncle, parti au Maroc, s'expliquait sans doute par le double ménage qu'il ne supportait pas.

La vie près de Gonzague, avec la présence fréquente d'un de ses amis qui faisait ses études de notaire, était plutôt gaie. Gonzague, après un amour malheureux, raffolait des filles. Il faisait, vers la fin de la journée, le boulevard pour les draguer. Parfois M l'accompagnait. Mais Gonzague préféraient aux jeunes bourgeois les jeunes servieuses d'un restaurant voisin de l'hôtel particulier. Il se réveillait le matin - par grand froid, ils dormaient dans la même chambre chauffée - furieux de bander pour rien.

L'année précédente, avant l'expédition à la maison de campagne et la prise du tableau du colonel, Arnaud et Moreau avaient rencontré Denise la grand-mère sur le boulevard. Mais elle était passée sans s'arrêter. Elle était brouillée, à ce moment là, avec son fils. M; s'était avancée vers elle, mais elle s'était aussitôt écartée. Il lui en voulut, refusa au Premier Janvier, les étrennes - modestes - que, chaque année depuis la fin de la guerre, elle envoyait à ses petits-enfants. A l'occasion de son nouveau séjour, il se réconcilia avec elle. Elle raconta aux deux garçons que, circulant dans la rue, elle avait perdu sa culotte. Un homme qui était derrière elle la recueillit et la lui rendit en disant :Le principal manque dedans. Gonzague et M; allèrent aussitôt acheter une culotte et la lui envoyèrent avec un papier sur lequel il était écrit : Si le principal manque dedans, il ne manque pas d'admirateurs. Elle devina qui étaient les auteurs de l'envoi et, les rencontrant, les invita à manger des gâteaux dans sa pâtisserie préférée. Ce fut sans doute l'une des dernières fois où M. la vit.

Lorsqu'il rentra à Orléans, la campagne électorale, celle des apparentements, battait son plein. De Gaulle vint pour un meeting en petit comité. Il descendit dans la foule, comme il le fit plus tard et M; le vit de près. Il ne ressemblait pas aux photos qu'on voyait de lui. C'était un homme grand, un peu corpulent, avec une morpholo-

gie de visage qui était courante dans la région du Nord d'où il était issu. Un cousin de Miriam, la première femme de M., qui était de la même région du Nord que de Gaulle et apparenté à lui, lui ressemblait beaucoup. Mais ce qui était étonnant, c'était le regard de ses yeux gris-bleu. Ils n'indiquaient pas une vanité, un orgueil, une supériorité affichées, mais une foi en quelque chose, peut-être tout simplement en son pays. Pour lui, la France, comparée à »une madone aux fresques des murs », n'était pas un vain mot. Il l'avait prouvé au 18 Juin. Il acheva son petit discours au meeting par ses mots : Dans vos maisons, dans vos villages, dans vos communes, dans vos cantons, dans vos villes, je salue la France

Dans un meeting à Paris, où M. alla par curiosité, il entendit Malraux plus qu'il ne le vit. Sa voix admirable, elle aussi porteuse d'une conviction enracinée en lui, transformait ce qu'il disait, même s'il s'agissait de pas grand chose, d'une affiche représentant Staline avec un couteau entre les dents, en un fait d'importance. Malraux pensait qu'on ne critiquait pas Staline n'importe comment. Staline est grand, disait-il. Autrement dit, il ne fallait pas le banaliser.

M. passa, en Juin, ses examens de droit à Paris, une épreuve de droit civil, de droit constitutionnel et d'économie. Il ne se sentait pas très maître des matières dont il traitait à l'écrit. Il apprit, peu après, son échec. Il partit voir ses cousines au village où elles allaient chaque année. Etonné de son échec, Antoine demanda les notes et leur justification à la Faculté de droit.

Passant, fin Juillet, à Orléans, il fut accueilli par son père furieux. Les notes étaient basses et les commentaires sans éloges. Pour l'économie où la note était 1 ou 2 sur 20, le correcteur disait que la copie était « un tissu d'erreurs grossières ». M. repartit aussitôt, trouva asile chez ses cousines. Puis il alla au bord de la mer, dans une villa que Yolande et Jo partageaient, chaque mois de Septembre, avec des cousins et leurs enfants. , C'est là que lors d'une conversation avec une cousine de Yolande, sa tante, - on l'appelait la tante Marie-Thé - lui dit qu'il ne pourrait faire sérieusement ses études de droit que s'il habitait Paris. Mais, répondit-il, il n'avait pas de chambre où loger. Elle lui proposa d'écrire à l'une de ses amies qui disposait d'une chambre de bonne en haut de son immeuble.-

Rentré à Orléans, M. s'entendit avec son père, après la réponse positive de l'amie de Marie-Thé. Antoine accepta de louer la chambre et consentit à verser, chaque semaine, une petite somme , pour payer ses repas au restaurant universitaire et pour acheter les polycopiés des cours.

Mo s'installa à Paris, début 1952 .Il s'inscrivit à la Faculté de droit et en Faculté des Lettres à ce qu 'on appelait alors la propédeutique. C'était la fin de son adolescence.

## JEUNESSE (1952-1959)

De 1952 à 1955, la vie de M. fut celle d'un étudiant en droit. Au début, il alla régulièrement suivre les cours, ceux d'économie de Jean Marchal, ceux de droit constitutionnel de Georges Vedel qui devint plus tard académicien, ceux de droit commercial et de droit pénal, mais surtout ceux de droit civil pendant les trois années de préparation à la licence. Il suivit, à la Sorbonne, les cours de Propédeutique, à l'époque année préparatoire à la licence de Lettres. Il cessa d'aller aux cours de droit dès qu'il commença à acheter les polycopiés au fur et à mesure que, dans l'année, ils paraissaient. En revanche, il suivait régulièrement les cours de Propédeutique. A la Sorbonne comme à la Faculté de droit, il y avait des travaux dirigés obligatoires qu'il s'efforça de ne pas manquer.

Sa chambre était au septième étage d'un immeuble avenue Hoche, près de l'Etoile. Au rez-de-chaussée, il y avait une princesse qui entrait dans la cour à l'arrière d'une somptueuse voiture. La logeuse de M. habitait dans les étages. L'ascenseur ne conduisait pas à l'étage des domestiques où M. se trouvait. Il ne pouvait emprunter l'escalier principal ré-

servé aux propriétaires et aux locataires des appartements. Il prenait l'escalier de service, le montait et le descendait au moins deux fois, sinon trois fois par jour.

Il apprit assez vite que, pour réussir les examens, il fallait apprendre et répéter d'autant près que possible, quasiment par cœur, non seulement le polycopié de droit civil qui, dès la première année, faisait deux mille pages, mais les autres polycopiés qui faisaient, chacun, plusieurs centaines de pages. Il était inutile de se livrer à ce travail trop tôt dans l'année, on risquait d'oublier assez rapidement ce qu'on avait appris.

Chaque semaine, le Vendredi soir, M prenait le train à la gare d'Austerlitz et rentrait à Orléans, pour y passer le week-end. avec Guénaël, son père Antoine et surtout son copain Beauma. Michel n'était pas là, parti vivre à Londres. Il revenait parfois à Paris passer quelques jours. Moreau et lui se promenaient dans les rues, en bavardant inlassablement. De temps en temps, il voyait Jacques-Henri qui achevait son droit, pour devenir notaire.

Mais les jours de solitude étaient longs,. Loin du Quartier latin où logeaient les étudiants, perdu dans les beaux-quartiers, ceux autour de l'Etoile, M se levait tard, prenait, au resto U, boulevard de Courcelles, comme petit-déjeuner son déjeuner, buvait un café au Dupont-Ternes. Puis il rentrait dans sa chambre, lisait jusqu'au soir, non ses cours de droit ou de Lettres, mais des romans ou des livres d'histoire.

Sa chambre, petite, non repeinte, comportait le lit, un placard, une table, une chaise et une sorte de meuble sur lequel était posé un grand récipient - la cuvette - et un pot à eau. En fin de matinée, il versait dans la cuvette l'eau qu'il allait chercher à un robinet dans le couloir et se lavait. Puis il allait la jeter dans les WC au fond du couloir.

Par la soupente taillée dans le toit et qu'il soulevait en poussant le cadre de la vitre sur une tige de métal à crémaillère, M. voyait Suresnes et les coteaux sur lesquels sera bâtie beaucoup plus tard La Défense.

Le soir, il dînait au restau U, boulevard de Courcelles, dont la salle était au rez-de-chaussée d'un ancien hôtel particulier en bordure du Parc Monceau. On y mangeait mal, notamment de grosses frites faites de pommes de terre plus ou moins avariées et ruisseantes de graisse.

M avait divisé l'argent que son père lui donnait chaque semaine en trois parts : celle réservée à ses repas au Restau U, une petite somme pour les dépenses diverses : un café au Dupont-Ternes ou au Dupont-Latin, du savon, de la pâte dentifrice, des cigarettes, etc. . La troisième part était gardée pour le cinéma. Presque chaque soir, il allait jusqu'aux Champs-Elysées, pour voir un film. Il vit ainsi sortir les premiers Visconti, les premiers Antonioni, les derniers westerns et des films qui ne revinrent jamais à l'affiche comme Le Lit à quatre colonnes, admirable. Le cinéma et la lecture lui permettaient de supporter la solitude de la semaine, sans copains et sans copine, sauf parfois, lorsqu'il revenait de Grande)Bretagne, les visites de Michel. Il y eut quelques séances où Michel demanda à M. de le « maltrai<sup>ter</sup> ». Mais c'était surtout leur promenade dans Paris qu'ils aimai<sup>ent</sup>, elles duraient du soir jusqu'à l'aube. Ces soirs-là, ils mangeaient dans un petit restaurant boulevard Saint Germain, qui s'appelait la Petite Source où l'on servait des beefsteaks et des frites moins mauvaises que celles du Restau U du boulevard de Courcelles. Le premier Restau U que M. avait fréquenté était celui dit des Mines, dans une rue proche de l'Ecole des Mines, mais aussi de Polytechnique. Les étudiants des deux Ecoles qui y venaient, y demeuraient un quart d'heure, le visage tendu, et repartaient, aussitôt leur repas fini. M.u fréquenta aussi celui dit le Mazet où l'on mangeait une brandade de morue

dont la consistance était celle du carton-pâte. Les visites de Michel étaient brèves, Il repartait bientôt pour Londres. Parfois, il restait plus longtemps, logeait dans un petit hôtel rue des Quatre Vents, près de l'Odéon, tenu par l'ancienne domestique de Marcel Proust Céleste Albaret.. Il volait des livres dans le librairies, les lisait, les passait ensuite à Moreau. C'est ainsi que M put lire Beckett, Joyce, Michaud, etc. qu'il n'aurait jamais pu se payer. Michel se fit prendre, se retrouva, un jour, au commissariat. Moreau y fut convoqué, non comme complice, plutôt comme garant de son copain, par rapport à un petit fait de délinquance. Le commissaire fit un rapport, .Michel rendit les livres aux libraires et l'affaire n'eut pas de suites.

M oublia deux fois qu'il manquait d'argent. La première fois, ce fut dans un restaurant à petits prix rue d'Amsterdam, près de Saint Lazare. Au moment de payer l'addition, il s'aperçut qu'il n'avait pas un sou. Un jeune homme se leva de sa table, et, venant vers lui, lui proposa de payer. M. accepta, lui demanda son adresse et lui envoya peu après un mandat. La deuxième fois, il était descendu de sa chambre avec son bagage et s'apprêtait à aller à la gare d'Austerlitz prendre son train pour Orléans. On était un vendredi soir. C'était au tout début de son séjour à Paris, sans doute en octobre 1952. Ouvrant son porte-feuille pour compter ce qui lui restait, il vit qu'il n'avait plus rien pour payer son voyage. Affolé, il erra sur l'avenue Hoche et dans les rues attenante, en se demandant ce qu'il allait faire. Lui revint soudain en mémoire l'une de ses vieilles tantes, belle-soeur de son grand-père paternel, qui l'avait, en Juillet 45, accueilli quelques jours à Tours. C'est là qu'il avait connu sa cousine Miriam qui, plus tard, devint brièvement sa femme. Or cette vieille tante - la tante Yvonne - habitait, il le savait, rue de Logelbach non loin de l'avenue Hoche. A neuf heures du soir, il débarqua chez elle. Elle occupait une chambre de bonne au dernier étage d'un immeuble, elle faisait sa cuisine sur un réchaud à alcool,

mangeait le soir avec son fils Alain. Elle était femme de ménage et vivait de peu. Moreau lui raconta son histoire et elle se mit à pleurer. Elle était seule, Alain était ailleurs, sa fille Miriam était en Suède dans une famille comme jeune fille au pair. Elle lui prêta aussitôt de l'argent pour son voyage. Puis elle lui proposa de venir, un soir de la semaine suivante, dîner avec elle et son fils Alain, frère de Miriam. M. fut ému de ses pleurs. Pour la première fois dans sa vie, quelqu'un pleurait pour lui.

Dans la semaine qui suivit, il alla, au soir fixé, chez la tante Yvonne et y retrouva son cousin Alain qu'il avait perdu de vue depuis 1945 et son séjour à Tours. Pendant le dîner, la tante Yvonne lui proposa de venir, un jour de chaque semaine, dîner avec elle et son cousin. Pendant trois ans, il vint, chaque semaine sauf pendant les vacances, dîner avec elle et Alain. Devenu ami avec lui, le samedi matin, ils allaient dans un bain-douches et se lavaient ensemble. Un jour, Alain voulut le caresser et M. se rebiffa. Alain parut déçu. M. avait revu brièvement André, son compagnon de la Vallée aux Loups dans l'hiver 1950. Celui-ci lui conseilla de lire l'Observateur, un magazine hebdomadaire commentant l'actualité. Il lui recommanda aussi de lire chaque jour le journal Le Monde. Ce que M. fit. Il se mit ainsi au courant des événements politiques et des commentaires de la presse la plus sérieuse du moment. En Mars 1953, Staline mourut. Ce fut l'événement de l'année. Dans l'ensemble, les journaux furent laudatifs vis à vis de lui. Staline était encore celui qui avait mené l'Union soviétique à la victoire, aidant ainsi les Alliés à vaincre Hitler et contribuant à délivrer le monde du nazisme. En fait, on sut, plus tard, qu'il n'avait jamais dirigé les troupes soviétiques. Mais, chaque semaine, il faisait, du Kremlin, un discours à la radio, galvanisant ainsi le peuple et les troupes. La manière dont il parvint ensuite, après la guerre, à s'emparer de la Pologne, de la Hongrie, de la Tchécoslovaquie, de la Roumanie et de la Bulgarie rendit l'Europe et les Etats-Unis sceptiques

sur ses intentions. La guerre de Corée conforta les Etats-Unis dans l'idée juste que Staline voulait étendre son influence en Asie. Cette guerre dura deux ans et se conclut par la scission de la Corée en deux pays, ce qui était un moindre mal. Les partis communistes français, italiens, faisaient, en Europe, le jeu de Staline. ils furent écartés du pouvoir politique par la gauche radicale et par les socialistes. Les libéraux conservateurs, compromis avec le pétainisme, n'avaient guère voix au chapitre. Le PC gardait une grande influence sur l'opinion publique et représentait en France à peu près 25% de l'électorat. Les syndicats de gauche étaient puissants, organisés, régnaien dans les entreprises nationalisées en 1945. Ils contribuèrent à remonter l'économie française et italienne. Celle de l'Allemagne le fut avec l'aide des Etats-Unis, par une alliance politique gauche/droite que dirigeait Adenauer.

A la mort de Staline, Les Lettres françaises, un journal littéraire publié par le PC, présenta en première page un portrait du grand homme dessiné par Picasso. On ne sait pourquoi, Picasso le montrait comme un jeune homme un peu efféminé, dont la virilité n'apparaissait guère ni dans le regard, ni dans les traits. Cela fit scandale. Les communistes étaient furieux. L'opinion publique regretta en général ce qui fut considéré comme une bévue de Picasso.

On imagine mal aujourd'hui la peur que l'Union soviétique alliée aux PC français et italiens inspirait au haut de la classe moyenne et à la bourgeoisie. Certaines grandes familles bourgeoises française s'établirent à Tanger, craignant une invasion soviétique. En 1947, dans le collège où était Moreau à Orléans, on racontait que le PC allait prendre le pouvoir et que des troupes françaises étaient massées en banlieue parisienne pour l'en empêcher. Après la mort de Staline, l'insurrection de Berlin, la tentative de la Pologne de soulever le joug de l'armée soviétique,, l'espoir que Gomulka parviendrait à libéraliser le

pays, ce qu'il ne réussit pas à faire, changèrent néanmoins la donne. Sartre avait pris position pour le PC stalinien et il conserva jusqu'en 1968, ainsi que Simone de Beauvoir, son rôle de « compagnon de route » du Parti, faisant plusieurs voyages en URSS. Des passages de la Critique de la raison dialectique, publiée en 1962, témoignent encore de ses prises de position de l'époque. .

Mais s'était créé - M. ne le sut que beaucoup plus tard - un groupe dissident issu du trotskysme anti-stalinien : Socialisme ou barbarie. Il développa un anti-stalinisme déclaré, mais surtout un anti-bureaucratisme contre le totalitarisme stalinien et post-stalinien. Claude Lefort et Cornélius Castoriadis, dans leur revue Socialisme et barbarie, en produisant des analyses de l'état de l'Union soviétique et surtout en commentant, par des articles de Lefort, l'insurrection hongroise de 1956, contribuèrent à informer une petite partie de l'opinion publique à gauche. Mais l'opposition de Sartre à Socialisme ou barbarie fut radicale. Lefort, ami de Merleau-Ponty, le philosophe, lui-même ami de Sartre, siégeait au comité de rédaction des Temps Modernes, la revue de Sartre. A des remarques de Sartre ne correspondant pas à la réalité du moment en Union soviétique - des camps de relégation s'étaient répandus sur tout le territoire de l'URSS -, Lefort s'opposa courtoisement, en lui disant que ses informations étaient incomplètes. Sartre ne niait pas l'existence des camps, mais en dénialt l'importance. Le marxisme-léninisme était, pour lui, la théorie insurpassable de notre temps. Selon lui, on ne faisait pas d'omelette sans casser des œufs. Par ailleurs, Sartre développait une théorie qui n'avait guère à voir avec le marxisme-léninisme. Plus subjective, plus affinée, notamment dans les propos sur le groupe (la sérialité, le pratico-inerte et le groupe en fusion), elle apportait du matériel pour des analyses sociologiques, anthropologiques, pour des analyses politiques pas seulement au sens de la politique, mais du politique. Il en était de même chez Simone de

Beauvoir, dans son oeuvre philosophique, aussi bien que dans son travail plus sociologique si l'on peut dire *Le Deuxième sexe*. M avait lu le livre, à l'âge de dix-sept ans, au moment de sa parution et il adhéra à la lutte contre la domination des hommes sur les femmes, contre le sexism et le machisme. Le nouvel élan du féminisme en France en 1968 ne le prit pas au dépourvu. Ses amies féministes l'enrôlèrent aussitôt dans un séminaire sur la dominance sociale (LSD). Il en fut viré lorsqu'elles devinrent, dans la fin des années 1970 et à juste titre, féministes radicales., c'est-à-dire lorsqu'elles attaquèrent les moeurs et les manières masculines vis à vis des femmes et surtout du féminin.

Au mois de Mai 1953, Mo se mit sérieusement au travail, en piochant ses cours, non dans la journée mais la nuit. Pour se donner de l'ardeur, il acheta des tubes de Maxiton dont il avalait un ou deux cachets tous le soirs vers 18h. Effectivement, cela agissait et il pouvait travailler jusqu'à 4, 5h du matin. Très souvent, à cette heure-là, il sortait et faisait une longue promenade dans Paris. Par exemple, il prenait le métro à l'Etoile et allait jusqu'à l'Hôtel de Ville, puis remontait à pied jusqu'à l'avenue Hoche, en prenant la rue de Rivoli et l'avenue des Champs Elysées. La jolie chanson de Jacques Dutronc « Il est cinq heures, Paris s'éveille », plus tardive que ses pérégrinations, les lui rappelle.

Il se présenta à l'écrit du droit qui comprenait trois matières, dont le droit civil et l'économie. Il fut reçu. Il s'était présenté à Propédeutique, mais avait été collé. Interrogé, à une séance de Travaux pratiques par le professeur de grec, il n'avait pas su répondre et le professeur était passé à un autre. Celui de latin, qui lui témoignait de la bienveillance, fut déçu de son attitude en cours. Il bavardait avec son voisin, un Grec qui lui apprenait, dans sa langue, les mots grossiers. Il réussit mieux en littérature où le professeur de français recommanda à ses élèves de lire Rabelais et Montaigne, ce que M. fit. Le professeur se moqua de lui parce qu'il croyait que Balzac appartenait à l'ancienne noblesse, mais,

du coup, cela lui donna envie de lire l'auteur qu'il connaissait imparfaitement. Il lut en particulier, en une nuit, la Peau de chagrin qui le terrifia. Bref les résultats étaient médiocres. Il avait les oraux de droit et Propédeutique à repasser en Septembre. Les deux mois de vacances se réduisirent à un mois.

Dans le même temps de cette année 1952-1053, François, son frère, travaillait encore à la Chambre de Commerce de Paris. M le voyait parfois, dînait avec lui.. Guénaël faisait ses études d'infirmière à Orléans et il la retrouvait chaque semaine.. Maud avait été recalée en Terminale. Elle dut redoubler. Elle eut un voile au poumon et dut se reposer en Normandie chez sa cousine Solange, celle qui avait vécu un an à Orléans avec son mari. Puis elle entra dans son école de conseillère familiale. Elle s'apprêtait à passer l'examen final. Moreau était allé la voir dans le château Renaissance genre Violet le Duc où était son école. Il était entouré d'un beau parc. M. eut, plus tard, comme collègue en école d'assistante sociale à Paris, une ancienne professeure de Maud.

L'école était près de la ville où habitait le grand-mère maternelle Denise..Maud sortait dans les bals et les soirées, se fiançait et se dé-fiançait lorsque le soupirant apprenait par l'un ou l'autre que sa mère était en hôpital psychiatrique. Des premières fiançailles avaient été arrêtées par l'indiscrétion d'un cousin de Maud qui avait révélé à l'autre le « secret de famille ». De secondes fiançailles s'annonçaient plus abouties. Le soupirant était même venu, à Orléans, rencontrer Antoine. Elles furent brusquement rompues. Maud en souffrit. Elle raconta à son frère M. qu'elle rentra très déprimée - c'était après son .examen professionnel - à son travail dans un village de Normandie et fut aidée, dans sa détresse, par une amie.

Après ses études faites avec une bourse, elle avait pu s'acheter une Vespa avec laquelle elle parcourait les routes, allant de la Normandie à la Touraine chez sa tante Alice. Au-

paravant, elle avait eu un vélo-moteur. En compagnie de M. son frère cadet, qui était en vélo et s'appuyait à son épaule, elle avait fait un voyage, allant d'un village de Mayenne, où ils étaient l'un et l'autre reçus chez une tante, jusqu'au Mont Saint Michel, à Cancale et à Dinant. Ils furent accueillis, près du Mont saint Michel, par une autre tante, et son mari ; ils avaient un fils encore jeune. Dans leur grenier, Moreau découvrit des livres, notamment un superbe Helvétius, qui avaient appartenu, au XVIII<sup>e</sup> siècle, à un médecin habitant la maison

.Les cousines vivaient toujours à Nantes, dans une maison de la banlieue entourée d'un parc. Elles y occupaient un appartement au premier étage. Elles poursuivaient leurs études secondaires. Jo était toujours contremaître dans son usine de parfums. Yolande tenait la maison et achevait d'élever ses trois filles

Sans travail, pendant l'hiver 1953, Bertrand s'était retrouvé clochard dans la neige, au moment où l'abbé Pierre lançait son fameux appel. Il ne fut pas recueilli par lui, mais rencontré par un copain qui lui donna l'argent nécessaire pour aller chez sa mère, dans la maison de campagne qu'elle rejoignait en fin de semaine. Elle le prit en charge pendant quelques temps.

Arnaud, le frère de Bertrand, vivait au Maroc à Casablanca. En 1953, il y fit venir son amie Chantal.

Durant l'hiver 1953, un cousin d'Antoine le père mourut. Son enterrement avait lieu au cimetière de son village et le repas dans sa propriété en Poitou. Antoine ne pouvait y aller, pris par son travail. Il y déléguua son fils M. Descendant à la gare du village près duquel se trouvait la propriété, Moreau rencontra un homme qui se rendait aussi à l'enterrement. C'était un vieux monsieur qui lui raconta son histoire. Juif, il avait été déporté pendant la guerre, en était revenu. Moreau se souvient de quel ton ce vieux monsieur di-

sait - il faisait beau temps, malgré l'hiver - : Ah, ce soleil!, en regardant, comme ébloui, le ciel. Au repas de midi, M. rencontra Solange, la belle-fille du défunt. Il l'aimait bien. Il l'avait connu à Orléans pendant l'année qu'elle y passa, son mari étant encore militaire. Il était assis à côté d'elle. Comme elle n'avait pas faim, elle versait dans son assiette le contenu de la sienne.

Les vacances commençaient en Juillet et s'achevaient, pour M. à la fin du mois. Il les passa dans la propriété où Jo et Yolande avaient une petite maison, près du village aux confins de la Bretagne et de la Vendée, où ils avaient habité pendant la guerre et où M étais venu pendant l'été 1945. Il logeait, avec Zizi sa cousine, au château dans des chambres du grenier sous les toits. Seuls Jo et Yolande pouvaient loger dans la petite maison de deux pièces. Il parvint à convaincre Zizi de lui montrer ses seins. Le grand événement fut l'arrivée de Loulou annonçant qu'elle était fiancée. Elle repartit, revint peu après avec le jeune homme, un beau garçon blond aux yeux verts. Aussitôt faite la présentation aux parents, aux soeurs et à M., les amoureux partirent se promener dans les bois. Ils vont faire une salade de museau, dit Jo.

Yolande raconta à M. que, voulant prendre des renseignements sur le jeune homme dont sa fille Loulou lui avait parlé, elle écrivit à l'Ecole d'Agriculture de la ville où il avait fait ses études. En réponse , elle reçut une lettre lui disant : « Le taureau dont vous nous parlez fait X centimètres d'encolure...Il peut faire tant de saillies par mois, etc ». il y avait eu erreur sur la personne, du coup transformée en animal.

M. retourna à Paris dès le début d'Août et se plongea dans l'apprentissage de ses cours de droit. Son père lui proposa de prendre un répétiteur pour lui faire réciter ce qu'il apprenait. Il serait ainsi plus sûr de le savoir. Il alla régulièrement, jusqu'au mois de Septembre, chez le répétiteur. Un autre étudiant en droit était là, Serge, avec qui M., plus

tard, se lia d'amitié. Dans le même temps, il prépara les écrits de Propédeutique. il n'y avait pas d'oral. En Septembre, il réussit les oraux de droit et l'examen de Propédeutique. Dès Octobre, il entama sa deuxième année de droit.. Michel vint de Londres à Paris et ils reprisent leurs promenades et quelques « maltraitances ».

Roulpède, un de ses camarade de collège qui vivait en Allemagne, vint à Paris. Il était accompagné d'une jeune femme qu'on appelait Pouçette.. ils décidèrent de faire, à eux quatre, un petit voyage dans le Sud-Ouest, en pratiquant l'auto-stop. Ils partirent, un beau matin, de Paris, passèrent à Orléans où Roulpède et Michel partagèrent le même lit de repos, tandis que M. était seul dans la pièce ) côté. Il entendait leurs ébats. Ils partirent dans la journée à pied vers la sortie de la ville et parvinrent à arrêter des voitures. Pouçette était venue de Paris à Orléans dans un camion et avait failli se faire violer par le conducteur. A quatre, elle ne risquait plus grand chose. Le soir, ils se retrouvèrent dans une petite ville, Argenton sur Creuse, fort jolie. Michel et Roulpède allèrent piller l'épicerie, achetant un ou deux produits et volant le reste. Ils s'installèrent sur l'herbe dans un pré et mangèrent leurs provisions; Michel et Roulpède dressèrent la tente qu'ils avaient emportée. Puis, tous les quatre, on alla se coucher sous la toile. Très vite, Roulpède et Pouçette commencèrent à faire l'amour. On était en Mars, il faisait nuit, personne ne se voyait. M se rapprocha de Michel, commença à le caresser. Il était jaloux de Roulpède qui avait profité de lui le matin. Michel se laissa faire. Les caresses se firent plus intimes et s'achevèrent par son plaisir, tandis que M renonçait, au moins en partie, au sien. Le lendemain, ils se promenèrent dans et autour de la petite ville. Le soir, de nouveau, ils se couchèrent sous la tente. Roulpède et Pouçette firent l'amour: mais, malgré des tentatives répétées, Michel se refusa aux avances de M. Ce qu'il il attendait de lui, ce n'était pas ce genre de plaisir, mais un autre qui venait des coups.

Le lendemain M., furieux de son refus, lui fit la tête. Mal à l'aise dans ce voyage à quatre d'où il se sentait rejeté, il les accompagna néanmoins, toujours en auto-stop séparé, jusqu'à Cahors. Ils s'arrêtèrent à l'entrée de la ville. Ils dominaient un superbe paysage : la vallée du Lot. Ils allèrent dans un bistrot. C'était la fin de la matinée. Ils burent un vin rouge local qui avait le goût de pierre à fusil. En début de matinée, ils s'étaient arrêtées à Brive et avaient assisté à la foire aux bestiaux où une vieille femme tentait en vain de vendre une chèvre.

A Cahors, M. quitta ses amis. C'était le soir. Il sut qu'ils continuèrent leur voyage, visitèrent Saint Cyrq la Poppie, le village où André Breton avait une maison, village que M. visita plus tard avec sa seconde femme Ariane.

M. se rendit à la gare de Cahors. Il n'y avait pas de train pour Nantes où avait lieu ;le lendemain, le mariage de Loulou, sa cousine, auquel il décida d'aller. Mais il y avait un train prévu pour le lendemain matin. Mo. se rendit aussitôt à l'hôtel en face de la gare et y réserva une chambre pour la nuit. Il ne mangea pas et se coucha. Tôt le lendemain, il prit son petit déjeuner dans une grande pièce qui prolongeait la cuisine. Puis il sortit et s'assit sur le trottoir devant la gare. Il était sale, dépenaillé, avec une couverture en travers du dos. Un homme bien habillé s'approcha de lui et lui demanda s'il n'avait besoin de rien. Il s'apprêtait à lui donner une pièce. Il l'avait pris pour un mendiant, à son aspect qui ne devait guère susciter l'intervention sexuelle. M lui répondit non et il s'éloigna. aussitôt.

M.u prit son train sans billet - il n'avait pas d'argent - et arriva à Nantes au milieu de la matinée.. Il se précipita chez un coiffeur, ses cheveux étaient trop longs. Puis il alla à l'appartement de Yolande et Jo, dans la maison au milieu d'un parc, en banlieue proche. Lorsqu'il arriva, son père était là. Annick et Zizi poussèrent un cri d'horreur en le

voyant. Tu ne peux pas aller dans cet état à la messe de mariage et au repas. Elles le traînèrent dans les toilettes où il y avait un petit lavabo. On y versa de l'eau. Elles lui lavèrent la figure, les mains, le corps. Jo lui prêta une chemise propre et un costume. Antoine avait semblé quelque peu consterné par la tenue vestimentaire de son fils,. Mais il ne dit rien, se contentant de réclamer qu'il fit sa toilette. Ce qui fut fait aussitôt par les deux cousines.

Ils allèrent tous à la messe ; la famille de Jo était là ; il avait de nombreux frères et soeurs tous mariés avec des enfants, sauf un couple sans enfant et une religieuse. Le mariage civil avait eu lieu la veille. Jo dit à M: Guy (son gendre) est venu me demander la main de ma fille. il aurait été bien déçu si je ne lui avait donné que la main. Le repas, dans une grande salle où ils étaient très nombreux, fut délicieux. Le soir, au dîner, Yolande dit à Maud : La prochaine fois, ce sera ton tour. Tout vient à point à qui sait attendre, répondit Maud.

Antoine et son fils M repartirent pour Orléans. A la gare de Nantes, Antoine prit les billets. M.u protesta, en disant qu'il voulait voyager sans billet, comme il l'avait fait en venant de Cahors. Son père lui répondit sèchement : Avec moi, tu as un billet.

M ne se souvient pas si ce fut avant ou après le mariage de Loulou qu'il fut hospitalisé pour une brutale crise d'appendicite. Il passait les deux jours de la fin de la semaine à Orléans. Son père était là. Le dimanche, il fut pris de violentes douleurs dans le ventre. Guénaël appela aussitôt un médecin qui diagnostiqua la crise d'appendicite. et ordonna l'hospitalisation immédiate. Une ambulance vint et M. fut transporté à l'hôpital d'Orléans. Très peu de temps après, dans la soirée, il fut opéré. L'anesthésie fut un moment extraordinaire. Elle se faisait encore au chloroforme. On lui mit un masque sur le visage et il respira les vapeurs de chloroforme qui l'endormirent instantanément. Ce fut

une curieuse impression, comme si soudain il voyait blanc, puis tombait dans un trou insondable. Lorsqu'il se réveilla, il lui sembla et il lui semble toujours qu'il avait été mort. Se réveillant, Il se sentait mal à l'aise et souffrait beaucoup. C'était des bonnes soeurs qui faisaient office d'infirmières. On ne les voyait pas souvent. dans la grande salle où il y avait beaucoup de malades. Dans l'un des lits, un bûcheron agonisait. Il avait été brûlé par le feu qu'il avait allumé. Ses vêtements s'étaient enflammés. Il se plaignait incessamment, mourant lentement. Les bonnes soeurs le consolaient en l'appelant Mon pauvre petit. Il mourut dans la nuit. Le lendemain, son lit était entouré de larges toiles qui le masquaient.

Dans la journée, un jeune homme fut opéré. L'anesthésie provoqua, à son réveil, une sorte de délire. Il parlait sans s'arrêter, racontait sa vie. Il disait qu'il n'aimait pas sa belle-mère - la seconde femme de son père -. Le fou-rire s'empara de la salle tout entière en entendant ses divagations. Il s'endormit. Le lendemain, on lui demanda s'il allait bien. Il répondit oui, d'un air un peu gêné.

Mo. resta huit jours à l'hôpital et huit jours ensuite à Orléans, sans retourner à Paris. A l'hôpital, le moment vint où il fallut enlever les fils de la cicatrice. L'une des religieuses s'en chargea. Mais ce n'était pas la plus douce. Une grande femme au visage sévère, au regard dur, s'avança vers son lit, découvrit la plaie et arracha un à un les fils,

en lui faisant un mal de chien. Comme il crieait, elle lui reprocha d'être douillet. Peu après on lui apporta le bassin, sur sa demande, pour qu'il aille à la selle. Dès qu'il eut fini, un vieil homme vint avec du papier, une bassine d'eau et une éponge. Ne t'inquiète pas, lui dit-il; je vais t'arranger ça, mon pt'tit gars. Il le torcha, le lava, l'essuya comme pour un bébé.

Le lendemain du jour où on lui avait enlevé les fils, son père vint le chercher en voiture et le ramena à la maison. Il passa ses huit jours de repos à lire.

De retour à Paris, il reprit les travaux pratiques à la Faculté, acheta les derniers polycopiés. A une sortie de cours, il rencontra le jeune homme avec qui il avait été en répétition chez le même répétiteur, l'été précédent. L'autre lui colla sur les bras une liasse de journaux, en lui disant de les vendre. M les vendit. Regardant le titre d'un des numéros, il s'aperçut que c'était un journal de droite, celui des Indépendants (de l'époque). Lorsqu'il le dit à Serge, celui-ci lui expliqua qu'il était proche de la droite. M; était résolument de gauche, lisant régulièrement l'Observateur. Il bavarda avec Serge qui l'invita chez lui. Il avait un deux-pièces avenue Mac Mahon, pas très loin de l'avenue Hoche. Ils se virent assez souvent. Le père de Serge était très riche, il avait une villa au Mexique, une autre au Sud de l'Italie. Il était divorcé de la mère de Serge dont ce dernier s'occupait. Un jour où elle logeait chez lui, elle descendit dans la cour de l'immeuble et insulta tous les locataires. Serge la fit interner à Saint-Anne. Il lui reprochait ce qu'elle avait fait. M lui fit remarquer qu'elle n'en était pas responsable. L'amitié avec Serge dura un certain temps. Il vint, pendant l'été 54, le chercher à Orléans. Il revenait de ses vacances en Italie chez son père. Il faisait le voyage en Vespa et ramena M sur le siège arrière à Paris. Quand M. quitta la France, Serge garda des contacts avec Guénaël, François et Maud. Il était amoureux de Maud, mais cela resta sans suite. Il épousa plus tard une belle blonde, Hélène, et s'installa à Robinson dans une grande maison. Il était huissier de justice, avait son cabinet à Paris et gagnait beaucoup d'argent. Il avait payé à sa femme une toute pe-

ite librairie dans une rue de Robinson. M le revit au début des années soixante, un soir de Nouvel An sur les Champs Elysées. Serge lui proposa aussitôt de venir passer le réveillon chez lui avec ses amis. M. ouvrit son manteau. Il portait un chandail troué, un pantalon taché, une chemise au col chiffonné. Ah non, ce n'est pas possible, dit Serge. Ils se quittèrent bons amis. Ils se revirent une seule fois. Serge l'invita à déjeuner dans un restaurant en sous-sol d'un immeuble avenue de l'Opéra. Pour la première et la dernière fois de sa vie, M mangea du caviar à la louche. Le repas était exquis. Serge avait invité un copain que M. connaissait, ils avaient été condisciples à la Faculté de droit. Le copain semblait lui aussi fort à son aise. Au moment de l'addition, Serge refusa que M y prit part. Ils ne se revirent plus. M ne sait ce qu'il est devenu. Ils n'avaient pas les mêmes idées, mais il l'aimait bien.

Durant cet hiver 1954, Michel était venu de Grande Bretagne à Paris et, dans le même temps, Miriam revint du Maroc où elle était allée, venant de Suède, chez l'un de ses frère qui habitait Casablanca. Elle était, pour quelques temps, à Paris, et logeait chez l'une de ses amies, la propriétaire de la forêt de Gastine, chère à Ronsard, sur les bords du Loir. Un soir, Michel, Miriam et Mo. dinèrent ensemble, se promenèrent. Moreau proposa de finir la soirée dans sa chambre. Ils se retrouvèrent tous les trois dans la pièce et les deux hommes - ils avaient vingt ans - annoncèrent à Miriam qu'ils voulaient la voir toute nue et qu'ils allaient la déshabiller. Elle protesta violemment, mais ne se débattit guère et se laissa déshabiller. Ils se contentèrent l'un et l'autre de lui caresser un peu les fesses et la laissèrent se rhabiller. Elle partit, furieuse.

Le corps de Miriam n'intéressait pas Michel,. En revanche, il séduisit fort M. C'était la première fois qu'il voyait entièrement nu le corps d'une femme. Il dut s'en souvenir plus tard lorsqu'il l'épousa. En tout les cas, elle ne lui en voulut pas de son machisme et ils restèrent bons amis.

En Juin 1954, M.u passa les examens de droit. Comme l'année précédente, il fut reçu à l'écrit et collé à l'oral. Les questions étaient difficiles;. L'années précédente, Vedel lui avait demandé qui contre-signait le décret de nomination du président du Conseil. Il n'en savait absolument rien. Cette année-là, elles furent tout aussi difficiles et il échoua.

C'est à la fin du printemps 1954 qu'un soir, se trouvant au carrefour Sèvres-Babylone, il entendit les vendeurs de journaux annoncer : Chute de Dien-bien-Phu. L'un des jours qui suivit, il y eut une cérémonie à l'Arc de Triomphe, De Gaulle ranima la flamme. Il y avait très peu de monde. Mendès-France fut désigné comme président du Conseil. et fit le pari qu'il achèverait avant la fin de Juillet, les négociations de paix avec le Vietminh, entreprises à Genève .Il gagna son pari.

Moreau partit en vacances au bord de la mer où il retrouva ses cousines et des petits-cousins de son âge fils d'un cousin de son père. Un matin, se mettant à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée de la villa qu'occupaient Yolande, Jo, ses cousines et lui-même, il vit dans la cour une jeune fille qu'il ne connaissait pas. Elle était une amie de classe de ses cousines Annick et Zizi et était venue les voir en vacances. La jeune fille était très belle, mais Moreau la voyait mal car il y avait de la brume et elle était dans un groupe. Il la revit l'après-midi, il discuta avec elle. Elle était intelligente, un peu dure, mais néanmoins compréhensive. Le soir, ils se promenèrent tous les deux, allèrent jusqu'à une pointe qui, s'avançant du rivage, s'étendait sur la mer. Un phare, ou plutôt une grosse lanterne y clignotait. Moreau, près de la jeune fille, se détendait, se racontait, tandis qu'elle l'écoutait patiemment. Elle lui dit : Méfiez-vous. Vous portez un peu trop votre coeur en bandoulière. Le lendemain, dans la soirée, il frappa à la porte d'une pièce de la villa où elle se trouvait. Elle rattachait à ses épaules le haut d'un maillot de bain. Elle portait encore sa robe, elle s'apprêtait à aller se baigner. Ils y allèrent ensemble, par un beau soleil.. Elle partit le lendemain. M. savait désormais qu'il était amoureux d'elle. A

sept heures trente, il était à l'arrêt du car, seul. Ils se dirent au revoir en se serrant la main et elle repartit pour Nantes où elle habitait.

La vie de M fut dès lors transformée. Il n'éprouva le même sentiment que beaucoup plus tard lorsqu'il connut Ariane. Il avait l'illusion ,probablement fausse, que la jeune fille partageait ses idées. Elle approuvait Mendès-France, un homme de gauche, de faire la paix avec le Viet-Minh. Le 25 Juillet 1954, furent annoncés les accords de Genève. Mais cette date historique fut, pour Moreau, celle où, dans sa vie, il avait rencontré son premier vrai amour. Celui avec Charlotte avait été plutôt une amitié amoureuse avec des caresses. Là il n'y eut rien de tel. D'ailleurs il ne savait pas s'il la désirait. Ce qu'il voulait - comme ce fut le cas plus tard avec Ariane, en beaucoup plus simple -, c'était vivre avec elle, ne plus la quitter.

Il rentra à Paris, prépara ses examens pour Septembre et les réussit. Pendant l'été, il rencontra un jeune homme qui, comme lui, passait ses examens de droit. Son père était antiquaire et enseignait à l'Ecole du Louvre. Il habitait à côté de l'Etoile dans un bel appartement, avec se parents et la soeur de sa mère Il lui raconta que son père s'était enrichi pendant la guerre et qu'à la fin des hostilités lui et sa famille avait été protégés par les Américains. Il disposait de beaucoup d'argent de poche et il raconta aussi à Moreau qu'il choisissait des call-girls pour ses plaisirs. Celles-ci coûtaient à l'époque l'équivalent de 2 000 euros aujourd'hui. Elles accueillaient le client dans leur appartement.. L'une d'elle jouait du piano. Après un bon dîner, le couple se retirait dans la chambre à coucher pour faire l'amour. Un jour, M. reçut de ce jeune homme une très longue lettre. mais elle était écrite en lettres minuscules et il ne put la lire même avec une loupe. Il lui répondit néanmoins une lettre beaucoup plus brève sur le peu qu'il avait pu déchiffrer. Il le rencontra, une dernière fois à la Faculté le jour de l'examen. Il ne sut s'il avait été collé ou reçu et ne le revit jamais plus.

1944-1955 fut, jusqu'en Mars, l'année Mendès-France. On lisait l'Express, on attendait le vote de l'Assemblée sur la CED (Communauté européenne de défense). C'était un projet qui prévoyait l'engagement de troupes allemandes dans les armées alliées. La France refusa. La Tunisie libre, le dey s'étant retiré, fut gouverné par Bourghiba, long-temps prisonnier à Paris et revenu triomphalement à Tunis.

M; commença sa troisième année de licence. Son amour pour la jeune fille était tel qu'il ne pensait qu'à elle, mais curieusement, loin de l'éloigner du travail, cela redoublait son activité. Alain qu'il rejoignait chaque semaine aux douches, l'invita un soir chez lui. Il l'accueillit en slip de bain, une sorte de fourrure tigrée. Ils dormirent ensemble, sans qu'il se passa rien, .mais, au matin, descendant le slip de fourrure tigré, M donna à Alain, en le caressant, tout le plaisir qu'il attendait de lui. Ce fut un acte sans suite, jamais renouvelé.

Cette année-là, venant à Orléans avec lui pendant l'hiver, Alain rencontra une amie de Guénaël qui faisait, comme elle, ses études d'infirmière. C'était une fille qui aimait la peinture, la musique. Elle fit écouter à Guénaël et à M;, un soir, les Concertos brandebourgeois qu'elle avait en disque. Elle devint plus tard une spécialiste des frères Le Nain et travailla au Musée des Arts décoratifs. Elle mourut prématûrément dans les années quatre-vingt dix.

Alain tomba amoureux d'elle et la revit. Ils se fiancèrent et se marièrent au début de l'été 1955. Marie-Thérèse était la fille de fermiers qui cultivaient près de Guise la bette-rave. Fort à l'aise, le couple de ses parents ne s'entendait guère. Lui, dès le début de son mariage, avait logé, dans une grange un peu éloignée de la maison, en lui aménageant une chambre, la vachère de la ferme. Pendant quinze ans, il la rejoignit dans ce « home », sans que sa femme le sut. Lorsqu'elle le découvrit, ses parents, furieux, décidèrent de vendre la ferme qui leur appartenait. ``

Pendant ses fiançailles, Alain allait voir régulièrement Marie-Thérèse chez ses grands-parents. Ils habitaient la petite ville de Guise près de laquelle se trouvait la ferme. Alain raconta à Moreau comment, pour la première fois, il aimait physiquement sa fiancée. Comme elle redoutait la douleur et qu'il ne voulait pas lui faire mal, il y passa la nuit. Plus tard, comme elle était peu portée sur le plaisir physique, il eut quelques aventures jamais durables avec des femmes qu'il rencontrait. Mais il aimait toujours Marie-Thérèse, en eut deux enfants, Sylvine - qui est la filleule de M; - et Hubert. Alain mourut longtemps après sa femme. Ils habiterent d'abord Neuilly, puis Saint Germain en Laye. Veuf, il voyagea beaucoup, but un peu trop. M se souvient de lui comme d'un joyeux compagnon très égrillard, aimant le plaisir comme M l'aimait. Il fut, un temps, son beau-frère, quand il épousa Miriam sa soeur. Le divorce ne les éloigna pas l'un de l'autre, non plus que de la nombreuse parenté de Miriam l'ancienne femme de M

En Juin 1955, M, toujours amoureux, passa ses examens de droit du premier coup, écrits et oraux. Pendant l'hiver, il avait revu son oncle Arnaud venu à Paris avec Chantal, son ancienne amie devenue libre et qu'il emmenait avec lui à Casablanca. Elle avait désormais deux enfants, Michèle et Patrice. Ils deviendront, après le mariage d'Arnaud avec Chantal en 1959, les cousins germains de M de ses soeurs et de son frère. Durant son séjour à Paris, en cet hiver 54-55, Arnaud emmena M et Chantal dans un restaurant près de Saint-Lazare, où, pour la première fois de sa vie, Mo mangea du homard. Il les emmena aussi dans un restaurant du XVI<sup>e</sup> arrondissement que fréquentait, lorsqu'il venait à Paris, l'empereur Bao Daï qui avait régné sur le Vietnam. Chantal et Arnaud repartirent tous les deux au Maroc, laissant à la garde d'une nourrice les deux enfants, dans le rez-de-chaussée de l'hôtel particulier qui appartenait à leur futur père.

Au début de l'été 1955, M, après la réussite de ses examens de droit, se décida à demander à la jeune fille de Nantes qu'il aimait de se marier avec lui. Elle lui avait donné son adresse. Il lui écrivit en lui demandant un rendez-vous à Nantes. Elle le lui accorda.

Il vint à Nantes en Juillet chez Jo et Yolande. Un soir, vers dix-sept heures, il se rendit place Graslin devant l'édifice où ils s'étaient donnés rendez-vous. M se demanda si elle viendrait. Elle vint à l'heure dite. Elle n'habitait pas loin du lieu où ils se rencontraient. Ils marchèrent. Moreau lui dit qu'il l'aimait, voulait se marier avec elle, ne plus la quitter. Elle lui répondit calmement, avec beaucoup de douceur, qu'elle n'était pas amoureuse de lui, qu'elle ne pouvait pas accepter. Il n'y eut aucune ironie dans sa voix. C'était un refus parce qu'il ne pouvait en être autrement. M ne pouvait lui en vouloir. Elle se maria, quelques années plus tard, avec un homme d'origine polonaise, dont les parents étaient riches. Il avait tenu un commerce au Maroc d'où il était revenu, sans doute après l'indépendance. Il travaillait ici ou là, changeant souvent d'emploi, ce qui était possible à l'époque. Ils eurent trois enfants. La jeune femme mourut en Juillet 1976 .Elle avait à peine quarante ans.

Lorsqu'il revint en France après avoir participé à la guerre d'Algérie, Moreau la revit une ou deux fois dont une fois avec son mari. Annick lui dit qu'il n'aurait pas été heureux avec elle. M se souvint alors qu'elle lui avait dit, lorsqu'ils se promenèrent ensemble, le 25 Juillet 1954, qu'elle avait fait renvoyer par sa mère la bonne, parce que celle-ci emmenait dans sa chambre son petit ami. Mais, pour lui M., elle avait fait son oeuvre. Elle l'avait tiré de sa solitude. Certes il était désespéré de son refus. Mais il continuait à l'aimer. Désormais, pour lui, il y avait un(e) autre, il n'était plus seul. Assez vite, il décida qu'il ne resterait pas en France. Il lui fallait d'autres lieux loin de ceux où il avait vécu jusque là. Il écrivit à Arnaud et lui demanda de lui trouver un travail à Casablanca. Avec une licence en droit, ça devait marcher.

Il passa l'été d'abord au bord de la mer, puis au village où, dans un parc, Yolande et Jo avaient leur petite maison. Il revint brièvement à Paris où Miriam l'aida à repeindre sa chambre de l'avenue Hoche. Puis il partit pour Nantes, vécut quelques semaines, avec son oncle, sa tante et ses cousines, tout en travaillent.chez un notaire où il préparait des

actes de vente et recopiait des jugements au civil. Arnaud lui écrivit qu'il lui avait trouvé un travail dans une administration, la Conservation foncière, à Casablanca. Il était embauché pour le 1<sup>o</sup> Novembre. Il prépara son voyage. il n'avait pas un sou. Guénaël lui prêta de l'argent. Il quitta Nantes dans la voiture de Guy et de Loulou qui retournaient à Angoulême où ils habitaient. Dans l'hiver 1954-1955, Loulou et Guy avaient eu un enfant. Guénaël et .u étaient allés au baptême, partant d'Orléans et y revenant en auto-stop. Il dormit une nuit à Angoulême, puis prit le train pour Bordeaux. De là il gagna l'aéroport de Mérignac. Il y avait une grève à Air France et l'avion ne partait pas le matin, mais l'après-midi, de l'aéroport de Cognac. Il mangea au restaurant de l'aéroport de Mérignac, le repas était payé par Air-France. Les passagers furent acheminés en car à Cognac d'où un Constellation les emmena à Casablanca. Au moment où ils survolaient la ville, un orage éclate. L'avion tourna en rond pendant une heure, sans pouvoir se poser. Les hôtesses de l'air traversaient la carlingue sans s'arrêter. Enfin il atterrit. Arnaud, en voyant M, sourit ey lui dit : Je suis content de te voir. On annonçait que le contact avec l'avion était perdu.

Au début de l'été, avait eu lieu, dans un restaurant près de l'Opéra Comique, le repas de mariage d'Alain et de Marie-Thérèse. Le beau-père d'Alain invita François et M à faire un voyage en Belgique. Ils allèrent d'abord à Guise, ils visitèrent les ruines du château, celui des ducs, puis dormirent dans la ferme prête à être vendue. Ils partirent, le matin, pour la Belgique. Ils s'arrêtèrent dans une ville de la frontière où avait lieu, chaque année, un carnaval célèbre. Ils allèrent ensuite à Waterloo où ils déjeunèrent près du monument commémoratif de la bataille. Le soir, ils arrivèrent à Bruxelles qu'ils traversèrent non dans la voiture du père de Marie-Thérèse, mails dans celle d'un de ses amis qui conduisait à toute vitesse sur les boulevards. Ils achevèrent leur séjour en Belgique au bord de la mer du Nord, se baignèrent, virent la baie d'Ostende et visitèrent Gand et Bruges, puis revinrent à Paris.

Au cours de l'été 1954, comme tous ses enfants étaient majeurs, Antoine leur distribua leur part de succession de Lucie la tante venue à Castillon, morte en 1943, soeur du grand-père maternel mort en 1928. Avec cet argent, M put quitter le Restau U , et manger dans un restaurant à petits prix où la nourriture était bonne. Le restaurant faisait partie d'une chaîne et portait, comme tous ceux de cette chaîne, le nom de restaurant des Chauffeurs. La serveuse était aimable et attentionnée. M y rencontra un ménage. L'homme avait été espion des Allemands pendant la guerre. Mais, dans les derniers temps, il fit aussi de l'espionnage pour les Américains. Arrêté après la guerre, il risquait la peine de mort, mais l'intervention des services américains lui sauva la vie. Il fut condamné à une peine de prison et envoyé en Corse à Calvi. Il se souvenait qu'aux repas l'un des prisonniers annonçait : Excusez-moi, messieurs, sortait son sexe et se masturbait en public. Il fut libéré au bout de huit ans et devint vendeur et acheteur de timbres, ce qui lui permettait de vivre décemment avec sa femme. Le jour où M réussit ses examens, le ménage lui offrit le café.

Il rencontra aussi au restaurant des Chauffeurs la fille d'une célèbre demi-mondaine des années 1900, Emilienne d'Alençon. Morte pauvre, elle avait été enterrée sur la Côte d'Azur où elle vivait. Sa fille raconta qu'ayant pris un billet de loterie, elle gagna une somme rondelettes et s'en servit pour ramener à Paris le corps de sa mère et le faire enterrer dans un cimetière parisien.

Lorsque,-avec Arnaud au volant de sa voiture, M sortit de l'aéroport, il se trouva dans la banlieue de Casa. Ils arrivèrent sur un boulevard, il fut plus tard qu'il s'appelait le boulevard de Bordeaux. L'auto vint se ranger le long d'un trottoir devant un immeuble style HLM à plusieurs étages. Il y avait un ascenseur.. Lorsqu'ils sortirent de la cabine, ils se trouvèrent sur un balcon. M eut, devant lui, une grande tache sombre au milieu de bâtiments blancs. C'était la medina de Casablaca dont une partie - le mellah - était, il l'apprit ensuite, habitée par des Juifs. Cette grande tache sombre paraissait comme un lieu aban-

donné par rapport aux immeubles neufs de la ville. Au delà de la medina, on apercevait le port et les mâts des cargos et des paquebots en partance ou entrant et s'arrimant le long des darses.

Comme M remarquait avec étonnement cette médina discordante par rapport aux immeubles nouveaux qui l'entouraient, Arnaud lui dit sèchement : Mais on ne peut pas tout faire.

Il passa la nuit dans le petit studio d'Arnaud et de Chantal, après avoir dîner avec eux. et être allé ensuite chez des amis du couple qui le reçurent comme s'ils le connaissait depuis toujours.

Le lendemain, il prit une chambre dans un hôtel près des Municipaux et alla se présenter avec Arnaud à la Conservation Foncière dont le bâtiment était voisin de l 'hôtel.

Dès le lundi suivant, il était au travail et recopiait des actes. Le problème était son écriture peu lisible. Chez le notaire de Nantes, les actes étaient courts et il pouvait les recopier deux fois. Un chef de service - qu'il eut ensuite comme supérieur - s'en plaignit. Mu proposa de taper à la machine les actes qu'il avait à recopier. Mais il n'y avait pas de machine à écrire sauf pour les dactylos qui ne s'occupaient pas des actes, mais du courrier. M décida d'en acheter une. La manière dont il s'était débrouillé pour régler ce petit problème plut sans doute au chef de service qui s'était plaint de son écriture. Il lui proposa de venir travailler dans le bureau qu'il occupait avec l'un de ses collègues ; il était, lui aussi, comme M, sous ses ordres. Le chef de service était proche de la retraite. Il faisait confiance à son personnel.

Le travail n'était guère difficile ; il s'agissait de recopier les données fournies par un plan venu des archives de cette administration dite Conservation Foncière. Le système foncier d'enregistrement était le même qu'en Alsace. La centralisation des preuves de propriété était faite dans cette administration unique. Sur les actes, on ne voyait que des noms d'Européens et surtout de Français. Revenait souvent le nom du président du Conseil

économique et social de la IV<sup>e</sup> République qui semblait avoir, au Maroc, de grands biens. En revanche, il y avait peu de petits propriétaires. Ceux-là venaient parfois, deux ou trois à la fois, pour un renseignement ou pour une demande. Ils étaient accueillis par les deux collègues de Moreau. Il y avait rarement des difficultés. La propriété foncière au Maroc fonctionnait en circuit fermé où n'apparaissait jamais aucun Marocain. Sans doute, les propriétés marocaines, les habous par exemple, étaient-elles gérées et administrées autrement, avec un autre système. La propriété des colons résultait ou d'expropriations ou d'achats ou de ventes ou d'occupations de terres où paissaient les moutons et qui n'appartenaient à personne.

Le travail, au bureau, était monotone, sans obligation de temps, autrement dit sans délais, ni quantité à fournir. Le chef de service vérifiait le travail de son collègue et de Mr. Le collègue avait une cinquantaine d'années, M avait vingt-trois ans, celui qui les « commandait» en avait soixante. Parfois le travail était interrompu par des visites. Si c'était un employé de la maison, il était connu, on lui faisait raconter les derniers potins, ce que, lui, il avait fait récemment et autrefois. L'un d'eux venait régulièrement. Il avait vécu longtemps à Alger, notamment durant son enfance et son adolescence. Il racontait en riant que, jouant avec ses copains algériens, ceux-ci l'immobilisaient, deux d'entre eux maintenaient ses bras, tandis qu'un troisième le sodomisait. J'étais le plus petit, je ne pouvais leur résister. Mais, semble-t-il, cela ne lui posait pas de problèmes, bien qu'il ne fut pas porté sur les hommes. Il aimait les femmes et, parmi ses belles amies, avait épousé tardivement l'une d'entre elles. Il la harcelait chaque matin. Ce à quoi, lorsqu'elle était fatiguée, elle avait trouvé une parade. Elle lui disait : « Va donc pisser ». Comme M. était jeune, leur grande plaisanterie était de lui demander de montrer son derrière, ce à quoi il se refusa toujours pendant les deux ans qu'il passa dans ce bureau. Un jour, à bout d'arguments, il dit au collègue algérois qui participait à la blague : Mais, vous-même, vous ne montreriez pas votre derrière ? Bien sûr que si, lui répondit-il aus-

sitôt. Et il se déculotta séance tenante, tandis que le chef de service se précipitait vers la porte pour la maintenir fermée. Les commentaires des deux collègues furent peu aimables : C'est pas beau. Oh c'est moche. etc. Cela ne convainquit pas M d'en faire autant.

Quand, par hasard, une jeune dactylo - celles adultes, de plus de trente ans, étaient respectées - entrait dans le bureau - elles ne s'y risquaient pas souvent -, les deux collègues se jetaient sur elle, l'embrassaient, lui pelotaient les fesses et les seins. Cela n'allait jamais plus loin,. Si un couple de jeunes se formait, cela ne se passait pas en public, mais dans la cave des archives.

Il n'y avait pas de cantine. Ils ne déjeunaient jamais ensemble. Au début de son séjour, M allait manger dans un petit restaurant où on lui servait souvent de la morue salée excellente, très fraîche. Puis Arnaud lui proposa de venir déjeuner avec lui et l'un ou l'autre de ses copains. Arnaud travaillait dans une boîte d'essence .Il ne s'y plaisait guère, mais s'y était fait une place, en collectant des renseignements à partir desquels il rédigeait régulièrement un rapport avec des informations pouvant aider la direction locale dans sa politique de vente. Cela lui permettait de circuler beaucoup dans la ville. Il ne rentrait au bureau que pour rédiger ses rapports. Son mauvais caractère ne s'y manifesta qu'à partir de 1957, lorsqu'il ne se sentit plus tenu de travailler comme employé. Il fut finalement licencié en 1959. Il passa près de cinq ans dans la boîte.

Auparavant, comme il le raconta à M, il avait dirigé un chantier de constructions sur Casa. Un soir, il s'aperçut, en refaisant sa comptabilité, qu'il manquait une somme d'argent importante. En vain il cherchait ce qui avait pu être oublié dans les dépenses. La somme ne reparaissait pas. Effondré, Arnaud rentra chez lui. Il aurait à rembourser de sa propre poche la somme en question. Dans l'ascenseur, il invoqua celui qui lui avait servi de père et était mort lorsque lui Arnaud était encore adolescent. Vous ne pouvez pas

m'abandonner. Cette invocation à ce père mort qui n'était pas son père physique, mais qui l'avait aimé, lui redonna courage. Il se replongea dans ses comptes, retrouva l'erreur. La présence de Chantal avait rendu sa vie plus facile. Lorsqu'il l'amena à Casa, il était encore sur son chantier. Il rentrait, le soir, épuisé et, racontait Chantal, s'endormait sous la douche. Il trouva un autre travail, celui dans la boîte d'essence. Il avait obligé Chantal à prendre un emploi. Les revenus d'Arnaud ne pouvaient suffire à les entretenir ainsi que les deux enfants restés en France. Elle fut embauchée dans un magasin du centre de Casa qui vendait des objets de luxe, tous venus de France, il n'y en avait aucun de provenance marocaine. Elle était bien payée et touchait un léger pourcentage sur les services de table ou sur ceux d'argenterie qu'elle vendait. Le couple vivait dans le petit studio où Moreau dormit une nuit, ; le loyer n'était pas très élevé. Ils n'avaient pas de gros problèmes matériels.

Arnaud institua, dès le début du séjour de M, une habitude. M venait, chaque soir, dîner avec eux. Il payait sa part de nourriture. Mais, spontanément, Chantal lui avait proposé de s'occuper de l'entretien de son linge et de ses vêtements. Il faut dire que la température descendait rarement au dessous de 18-20 degrés. Les vêtements étaient légers, veste et pantalon de demi-saison. jamais de manteau, de temps en temps un imperméable à la saison des pluies en Février et Mars.

M passait le dimanche avec eux, déjeunait et dînait dans leur studio. Il arriva qu'ils partent en balade avec la voiture., allant sur la côte Ouest, ou, de l'autre côté, vers Fedala, ou dans la campagne. C'est ainsi que M se retrouva dans une vallée où avait travaillé, peu de temps auparavant, le fiancé de sa cousine Zizi, l'une des filles de Yolande. Très belle vallée, en bordure du Moyen-Atlas, verdoyante bien qu'on fut en hiver.

Dès les premiers jours après son arrivée, M se promena dans Casa. Il se souvient d'un jeune qui marchait derrière lui sur des béquilles et l'appelait. Affolé, il courait et l'autre

essayait de le rejoindre. Moreau se reprocha longtemps cette peur qu'il avait eue d'un infirme qui voulait sans doute lui demander une petite pièce.

En fin de journée - il sortait vers 17h du bureau -, il rentrait chez lui, lisait, écrivait. Il lut ainsi la Divine Comédie du Dante, le Don Quichotte de Cervantes et ses Nouvelles exemplaires. Il se souvient de l'une d'elle. Un jeune homme confia sa femme à son meilleur ami en qui il avait confiance. Il devait s'absenter pendant un temps. Les deux jeunes tombèrent amoureux l'un de l'autre. M ne se souvient pas de la fin de l'histoire, sinon qu'elle était triste. Il ne se souvient pas non plus de ce qu'il écrivait à l'époque. Avant de quitter la France, il s'était inscrit à Bordeaux à la Faculté, il avait le programme de la licence de psychologie, possédait les livres à lire, notamment l'ouvrage de Jean Château sur l'enfant, mais il ne les lisait pas. C'était la littérature qui l'intéressait.

Michel lui écrivait de temps en temps, il avait régulièrement des lettres de Guénaël. Son père avait très mal pris son départ au Maroc. Il lui écrivit une lettre assez furieuse, s'étonnant de sa décision. Mais M ne voulait plus être à sa charge, et, dès qu'il eut touché son premier salaire, il l'avertit de ne plus lui envoyer d'argent pour vivre. Il remboursa à Guénaël l'argent du voyage et paya, chaque mois, les traites de sa machine à écrire achetée à crédit. En fait son salaire suffisait à l'entretenir, à condition de ne pas se lancer dans des dépenses inconsidérées. L'héritage de Lucie n'était pas épuisé et il pouvait, si besoin est, y recourir, ce qui ne se produisit pas. Il retrouva cet argent comme seule ressource en argent de poche, n'ayant qu'une paie minuscule; pendant son service militaire au Maroc et en Algérie.

M; acheta un lit de camp, une chaise et une table qu'il eut sans doute d'occasion. C'était une table de bridge. Le studio était clair, donnait sur des collines qui dominaient le boulevard de Bordeaux et sur lesquelles s'étaient construites de belles villas. C'est de la fenêtre de ce studio qu'il vit, un soir, au crépuscule, un homme qui criait en courant au milieu du boulevard, malgré les voitures qui risquaient de l'écraser. Il y eut un coup de feu

et l'homme cessa de crier, s'écroula de tout son long au milieu de la chaussée.. Une autre fois, il vit passer sur le boulevard une charrette attelée d'une brelle (un mulet femelle), La charretier la frappait avec son fouet. La bête s'affala sur le sol, les quatre pattes étalées, sans pouvoir se relever.

Arnaud avait un chien que, chaque soir, lui et M promenaient sur le boulevard. C'est pendant ces promenades que, sans la présence de Chantal, Arnaud lui raconta peu à peu sa vie. Il ne lui parla pas directement de son illégitimité, - que M avait su par Antoine son père - , mais lui dit un jour : Si j'ai des ennuis, j'irai voir Untel. C' était le nom de son géniteur, fort riche et ancien député. Arnaud raconta son enfance dans les greniers de la place Lorraine à A. Il était le dernier. Il avait six ans de différence avec sa soeur., Claude, la mère de M, huit ans avec son frère Bertrand. Parfois, ses parents, sans doute en l'absence momentanée des nourrices, le prenaient dans leur chambre et il assistait, affolé, à leurs scènes de ménage, leurs bagarres. Dès qu'il sut écrire, il allait poser sur leur lit des petits mots où il les suppliait de ne pas se disputer. A M. qui lui demandait s'il aimait ou non Claude, il répondit oui. Et il lui raconta l'histoire du chat sur la rambarde à la Baule. Il l'avait poussé, la bête était tombée de trop haut et s'était tuée. Claude avait collé une gifle à son frère, en lui disant : Tu es méchant. C'est dans ces soirées qu'il raconta aussi ses retours de pension dans une maison vide, les douze kilomètres à pied qu'il fit, avec une crise d'appendicite, pour rejoindre la maison de sa grand-mère, son errance dans les rues à quatorze ans, allant demander à manger à des amis de ses parents. Qu'en fut-il pour Claude ? Il raconta à Moreau la mort de son père, Raymond, en 1928. L'agonie fut longue; Denise, en grand deuil, demeurait dans la chambre de son mari, soi)-disant pour le veiller. Il était encore conscient et réclamait ses enfants. Mais Denise avait convoqué de Paris Céline la bonne qui tenait l'appartement de la rue de Sontay. Sa tâche était d'empêcher les enfants, Bertrand, Claude et Arnaud, d'entrer dans la chambre de leur père. Denise craignait qu'en les voyant ,il ne modifie son testament et

ne lui laisse pas l'usufruit de l'ensemble de ses biens, c'est à dire tous les revenus, les enfants n'étant que nu-propriétaires sans revenus de ces biens. La seule exception fut Arnaud qui, à sa majorité, devint propriétaire de l'hôtel particulier, le loua et en toucha les loyers.. Les enfants entrèrent dans la chambre quand leur père eut perdu conscience. Arnaud avait commenté cette mort du père d'une simple phrase : Claude était comme folle. Ce qui évidemment ne prouve pas qu'elle l'était déjà.

Enfin, Arnaud lui parla de sa fiancée qu'il aimait et dont il était aimé. Lorsqu'il partit pour le Cameroun, comme forestier, il pensait venir la chercher à Paris où elle habitait, dès qu'il serait installé là-bas. Ils faillirent faire l'amour, dit-il, dans la cabine du bateau qui allait l'emmener. La guerre arriva, il ne revint pas. Elle l'attendait. Il crut qu'il avait attrapé la syphilis et écrivit au père de la jeune fille pour lui dire qu'il rompait ses fiançailles. Elle en épousa un autre..

Il avait, dit-il, beaucoup de tendresse pour Chantal, mais n'en était pas amoureux. Il était bien décidé à l'épouser, mais attendait la mort du père de Chantal.. Sans ressources, le père pouvait lui réclamer, dès qu'il la saurait un peu argentée, une pension alimentaire. Le père mourut en 1959 et Arnaud épousa trois mois après Chantal à Paris. .Ils étaient déjà revenus en France.

C'est lors d'une de leurs promenades qu'Arnaud lui raconta que, peu avant son départ pour Casa, se trouvant seul avec sa mère dans la cuisine de sa maison de campagne, comme ils se disputaient, elle l'insulta violemment. Arnaud ne dit pas quelles étaient ces insultes, mais M suppose qu'elle le traita de bâtard. Il prit, dit-il, sur la table de la cuisine une lourde poterie en faïence - que M avait vue souvent quand il était chez sa grand-mère - et la lui lança à la tête. Mais, à la dernière seconde, il parvint, du bout des doigts, à rabattre la poterie qui se fracassa sur le sol.

Cette histoire eut, pour M, beaucoup d'importance. Quand il devint sociologue, il fut toujours préoccupé dans ses recherches par le choix, la décision, ce qu'on appelait autrefois le libre arbitre.

C'est au printemps 1955 que M reçut de François une lettre lui annonçant que Hugues - l'un de ceux qui venaient au bord de la mer où ils se retrouvaient entre cousins et cousines - avait été tué en Algérie. M savait depuis plusieurs années, par sa soeur Guénaël, qu'elle était amoureuse de lui. et le voyait souvent. François lui disait, dans sa lettre, qu'elle était effondrée et qu'il essayait de la soutenir..

M ne se souvient pas de ce qu'il éprouva. C'est Arnaud qui, mis au courant, s'aperçut, quelques temps après, de sa tristesse. Hugues était mort courageusement. Il était commandant de bord dans un avion de combat qui transportait des soldats du contingent. Le pilote volait trop bas dans une vallée et Hugues se rendit compte que l'avion aurait du mal à remonter suffisamment haut pour franchir la crête, de la montagne; il fit sauter en parachute tous les passagers et le pilote, prit les commandes. Il parvint à franchir de justesse la crête, mais, se trouva, au moment où il aboutissait, en face d'un arbre contre lequel l'avion s'écrasa.

Antoine, le père de M, lui envoya un mot, en lui disant que Hugues serait décoré, à titre posthume, de la médaille militaire et de la Légion d'honneur; C'était un peu bref comme oraison funèbre.

Le 2 Mars 1955, fut célébré l'indépendance du Maroc. Les bureaux étaient fermés. Moreau se réfugia, non dans son propre studio, mais dans celui d'Arnaud et de Chantal, avec quelques copains d'Arnaud. Tous, sauf lui M, redoutaient des vengeances de Marocains. Il n'y en eut aucune. Dans les années précédentes, il y avait eu deux attentats, l'un au Marché central qui fit plusieurs morts parmi les Européens, et un autre au centre-ville, rue Abdeslem, à la suite d'une manifestation de Marocains qui demandaient le retour du Sultan exilé à Madagascar. Mais, cette fois-là, ce sont des Marocains qui furent

tués par la police française. Des femmes européennes écrasaient à coups de talons-aiguilles les visages des victimes tombées à terre.

Les deux jours de célébration de l'indépendance furent calmes. Les paysans descendaient des campagnes avoisinantes dans des camions et se rassemblaient sur la place de France. Arnaud, M, Chantal et leurs amis voyaient les camions couverts de verdure, remplis d'hommes et de femmes, passer sur le boulevard. Les commerçants marocains avaient fermé boutique pour aller à la fête. L'épicerie au bas de l'immeuble était bouclée. On mangea les restes.

Le soir, Arnaud, M., Chantal et leurs amis décidèrent, comme tout était calme, d'aller jusqu'à la place de France, pour voir la fête. Lorsqu'ils y arrivèrent, ils virent des milliers de personnes, debout, pieds nus, dansant l'un près de l'autre, sans se toucher, le visage levé vers le ciel. Et tout en dansant, ils psalmodiaient sans doute des versets du Coran. M n'oublia jamais cette foule extasiée, priant et dansant. Au Maroc, le Sultan est le Commandeur des Croyants. La religion est politique au sens de la politique. L'Istiqlal (l'indépendance) c'est d'abord cela, c'est ce qui compte d'abord et chacun y croit. Le Protectorat ne signifiait rien d'autre qu'un asservissement forcé à ceux qui avaient colonisé le Maroc.

En Avril, il y eut une fête sur le port, un méchoui auquel ne furent admis que des Européens. Un mouton fut rôti à la broche sur un feu de bois, puis découpé et les participants en mangèrent chacun des morceaux. Le vin était abondant et très fort. Ce fut sans doute la dernière fête quasi publique d'Européens sur le port de Casa.

Au cours de l'été, Chantal partit en France, pour voir ses enfants. Peu de temps après son arrivée près d'eux, elle écrivit une lettre à Arnaud. Survenant à l'improviste, elle avait trouvé Patrice attaché à son lit et Michèle seule dans les pièces de l'hôtel particulier d'Arnaud où les enfants logeaient. La nourrice n'était pas là et personne ne la remplaçait pendant son absence. Chantal demandait de ramener ses enfants au Maroc. Arnaud lui ré-

pondit aussitôt qu'il acceptait leur venue et en avertit M. Tous les deux, ils allèrent acheter des lits superposés pour les deux enfants, la petite fille âgée de sept ans et le petit garçon de trois ans.

Un après-midi de la fin de l'été, Arnaud et Mo allèrent chercher Chantal et ses enfants à l'aéroport de Casa. Attendant à la sortie, ils les virent avancer, marchant près de leur mère, tous les deux avec un air grave. M ne les avait vu qu'une fois dans l'hôtel particulier après le départ de Chantal. La nourrice était là. Patrice souffrait d'une insuffisance articulaire qui l'empêchait de marcher, mais il fut soigné à l'hôpital et marcha normalement. L'après-midi du jour où il avait vu les enfants, il rencontra la nourrice les promenant dans une rue de la ville. Il avait écrit à Chantal que tout allait bien et, lorsqu'elle vint l'année suivante, elle les trouva bien soignés et en bonne santé. L'arrivée à l'improvisée lui avait fait découvrir que la nourrice prenait ses aises. Leur venue à Casa avec leur mère devenait urgente.

La vie s'organisa peu à peu autour d'eux. Ils allèrent, l'un et l'autre, dès le mois d'Octobre, à l'école. Arnaud et M avaient convenu de se partager les soirées pour les garder, lorsqu'ils revenaient à la maison. Mais Arnaud qui, chaque soir, venait, après son travail, dans un bar boire avec ses copains, ne fit pas sa part du travail. M comprit vite qu'il fallait aller chercher Patrice chaque soir à son école et le ramener en taxi. Sa mère lui avait demandé de lui faire prendre sa douche avant qu'elle ne rentre. Michèle revenait seule de l'école, faisait sa toilette sans aucune aide. M finit par s'habituer à ses nouvelles occupations de garde d'enfants. Il jouait avec Patrice, tandis que Michèle avait ses propres activités.

Chantal rentrait la première et son mari un peu plus tard. Les enfants, intimidés au début, étaient redevenus joyeux, se disputaient, sautaient, criaient. Leur père tint à mettre un peu de discipline dans le logis petit pour quatre personnes, une seule pièce. M..s'affola un peu de ses hurlements de fureur lorsque l'un ou l'autre des enfants faisait une bê-

tise. L'alcool qu'il buvait en trop grande quantité n'arrangeait pas les choses. Lors d'une promenade avec le chien, il dit carrément à Arnaud que ses hurlements étaient excessifs et qu'il devrait se faire soigner parce qu'il buvait trop. Sinon, dans l'avenir, cela pouvait mal tourner. Arnaud aimait les deux enfants qu'il considérait comme les siens, surtout le deuxième. Il éclata de rire et répondit d'un ton assuré : Ben, on verra. Son alcoolisme ne le rendait jamais violent contre eux autrement qu'en paroles. Mais cet alcoolisme ne s'améliora pas et finit par défaire son entente avec Chantal. Cela dit, il fit ce qu'il put pour eux, dans leur enfance et jusqu'à l'adolescence. Ils ne manquaient de rien, mais souffraient néanmoins de l'alcoolisme de leur père. Plus tard, Michèle l'évoquait avec tristesse.

Comme auparavant, M, chaque soir, dînait en famille. Dès que le repas était achevé, les enfants se couchaient et les trois adultes parlaient bas pour qu'ils s'endorment. Puis les hommes sortaient pour promener le chien. Arnaud interdisait de rire lorsque Patrice prononçait mal un mot. Par exemple, il disait : On va mangier. Chantal et M riaient. Aussitôt, Arnaud les arrêtait, tenant à ce que son fils parle bien.

Chaque samedi, Michèle venait avec un balai, une pelle et un chiffon faire le ménage dans le studio de M qui était mitoyen de celui de ses parents. Elle s'appliquait à sa tâche, l'air sérieux, nettoyait lavabo et douche. Cela ne semblait pas l'ennuyer.

Un soir, Patrice tira les cheveux de sa soeur. M le prévint qu'il le dirait à son père. Ce qu'il fit. Arnaud se contenta de lui tirer un seul cheveu, ce qui lui fit mal et le dissuada de faire subir le même traitement à Michèle.

Michèle était jalouse de toutes les petites filles qui pouvaient approcher son cousin M. Un après-midi, Chantal proposa à la mère d'une petite fille qui habitaient l'immeuble de l'envoyer se promener avec ses enfants et M. Il emmena donc les deux petites filles et Patrice au parc Lyautey. Michèle était fâchée et faisait la tête. Pourquoi tu l'emmènes ?,

dit-elle à M. Elle n'est pas de la famille. La petite fille ne revint pas se promener avec eux.

Le dimanche était, pour Arnaud, un jour de repos complet. Il ne se levait que pour les repas et interdisait que l'on parle dans le studio, même au moment du déjeuner et du dîner. Parfois, le soir du dimanche, il prenait la parole et on pouvait lui répondre. M n'était pas là dans la journée du dimanche, il travaillait tranquillement dans le studio voisin, tandis que les enfants, muets, s'ennuyaient jusqu'à ce qu'il les emmène en promenade.

La présence des enfants rendait la vie plus joyeuse. Il faisait beau. A midi, M allait rejoindre Arnaud dans un restaurant proche du Mansour, un grand hôtel. Ils s'asseyaient, avec un ou deux copains d'Arnaud, à la terrasse. Ils regardaient passer les jeunes infirmières qui venaient de l'hôpital voisin. Très souvent, à cause de la chaleur, elles étaient nues sous leur blouse blanche transparente.

Les hommes se lançaient dans de grandes discours politiques à propos des derniers événements, par exemple l'arraisonnement par l'aviation française de l'avion contenant les principaux dirigeants du FLN, notamment Ben Bella. Ce dernier fut emprisonné plusieurs années à Fresnes, y attrapa la tuberculose et fut guéri par des médecins conscients et honnêtes. Arnaud approuvait cet arraisionnement, s'en réjouissait. Ils allaient proclamer la République, disait-il. M se mit en colère et lui objecta que, d'un point de vue diplomatique, ce n'était guère habile. Tais-toi, lui répondit Arnaud devant ses copains, tu n'y connais rien. Furieux, M se leva et quitta la table. Ils se retrouvèrent néanmoins, le soir, pour le dîner familial. L'algarade était oubliée.

Une seconde engueulade eut lieu, un peu plus tard, mais cette fois au cours du dîner à la maison, toujours pour des oppositions politiques entre M et Arnaud. Dans le feu de la discussion, M écendrait longuement sa cigarette dans l'assiette d'Arnaud, qui, se calmant, lui disait : Arrête, je ne vais plus pouvoir manger. M continuait son flot de paroles, tout en secouant son mégot au dessus de l'assiette. Il ne se souvient pas de la fin de l'épi-

sode. Le lendemain, Arnaud lui rappela son haut-fait en riant. Très opposés politiquement, il y avait entre eux une telle affection qu'ils ne pouvaient se brouiller. Il en fut de même, plus tard, entre M et Gérard, son beau-frère. Opposés politiquement, ils s'injuriaient, mais ne se fâchèrent jamais longuement.

A la fin de Juin, un matin, un collègue marocain de M l'arrêta dans le couloir et lui proposa de venir discuter avec son groupe dans leur bureau. Lorsqu'ils furent ensemble, l'un d'eux annonça que, le 5 Juillet, jour anniversaire de la prise d'Alger par la France en 1830, ils avaient l'intention de faire une grève d'une heure, sur la place des Municipaux, pour protester contre la guerre d'Algérie. Ses collègues marocains dirent à M: Si tu veux te joindre à nous, tu viens. Mais si tu ne viens pas, on ne t'en voudra pas, car on sait que, si tu viens, après tous les Européens te tiendront à l'écart. M. leur dit aussitôt qu'il viendrait. Il était convaincu, depuis 1955, de la nécessité de l'indépendance algérienne ; il redoutait, des deux côtés, les morts. C'était une guerre pour rien, pour protéger les biens et les profits des colons riches qui se trouvèrent, plus tard, de la place ailleurs. Les petits colons étaient les plus à plaindre, mais, pendant cent trente cinq ans, ils n'avaient pas su se lier à la population locale. Ils s'étaient, dès le départ, enfermés entre eux et refusaient les mariages. L'Algérie était devenue leur pays, mais ils furent obligés d'en partir, autant sinon plus par les attentats de l'OAS que par les Algériens eux-mêmes.

On demanda à M de garder secrète la décision de faire la grève du 5 Juillet. Elle devait durer de quatorze heures à quinze heures sur la place, devant la Conservation foncière et le bâtiment des Finances.

Ce jour-là, M ne déjeuna pas avec Arnaud. Il alla sur les boulevards, au centre de Casa, et mangea à une terrasse de restaurant. Puis il se dirigea comme à l'accoutumée vers son bureau. Un vol de sauterelles venues du désert s'était abattu par petits paquets dans les rues et lorsque M. arriva sur la place, beaucoup de Marocains étaient penchés en avant et regardaient les bêtes épuisées qui se débattaient sur le sol. Les Européens regagnaient

leur poste. Les Marocains demeuraient sur la place. M était le seul Européen parmi eux, mais il fut, plus tard, qu'à Rabat des Européens s'étaient joints à la grève.

Elle dura l'heure prévue, fut ponctuée de discours prononcés par les dirigeants locaux de l'UMT, le syndicat national des travailleurs. Dans ses conversations avec ses collègues marocains, M. Avait recueilli leurs espoirs. Tous comptaient sur le sultan pour diminuer leur pauvreté. Les plus instruits étaient embauchés dans les administrations. Un délégué du nouveau Ministère de l'Instruction publique était venu à Casa visiter les écoles. Peu au courant du langage administratif, il refusait le terme de « secondaire » comme désignant le second cycle de la scolarité après le primaire. Il n'est pas secondaire, disait-il, craignant que cette enseignement soit considéré comme moins important. En ayant confisqué à leur profit, pendant tout le protectorat, les postes administratifs, les Européens et surtout les Français du Maroc ne facilitaient guère la transition avec le nouveau régime de l'indépendance. Cela n'empêchait pas des Européens de se moquer de Marocains et notamment de ce délégué du Ministère de l'Instruction publique qui ignorait, dans le langage de l'Education nationale, la différence entre primaire et secondaire. Le mépris de beaucoup d'entre eux, y compris de femmes, pour la population marocaine se manifestait silencieusement désormais. Un grand nombre de fonctionnaires voulaient retourner en France, estimant indignes d'eux et d'elles de travailler sous les ordres de Marocains, autrement dit d'Arabes.

Dans leurs conversations avec lui, les Marocains dirent à M que rien n'avait été fait, sous le protectorat, pour la population marocaine, ni les routes, ni les ponts, ni les hôpitaux, ni les administrations. La modernisation du pays se faisait d'abord pour les Français et pour les Européens qui y venaient. Les Marocains en étaient spectateurs, sans en tirer le moindre avantage sauf une petite élite soigneusement choisie qui, très souvent, faisait ses études en France.

La présence de M à la grève ne fut pas commentée. Il fut seulement convoqué, le soir même, par le conservateur qui lui reprocha son heure d'absence et sa présence sur la place. Vous êtes français, lui dit-il. et il ajouta qu'il allait demander, pour lui, à l'administration centrale à Rabat, un blâme pour l'heure d'absence. M était quelque peu terrifié et prêt à démissionner. Huit jours plus tard, la notification du blâme arriva, destinée sans doute à figurer dans son dossier et à retarder son avancement. Mais M s'apprêtait, en fin de sursis, à faire son service militaire et devait donc quitter l'administration.

L'UMT, avertie du blâme, protesta et il fut annulé pour vice de forme. Le conservateur n'insista pas.

Arnaud dut savoir la présence de M parmi les Marocains en grève. Il ne lui en parla jamais. Il lui dit seulement, longtemps plus tard : Je pensais que tu allais déserter, pour ne pas faire la guerre d'Algérie. Il se doutait que M par solidarité avec ses futurs camarades du contingent, ne se ferait jamais réformer. M refusa également la désertion pour deux raisons : la première était qu'il fallait fuir en Suède ou au Danemark (qui n'extradaient pas) et attendre de longues années avant d'être amnistié, ce qui effectivement, pour les déserteurs, se produisit ; la seconde était qu'en désertant il rejoignait, même à ses risques et périls, en refusant de participer à la guerre, en quelque sorte le sort des réformés, et non celui de ceux que l'on forçait à combattre sans qu'ils puissent y échapper. M avait tout pour être réformé : une mauvaise vue, une grande maladresse physique, un dossier psychiatrique. On pouvait y ajouter un père lieutenant-colonel de réserve qui l'aurait probablement aidé à s'en tirer, comme il le fit pour son frère François qui fut réformé.

C'est sans doute en Septembre 1956 qu'eut lieu l'accident de voiture d'Arnaud. Il avait emmené avec lui ses enfants, il voulait les faire connaître à ses copains de travail. La présentation n'eut pas lieu au bistrot habituel près de son bureau, mais à la campagne, dans un café-auberge au bord de la route de Fedala. La présentation des deux enfants aux co-

pains fut copieusement arrosée. Arnaud avait un copain marocain,, Fassi, qui venaient dîner chez lui ; c'était un ami du prince Hassan qu'il rencontrait régulièrement. Il avait aussi un autre copain, français celui-là, qui était comptable dans la boîte d'essence où ils travaillaient tous les deux. Rentrant en voiture, à moitié ivre, avec les deux enfants à l'arrière, Arnaud fut heurté par ou heurta une voiture qui ne put l'éviter. Au moment de l'accident, Fassi passait sur la route. Il ramena toute la famille à la maison.

Mais, quand ils rentrèrent au studio, il était huit heures du soir. M et Chantal les attendaient. A partir de six heures du soir, Chantal commença à s'affoler. Il a certainement eu un accident, disait-elle. M essayait de la rassurer. Mais en vain. Plus le temps passait et plus son affolement augmentait. Quand ils arrivèrent, Arnaud avait une paupière déchirée, Patrice le front bombé comme s'il avait reçu un coup ; seule Michèle était indemne. Chantal remercia Fassi de son aide et il s'éclipsa rapidement.

L'autre ami d'Arnaud lui fit un cadeau, M ne sait plus lequel. Pour le remercier, Arnaud l'invita à dîner. C'était un vieil homme. il avait été marié. Il fut fait prisonnier pendant la guerre Sa femme ne supporta pas sa longue absence et le trompa. Elle le lui dit dès son retour et il divorça aussitôt. Elle mourut quelques années après, emportée par l'eau d'un torrent qui renversa la passerelle sur laquelle passait sa voiture. Cet ami d'Arnaud refusait la Sécurité sociale, trouvant indigne de dépendre, pour sa santé, de la solidarité nationale. Très individualiste, il n'était pourtant pas égoïste, buvant pas mal en compagnie et se montrant généreux avec ses amis. Lorsqu'il revint en France, Arnaud l'invita chez lui, dans sa nouvelle maison, non loin de celle où habitait son frère Bertrand.

Un soir, venant, comme chaque jour, au studio d'Arnaud et de Chantal, il trouva Chantal seule avec les enfants. Elle était en congé et avait pu aller les chercher à l'école. Elle lui annonça que Denise, la mère d'Arnaud, sa grand-mère maternelle à lui M, et celle de Patrice et de Michèle était morte. On l'avait trouvée dans sa chambre, le nez éclaté, conséquence d'une hémorragie cérébrale. Arnaud revint pour le dîner. Il s'était acheté son

billet d'avion et partait, le soir-même. Chantal dit à M que, lorsqu'Arnaud avait appris la mort de sa mère, il était devenu très pâle. M l'accompagna à l'aéroport. Je n'aime pas beaucoup circuler dans ses boîtes là, lui dit-il en regardant l'avion. Il fut absent pendant une quinzaine de jours.

M dut jouer près des enfants le père de famille. Chantal était plutôt maman-gâteau. Mais elle exigeait que, chaque soir, Patrice mange la soupe qu'on lui servait. Et il s'y refusait énergiquement. M crut devoir mettre fin à ce refus, en menaçant Patrice de lui supprimer, pendant huit jours, son jouet préféré. Chantal s'y opposa faiblement. La séance de la soupe s'étant reproduite, M supprima le jouet. Patrice mangea sa soupe. Mais, au bout de trois jours, il réclama son jouet. Chantal regarda M d'un air suppliant. Il alla chercher le jouet dans son studio et le rendit à Patrice.

Arnaud revint et raconta son séjour en France. A l'enterrement de Denise, une tante les admonesta, lui et Bertrand, en leur reprochant de ne pas s'être souciés suffisamment de leur mère. Arnaud lui répondit de se mêler de ses propres affaires et pas de celles des autres. Les amis et amies de Denise ignoraient que, peu à peu, elle avait fait autour d'elle le vide, en ce qui concernait ses enfants et petits- enfants. Elle avait la réputation d'être bonne et aimable, un peu extravagante. Seule quelques personnes avaient subi ses méchancetés. L'une d'elles témoigna que, la rencontrant dans la rue, Denise l'avait félicité de la naissance d'un petit-fils. Mais elle avait ajouté : Croyez-vous qu'il est de votre fils ?

La succession commençait. Elle allait durer plusieurs mois. Chantal et Arnaud ne purent changer aussitôt leur train de vie et demeurèrent, à quatre personnes, encore quelques temps, dans le petit studio qu'ils occupaient.

Arnaud raconta que le bruit avait couru d'un assassinat possible de sa mère. Une fenêtre de la salle de bain était entrouverte et tous les bijoux de Denise avaient disparu. Mais, dit Arnaud, le médecin délivra le permis d'inhumer sans aucune réserve. En réalité, c'est

Bertrand qui, le premier, entra dans la chambre après le décès de sa mère. Toujours à court d'argent, il s'empara des bijoux que d'ailleurs personne ne lui réclama.

A la fin du printemps 1957, M demanda les jours de congé auxquels il avait droit, étant, depuis presque deux ans, à la Conservation foncière. Il les obtint pour quinze jours et décida de faire un voyage pour visiter le Maroc. C'était - il avait vingt-cinq ans - le premier voyage qu'il faisait seul, pour son plaisir. Il annonça sa décision à Arnaud qui lui dit qu'il risquait de se faire tuer. Moreau n'en croyait rien. Le pays était calme et nul ne songeait à tuer des Européens, ni même des Français du Maroc. Il partit, un matin, par un car qui descendait vers Marrakech. Arrivant, au milieu de la matinée, à Settat, le car s'arrêta brièvement. Des vendeurs de nourriture et de boissons se tenaient sur le bord de la route. M leur acheta un gros sandwich fait d'un morceau de kesra (le pain local) et fourré de morceaux de viande de mouton encore chauds. Il mangea ce sandwich dont le goût lui était inconnu et en garde un souvenir délicieux. Le car arriva à midi à Marrakech. Moreau trouva rapidement un petit restaurant en médina et s'assit à une table près de la porte d'entrée. Mais le patron vint le chercher et le fit asseoir à une table au fond de la salle. Le repas comportait du poulet cuit à la marocaine avec des herbes qui sentaient bon et M le dégusta avec appétit. Puis il se dirigea vers la grande place, dite Place Djama el F'na, où se trouvait l'hôtel de France, le seul hôtel de la ville. La Mamounia, un palace, était situé hors de la ville, dans la palmeraie. On lui donna une chambre. Il partit ensuite en visite dans la ville, se promena dans la médina, vit, dans la cour du palais Dar el Beida, les tombeaux saadiens, où les tombes des esclaves-enfants étaient placés devant le mausolée des maîtres. Le lendemain, il se balada dans la palmeraie, alla jusqu'à une résidence du pacha - encore en fonction - avec un grand bassin devant le bâtiment. L'endroit était très beau.

Le jour suivant, il franchit le Haut-Atlas, se retrouva dans une vallée au bout de laquelle apparut l'ancienne Agadir face à la mer. A l'époque, la ville était surmontée d'un fort.

Le soir, il alla sur la plage et se promena dans la ville, de style colonial, assez belle. Le lendemain un taxi l'emmena jusqu'au fort. d'où il y avait une vue panoramique sur la cité et l'océan. L'Agadir qu'il voyait fut détruite quelques années plus tard en 1950 par un tremblement de terre. Le fort s'est écroulé ainsi que la colline escarpée sur laquelle il était bâti. Agadir a été reconstruite et c'est maintenant une grande ville. M la quitta, remonta la vallée, arriva à Taroudant. Dans la ville où il errait au hasard, il vit deux jeunes Marocains en djellaba avec le tarbouch qui se promenaient en se tenant par les mains. La chambre où il logeait était située dans la cour d'un ancien palais devenu, comme beaucoup d'autres au Maroc, hôtel Maraba. La chambre était peu confortable, avec des murs en pierre brute, sans doute d'anciens logements de domestiques. Le repas du soir était servi dans une salle sombre. M se coucha de bonne heure. Il devait se lever tôt, à cinq heures, pour prendre le car. A cette heure là, quand il quitta la chambre, il faisait encore nuit. Au dessus de la cour, le ciel était plein d'étoiles. Brusquement, éclata, dans le silence, le chant du muezzin, sur le balcon de la mosquée de la ville, non transmis comme aujourd'hui par un haut-parleur, mais venant directement de la voix du chanteur. Longue prière en plain-chant qui s'élevait vers le ciel étoilé. Moreau se souvient encore de son émotion, non religieuse, mais humaine.

Ce jour là, il traversa le Haut-Atlas. La route était une piste et, lorsque le car tournait, l'une de ses roues arrière était dans le vide. De courtes vallées coupaient les rochers, il y avait encore de la neige sur les sommets. Le car s'arrêta au milieu de la matinée dans une auberge Le Sanglier qui fume, puis repartit. Au creux des vallées, on voyait des villages berbères. Sur le toit plat des habitations séchait du maïs. Ces grandes taches jeunes faisaient contraste avec le rouge-brun des murs et le vert de la campagne. A midi, le car arriva à Marrakech. M logea de nouveau à l'hôtel de France. C'est ce soir-là que, de la terrasse de l'hôtel, il vit le Haut Atlas encore éclairé par le soleil du crépuscule, avec la neige sur les roches rougeâtres.

Le lendemain, il partit pour Ouarzazate. Le car franchissait de nouveau le Haut Atlas, mais à travers des forêts qui en couvraient les pentes. Au début de l'après-midi, Il arriva à Ouarzazate, une rangée de maisons le long de la piste. Sur le côté Ouest, s'élevait une résidence du pacha de Marrakech que l'on ne pouvait visiter. M la visitera, un demi-siècle plus tard, avec sa femme Ariane. Il se balada dans les ruelles, entre les maisons qui l'entouraient. Puis il alla dans le seul hôtel perché sur un coteau. Il était très confortable, avec une belle vue sur le désert.

Au levée du jour suivant, il partit pour Zagora. Le car démarrait toujours à cinq heures du matin. Il traversa la vallée du Draa - beaucoup plus étroite et discontinue en végétations qu'elle ne l'est aujourd'hui -. La chaleur augmentait au fur et à mesure que le soleil montait. La route était longue. Le chauffeur proposa à M de s'asseoir près de lui où il faisait moins chaud qu'au fond du car. Lorsqu'ils arrivèrent, le soir, à Zagora, ils furent accueillis par les Européens locaux qui habitaient les quelques maisons de l'oasis. .Aujourd'hui, Zagora est devenue une ville. En y circulant, M vit des chameaux qui venaient boire dans des mares à l'ombre des palmiers. Il alla, le lendemain à Tagounit où, au marché, les moutons fraîchement tués, dont on avait auparavant entendu les cris pendant leur égorgement, étaient vendus sur les étals. Puis le car s'engagea dans un grand désert de pierres et de roches. Il s'arrêtait parfois et l'on voyait sortir de ces roches des marocains qui venaient prendre le car.

Le M'Hamid était un village avec une porte et des murs épais. Une rue le traversait bordée d'habitations semblables à celles d'une médina. Le car repartit pour Zagora. où Moreau dormit de nouveau à l'hôtel sur le coteau.

Repartant à cinq heures du matin, il vit le lever du soleil sur le Haut Atlas encore enneigé. D'abord ce fut la neige, qui, dans le noir, devin rose, puis la lumière du soleil descendit les pentes de roches rouges, les colorant lentement et atteignant à mi-pentes les premières verdures. Les passagers du car s'étaient mis debout et regardaient éblouis le

spectacle. Encore jeune, M, sans pouvoir retenir son émotion, pleurait. Durant le voyage, il bavarda avec un Européen ancien résistant. Il lui raconta ses parachutages. Il vivait maintenant à Marrakech et y travaillait . Il lui dit que le BCRA (les services secrets de la France libre), lorsqu'il parvenait à s'emparer d'un Allemand, ne le torturait pas moins que ne le faisait la Milice ou la Gestapo. Le jour même, M reprit un car à Marrakech et rentra à Casa.

A la fin de Juin 1957, il reçut sa convocation pour le service militaire. Il était envoyé à Fez dans un bataillon semi-disciplinaire (sans doute à cause de sa participation à la grève), où l'on formait des transmetteurs, c'est-à-dire ceux qui faisaient fonctionner les appareils permettant l'envoi et la réception de messages.

Il arriva à Fez le premier Juillet 1957. La caserne était située sur un coteau au dessus de la ville nouvelle où habitaient les Européens ; à l'époque, elle n'était pas très grande. Partant de la gare, une avenue traversait l'agglomération dans toute sa longueur, au milieu de la vallée que surmontait le Moyen Atlas. La vieille ville était à l'Est et on ne la voyait pas. Des GMC (camions militaires) attendaient les recrues à la gare.

Très vite, la discipline militaire s'imposa. Les recrues se retrouvaient à quarante personnes dans une chambrée, avec des lits superposés et un garnot, sorte d'armoire de chaque côté du lit, pour chaque personne. Ils reçurent chacun, au magasin d'habillement, une tenue kakie, un calot et ce qu'on appelait un quart ; il était en métal et permettait de boire, car, à table, il n'y avait pas de verres. Les recrues venaient de toutes les régions de France, du Nord et du Midi, de Bretagne et d'Alsace. Il y avait quelques Français du Maroc. M avait comme compagnon de lit superposé un gros garçon comme lui, Juif marocain. Quand M bougeait dans le lit au dessus de lui, il se plaignait d'être réveillé. Pour la visite médicale, la file des jeunes nus s'aligna devant l'infirmérie. Un sergent très pète-sec commandait dans le bâtiment. C'était un engagé.

Dès le lendemain, les apprentissages commencèrent : garde à vous, repos, marche au pas. Pour le petit déjeuner, il y avait du café, du pain et de la confiture. Dans le café, les cuisiniers avaient mis du bromure. On s'en aperçut assez rapidement, car les érections du matin cessèrent. Certaines recrues pleuraient. La chaleur était accablante, entre trente et quarante degrés. Chaque jour, et, quelquefois, plusieurs fois par jour, l'immobilisation au garde à vous au milieu de la cour de la caserne durait un grand quart d'heure. Au repas, les fourchettes, les cuillers, les couteaux étaient en métal brut et sentaient mauvais. Le fromage consistait en Vache qui rit avec une demi-part pour chaque homme.

M dut rencontrer un jeune lieutenant ; il lui annonça que, voyant mal et peu habile au maniement des armes et aux exercices physiques, il devait renoncer à faire les EOR, c'est-à-dire à devenir élève-officier de réserve, puis sous-lieutenant, ce que sa licence en droit aurait du lui permettre.

Après trois semaines de formation au maniement des armes, aux défilés, à des exercices divers, chaque recrue fut affectée à un emploi. M se retrouva dans un bureau comme comptable, avec quatre autres recrues et un jeune sergent corse. L'équipe était commandée par un lieutenant qui avait un bureau à côté.

Pendant la formation aux exercices divers, il y eut un incident entre M et le sergent qui les commandait, celui qui surveillait la chambrée. A un ordre d'alignement, M se plaça mal, en décalé. Le sergent lui flanqua une gifle. M lui jeta son arme dans les jambes et quitta aussitôt le groupe en protestant.

Le sergent avertit son supérieur. La punition fut la suivante : M devait, le soir même, rester en uniforme, sac au dos, et courir avec son chargement jusqu'au poste de garde, en revenir, et cela un certain nombre de fois. Ce qu'il fit. Le sergent lui dit ensuite qu'en lui lançant son arme dans les jambes, il lui avait fait plusieurs ecchymoses. Quelques camarades reprochèrent à M d'avoir réagi à la gifle. Ils disaient qu'en se rebiffant, il avait exposé les autres à des brimades.

Le dimanche, les recrues avaient le droit de descendre dans la journée en ville. Ils devaient être rentrés à six heures du soir. Ils allaient déjeuner dans les petits bistrots de la ville européenne. M avait visité, pendant un petit voyage, lorsqu'il était encore dans le civil, Rabat, Meknès et Fez. Il retourna, un jour, dans la vieille ville et y retrouva un copain marocain avec qui il avait dîné un soir en compagnie de ses propres copains. A la fin du repas, il avait fumé une pipe de kif. Le copain le reconnut dans la rue, vint vers lui et l'emmena dans le magasin de ses parents commerçants. Le copain se chargea d'envoyer en France des cadeaux pour sa soeur Guénaël et pour l'une de ses tantes qui l'avait accueilli, quelques années plus tôt chez elle, pour un séjour de quelques semaines. Déjà, il avait envoyé à Roulpède, dans son dernier voyage, celui au désert, un couscousier en terre cuite qui arriva en bon état à destination.

C'est à la fin de l'automne que les recrues eurent leur première permission. M alla à Casa, en compagnie d'un copain, juif marocain, avec qui il s'était lié. Celui-ci lui raconta que son initiation à la sexualité avait été faite par l'une de ses tantes, en accord de ses parents avec elle, en vue de le marier avec l'épouse qu'ils lui désigneraient. Il ne parlait pas l'arabe, mais le français, peut-être l'hébreu avec sa famille. Ils allèrent en train à Rabat, puis firent de l'auto-stop jusqu'à Casa. En descendant de la voiture, son copain l'engueula : Tu ne t'étais pas lavé les pieds, ça empestait, le conducteur n'était pas content. Ils se quittèrent en rigolant.

Arnaud, Chantal et leurs enfants avaient déménagé. Ils habitaient un bel appartement sur la terrasse de l'immeuble où ils logeaient auparavant en studio. Il y avait la télévision. M put dormir chez eux, l'appartement comportait plusieurs pièces. L'accueil chaleureux le consola un peu de la vie militaire. Un jeune homme s'occupait des enfants et les emmenait souvent à la plage.

C'est durant l'hiver 1958 que le père de Chantal mourut. Il ne risquait plus de lui réclamer une pension alimentaire. Chantal et Arnaud se marièrent l'été suivant, en 1959. M était en France, en permission, et assista au mariage.

A la caserne, jusqu'en Décembre 1957, il ne se passa rien, sinon l'ennui de la vie quotidienne dans une caserne : lever six heures trente, petit déjeuner toujours le même, mais il n'y avait plus de bromure dans le café, lever des couleurs dans la cour, puis bureau jusqu'à douze heures trente, pause à la buvette à dix heures, sieste, bureau de quatorze heures à dix-huit heures, dîner à dix-neuf heures, coucher à vingt heures, extinction des feux (lumières) à vingt et une heure après le passage du sergent et du caporal de semaine dans l'allée centrale de la chambrée.

Au milieu de Décembre 1957, on annonça à M et à deux autres recrues qu'ils partaient en stage de comptabilité près d'Alger à Beni Messous jusqu'en fin Janvier. Ils partirent tous les trois, en train, pour Oujda, à la frontière algéro-marocaine. Ils restèrent pendant une demi-journée à Oujda, une ville à l'époque complètement vide, avec quelques maisons dispersées, un bâtiment administratif, le tout sur une étendue plate dont les environs semblaient désertiques. Ils repartirent pour Sidi bel Abbes , puis pour Oran et Orléansville. Ils avaient peur, car très souvent les fellaghas déposaient des mines sur les voies, qui faisaient sauter le train. Ils arrivèrent à Alger le soir et un camion les emmena à Beni Messous dans un campement près d'El Biar ,composé de baraquements en planches, l'un qui servait de dortoir, l'autre de bistrot, le troisième de cantine un quatrième où avaient lieu les cours de comptabilité. D'autres recrues étaient déjà là, une trentaine, venues certaines de Paris, d'autres de province.

Non loin de ce campement près d'El Bar, une petite ville au dessus d'Alger, il y avait un camp de concentration, dit de rétention. Il était fait de tentes et surmonté d'un mirador où une sentinelle armée avait l'ordre de tirer sur tous ceux qui sortaient des tentes. Le camp

n'était pas très grand, entouré de barbelés. De temps en temps, on entendait des coups de feu.

Les cours de comptabilité étaient faits, matin et soir, par un jeune du contingent, un sergent originaire de Valenciennes - la ville où des ancêtres de M, venus de Cambrai, avaient vécu au XVII<sup>°</sup> siècle -. Les cours étaient clairs, bien expliqués, avec des tableaux montrant en détail comment s'y prendre pour dresser au mieux une comptabilité correcte. Moreau, nul non seulement en maths, mais en calcul, comprenait ces cours et réussissait les travaux que le sergent donnait à faire. L'attitude vis à vis de lui se conformait aux obligations militaires, celles dues à son grade et à sa fonction. Mais il était « appelé » comme ceux du groupe et une sorte de complicité non dite s'établit entre ses élèves et lui. On l'invita à venir à Alger dîner ensemble, ce qu'il accepta volontiers, tout en gardant avec jovialité la distance nécessaire. vis à vis du groupe. Son père était marchand de meubles à Valenciennes, peut-être a-t-il pris la suite. M garde de lui le souvenir d'un homme intelligent et fin. Il lui doit d'avoir réussi l'examen final de comptabilité, ce qui lui évita les ennuis d'un échec.

Pendant un cours, alors que le sergent expliquait un mécanisme comptable un peu compliqué, tous le fixaient, pour essayer de comprendre. Brusquement, le sergent s'interrompit et dit : :Pourquoi me regardez-vous tous avec ces yeux en trous de pine ?. L'éclat de rire qui suivit détendit l'anxiété de chacun à tenter de comprendre.

A Noël, le repas eut lieu au cantonnement, avec des provisions achetées mais aussi avec celles envoyées de France par les familles. Il y eut surtout beaucoup à boire. On chanta, on se saoula. Un des jeunes, un parisien, se retrouva à l'hôpital. Le lendemain, on alla à Alger, au restaurant, malgré les gueules de bois, notamment celle de M Un des jeunes du groupe, qui voulait devenir peintre allait régulièrement dans un autre cantonnement où il s'était fait des copains. Un soir, on le retrouva à Alger, au restaurant, en compagnie d'Henri d'Orléans qui venait d'arriver à Alger. Il avait raconté aux co-

pains qu'il allait voir à l'Aletti, le palace d'Alger, la femme qu'il avait épousée et qui venait le voir chaque mois. Il était très amoureux d'elle. Plus tard, il divorça pour se marier une jeune femme de nationalité espagnole. Il prétendit que c'était de Gaulle qui l'avait fortement encouragé à faire son premier mariage. L'un de ses frères, François, fut tué en Algérie, un ou deux ans plus tard.

Un copain savoyard raconta un soir qu'il avait assisté, avec des copains, à l'accouplement d'une jeune fille, sur une table, avec un chien. Il s'agissait d'un pari avec la jeune fille, pari à base d'argent, et le chien s'accoupla effectivement avec sa partenaire.

L'une des recrues, qui venait de Paris, raconta que, alors qu'il avait environ quatorze ans, comme il était grippé, sa mère l'avait confié, pour le soigner, à l'une de ses amies à elle qu'il connaissait. Il avait de la fièvre. L'amie le soigna si bien qu'elle le déniaisa. Il en gardait un souvenir fabuleux. Il se souvenait aussi, qu'ayant été quelques temps dans un cantonnement dans le désert, il avait fait l'amour avec une Touareg. .

Le savoyard racontait que ses parents ne s'entendaient plus. Ils habitaient l'un au rez-de-chaussée, l'autre à l'étage de leur maison. Ce qui leur évitait de se voir. Mais, pour embêter sa femme, le mari avait trouvé une technique qui rendait inaudible son poste de radio. Les conversations les plus difficiles à écouter pour M étaient celles où certains racontaient qu'ils avaient torturé des algériens. L'un d'eux disait qu'il l'avait fait uniquement parce que, venu de l'Assistance publique,, l'armée lui avait offert, s'il acceptait de torturer, un engagement de cinq ans. Il avait accepté. Le plus dur, disait-il, c'était de torturer des femmes. L'une d'elle, cardiaque, en mourut.

Une autre recrue; qui n'avait pas torturé, raconta que, dans son cantonnement, un fellagha fait prisonnier avait été pris en main par un sergent. La nuit, il l'avait fait déchiqueter par ses chiens-loup. Puis il lui avait coupé la tête et l'avait planté sur un piquet devant sa tente, sans lui fermer les yeux.

Pendant son séjour dans ce cantonnement au dessus d'Alger, à Beni Messous, M reçut de son ami Michel ce poème :

Vous entendrez l'écho de la poussière  
la voix nue des armes  
mais le champ clos sera fissuré  
de soleil étayé de vos larmes  
secrètes semées sur la pierre

Vous joindrez les mains à la palissade de lierre qui clôturait l'après-midi  
vois joindrez les mains à la table des branches  
et saluerez les nuages d l'été

Les tortures avaient lieu notamment dans la cave d'une maison d'El Biar. Contrairement à ce qui se passait dans la région militaire d'Oran où la torture était interdite, elle était permise à Alger.

A la fin de janvier, dès qu'ils eurent passé et réussi l'examen de comptabilité, M reauet ses deux camarades retournèrent à Fez. Ils étaient allés, une dernière fois, un dimanche, à Alger et avaient fait les deux bordels de la rue Bab Azoun. Au retour, ils passèrent par Oran, où ils dormirent. Le soir, ils allèrent, tous les trois, au bordel. Mais il ne ressemblait pas à ceux d'Alger, il était plus petit, avec un salon minable et des prostituées qui, dès le salon, faisaient la retape. M était un peu albinos. Elles jetèrent sur lui leur dévolu, voulant absolument qu'il se déshabille publiquement. Furieux - c'était la troisième fois qu'on lui faisait le coup, à l'école primaire, au collège où; grâce à Jean-Pierre, il avait évité la nudité forcée, et, plus récemment au bureau -, il quitta l'établissement, alla sur la

grande place, dans une brasserie très fréquentée. Un peu plus tard, ses deux copains vinrent le rejoindre, sans faire aucun commentaire. Ils dormirent dans un dortoir vide, dans des lits non superposés, avec de vrais draps. et des oreillers accompagnant l'habitué polochon. Le lendemain, ils regagnèrent Fez et la caserne.

Au cours de l'hiver 1957-1958, le lieutenant-trésorier proposa que deux des comptables du bureau y logent la nuit. Ils installèrent le long d'un des murs leur lit superposé, séparant le lit de la pièce par un rideau. Ils dormaient sur place. Les deux se mirent d'accord avec un troisième, pour prendre leur repas de midi dans le bureau. Ainsi, tout à la fois, ils gardaient les lieux et en profitaient. L'un des deux était M, l'autre un jeune venu de Toulouse. ils s'entendaient bien ainsi qu'avec le troisième. qui déjeunait avec eux. Il venait de Melun où son père était « maton » à la Centrale.

Un jour de permission, M rentra un peu éméché tôt dans l'après-midi, se coucha aussitôt et s'endormit;. Il avait laissé sur une chaise sa veste, dans l'une des poches il y avait son porte-feuille. Lorsqu'il était revenu, son compagnon de chambre était là. Mais il allait sortir en permission en ville dans l'après-midi. Lorsque M s réveilla, le copain était parti. Machinalement M remit sa veste et sortit son portefeuille pour voir ce qui lui restait comme argent. Il manquait un billet de dix mille francs de l'époque, environ soixante euros aujourd'hui. Il était sûr de n'avoir pas dépensé cet argent. Comme il n'avait aucune preuve pour accuser son compagnon, quand il revint il ne lui en parla pas. En revanche, il en parla au troisième, celui avec qui ils déjeunaient. Je m'occupe de l'affaire, lui dit-il. mais il faut que tu me laisses ta place, la nuit, dans le bureau. M ne tenait pas à y rester, n'ayant plus confiance en celui avec qui il le partageait. Il retourna en chambrée. L'autre prit sa place. Il attendit quelques jours. Puis il laissa sur une table quelques pièces de monnaie. A cette heure du soir, son nouveau compagnon était seul dans le bureau. Il sortit, revint au bout d'un petit moment. Son compagnon était parti et les pièces de monnaie avaient disparu. Lorsque celui-ci revint, il lui dit aussitôt qu'il avait volé les

pièces. Personne d'autre que les deux, à cette heure de la soirée, ne pouvait entrer dans le bureau. L'autre protesta faiblement. Le volé porta plainte près de l'officier chargé de ce genre d'affaires. Le voleur reconnut son acte. Il fut envoyé aussitôt en Algérie.

M regretta, après coup, d'avoir contribué au piège que son copain avait tendu au jeune de Toulouse. Il apprit plus tard, en arrivant en Algérie, que le jeune voleur avait failli être tué dans une embuscade.

En Avril, M partit en permission en France pour trois semaines. Avec l'un de ses copains de chambrière, il prit le bateau à Casa. Pendant la traversée, il n'y avait pas grand chose à faire. Chaque jour, ils se rendaient aux douches. C'était leur seule distraction. La copain paraissait triste qu'il ne se passe rien entre eux. Ils débarquèrent à Marseille et se quittèrent. M visita la ville, monta à Notre Dame de la Garde, se promena sur le Vieux port. Lui revenaient les souvenirs de son amour manqué pour la jeune fille ; il avait provoqué son départ. Entre temps, elle s'était mariée avec un jeune homme d'origine polonoise. M prit le train du soir pour Paris. Il y arriva à cinq heures du matin, attendit, pour sortir de l'argent, à la porte de l'agence bancaire où il avait un compte. Il se rendit à l'adresse de sa soeur Guénaël. Elle lui avait laissé un message à l'accueil - elle habitait dans une résidence pour assistantes sociales -/. Elle lui disait qu'elle était à Cambrai pour son travail. Elle lui proposait de venir la rejoindre, elle pouvait le loger.

Il alla à Cambrai et y resta quelques jours avec Guénaël, se baladant dans la ville. C'est à la bibliothèque municipale qu'il apprit l'existence d'archives sur une famille Moreau; Mais il ne put les consulter, faute de temps. Pas plus qu'il n'a pu consulter, à la bibliothèque d'A., les archives sur la famille de sa mère.. Il y avait, dans la pièce où il dormait, une belle bibliothèque et c'est là qu'il lut avec admiration plusieurs romans de Mauriac aujourd'hui oubliés.

Rentré à Paris, il téléphona à son père qui l'invita à déjeuner. M avait su par sa soeur ses changements de maîtresses. Celle des années 1955-1957 était morte d'un delirium tre-

mens Antoine en fut affecté, pleura à son enterrement. Mais, trois jours après, il ouvrit la fenêtre de sa chambre en chantant.

Il s'éprit d'une ancienne danseuse du Châtelet, sénégalaise, qui buvait énormément et qu'il garda pendant une dizaine d'années. M ne la connut qu'après son retour définitif en France.

Antoine n'admettait pas qu'on lui parle de sa vie privée. Guénaël s'y risqua, pour aider son frère François qui était au chômage. Antoine gérait les biens de sa femme qui était en hôpital psychiatrique ; elle avait hérité en 1957 de sa mère Denise. Antoine menait joyeuse vie avec les revenus de sa femme auxquels s'ajoutait son traitement !modeste) d'inspecteur d'assurances dans une compagnie nationalisée.

M déjeuna, avec sa soeur Maud, son frère François et Guénaël dans un petit restaurant sur le quai d'Orsay. Maud avait changé. Elle était beaucoup plus détendue. Elle semblait heureuse. Mais elle ne lui parla de rien. La levée du mystère ne se fit que quelques mois plus tard. François et Guénaël ne semblaient pas au courant de ce qui se tramait.

La permission s'acheva et M regagna Marseille, pour y prendre le bateau qui le ramènerait au Maroc. Mais on était le 14 Mai 1958, le lendemain du 13 Mai, jour de l'insurrection à Alger. Aucun navire ne quittait le port. M se retrouva dans une caserne à quelques kilomètres de Marseille sur la côte. Il revit Maud qui travaillait comme conseillère familiale dans un établissement sur une colline. Il fallait marcher longtemps pour arriver au Vieux port. Pendant huit jours, il fit, chaque matin, le serveur à la buvette de la caserne. Au bout de huit jours, le bâtiment sur lequel il embarqua partit de Marseille.

Ayant eu le mal de mer à l'aller, M décida de rester allongé dans sa couchette. Il avait emporté des livres dont le Banquet de Platon qu'il lut avec délices. Il débarqua deux jours plus tard à Casa, regagna Fez et la caserne.

Il ne resta pas longtemps au bureau de comptabilité. Il fut affecté, toujours comme comptable, au mess des sous-officiers dans un bâtiment en ville. C'était presque la vie

de château. Les repas étaient soignés, servis comme dans un restaurant. Il y avait un bar où, chaque soir, M prenait comme apéritif une Suze. On travaillait surtout le matin, moins l'après-midi. Il y avait une belle bibliothèque et M se souvient d'y avoir lu les livres d'une écrivaine oubliée Marguerite Audoux. Les histoires se passaient en Berry près de Bourges. Il y lut aussi le Grand Meaulnes. Dan la cour, il y avait une douche perchée sur un monticule et entourée d'un petit carré de murs. L'eau coulait chaude du pommeau, c'était le soleil qui la chauffait dans les tuyaux. Le mur montait aux épaules. En prenant sa douche, on voyait, sous un ciel toujours bleu, toute la ville, la Fez européenne et, à l'horizon, la Fez marocaine.

Par une lettre de Guénaël, M apprit le mariage de sa soeur Maud. Il avait droit à une permission spéciale pour les événements familiaux. Mais aucune invitation ne vint de la part de Maud et Guénaël lui confirma qu'aucun des frères et soeur n'était invité. Seul Antoine le père fut convié. Le mariage eut lieu à Strasbourg où habitait le futur conjoint.

M fut étonné et déçu de cette absence d'invitation qui lui aurait donné une permission. Mais, au début de l'été, Maud et Gérard, le conjoint, annoncèrent leur venue au Maroc. Gérard était nommé professeur de philosophie au lycée de Meknès. Ils logèrent d'abord à Rabat chez des amis. Dès qu'ils furent là, ils avertirent M. A l'une de ses permissions, il se rendit à Rabat chez les amis du couple, retrouva sa soeur et fit la connaissance de son beau-frère, Gérard. C'était un homme de taille moyenne, ayant environ trente-cinq ans, avec des petites lunettes et des cheveux blonds. Il accueillit M comme s'il le connaissait depuis toujours. Ils se tutoyèrent presqu'aussitôt. Denise et Yves étaient l'un et l'autre psychanalystes. Maud et Gérard proposèrent à M de l'emmener à Casa voir Arnaud, Chantal et leurs enfants. Il se souvient d'y être allé en voiture, Gérard conduisant. Maud était enceinte de plusieurs mois et ne pouvait guère le dissimuler. Comme elle venait de se marier, elle craignait, par cette grossesse imprévue, de choquer son oncle et Chantal. Au bas de l'immeuble, à Casa, boulevard de Bordeaux, elle demanda à M De

monter le premier et d'annoncer à Arnaud - qui les attendait - qu'elle attendait, elle, un bébé. M monta à l'appartement sur la terrasse de l'immeuble, fut accueilli par Arnaud et Chantal, dit qu'il était accompagné des deux autres et ajouta que Maud était un peu intimidée, parce qu'elle portait famille. Arnaud accompagna aussitôt M AAU rez-de-chaussée, accueillit chaleureusement Maud et Gérard. On déjeuna. L'après-midi, les deux hommes sortirent ensemble, tandis que M et Maud se reposaient à l'appartement près de Chantal et des enfants.

On repartit le soir pour Rabat. M se souvient d'une conversation avec Denise où elle le mit en garde contre la prétendue lucidité dont il faisait une qualité. Il se souvient aussi d'Yves demandant à Maud pourquoi elle ne portait pas une bague qu'on appelait alors chevalière. Maud lui dit qu'elle n'en avait pas et il proposa de lui en offrir une qu'elle refusa aussitôt, tandis que Gérard lui disait : Accepte, accepte, et, se retournant vers Yves, lui prodiguait des Merci Yves, merci beaucoup. C'était l'humour de Gérard dont M se régala tant qu'il vécut.

Rentré à Fez au mess des sous-officiers, dont il était l'un des comptables, M apprit, dans le même temps, qu'il parfait, au début de l'automne, en Algérie. Il lui restait un peu plus d'un an de service à faire. Mais il ne fut pas maintenu, pendant les quelques semaines qui précédèrent son départ, au mess des sous-officiers à Fez. Il fut envoyé dans un centre d'entraînement à El Hajeb près de Meknès.

Le camp d'El Hajeb se situait sur un plateau au milieu d'un des premiers versants du Moyen Atlas. Il consistait en des baraquements de planches, avec les habituels lits superposés, un bureau et une buvette où une serveuse vendait à boire. Elle était fort jolie et admirée de tous. Mais il ne semble pas que, pour autant, elle répondit aux avances des uns et des autres. Elle faisait son métier de barmaid, sans plus.

D'entraînement dans le camp M n'a gardé aucun souvenir. Sauf celui d'une vaste pelouse au-dessus de laquelle passait un fil de métal qui s'accrochait à ses deux extrémités

à des poteaux. On expliqua aux soldats présents que, pour s'exercer au parachutisme, des volontaires se lançaient, tenant un filin à poignée, d'un bout à l'autre du fil tendu. Il y avait des morts, leur dit-on, deux ou trois par an, mais l'armée avait droit, dans ces exercices, à un certain pourcentage d'accidents mortels. Ils étaient peu fréquents.

C'est à El Hajeb que furent demandés des volontaires pour aller ouvrir des cercueils de soldats morts dans des accidents, pour y mettre un produit nécessaire au transport en France. où ils étaient rendus à leur famille. Les volontaires revinrent pâles et exténués, ayant découvert des corps boursouflés et peu reconnaissables sur lequel était répandu le produit.

M avait repris, avec deux autres recrues, son activité de comptable dans un bureau. Un soir, un sous-officier entra suivi de son chien. Il laissa le chien, après avoir déposé sur une étagère la pâtée qui lui était destinée. Le chien regardait d'un air suppliant, le museau en l'air, la pâtée espérée. L'un des soldats, dans le bureau, eut pitié de lui, prit la gamelle et la posa sur le sol. Le chien dévora aussitôt son contenu. Le sous-officier revint quelques temps après. Le soldat lui dit qu'il avait nourri le chien. Le sous-officier sortit une cravache de sa poche et battit l'animal. Puis il se tourna vers les deux soldats dans le bureau et leur dit que c'était une expérience. Le chien ne devait manger que ce que lui-même lui donnait. C'était un chien qu'il dressait pour faire la chasse aux fellaghas qui pouvaient l'appâter par de la nourriture.

M se disputa avec un copain, lui flanqua un coup de poing. Mais, ne sachant pas frapper, il se cassa un doigt. Il fut envoyé à l'hôpital de Meknès où on lui fit un plâtre. qu'il garda pendant plusieurs semaines.

Maud et Gérard avaient quitté Rabat et emménageaient à Meknès, dans l'un des faubourgs où la place et les rues n'étaient pas encore macadamisées et où il avait déjà un petit quartier habité par des Français coopérants. ou demeurés au Maroc. Gérard devait commencer, en Octobre, ses cours de philosophie au lycée. Ils accueillirent M dans leur

petit pavillon, où il y avait un rez-de-chaussée avec salle de séjour et cuisine et deux chambres à l'étage. M se promena avec eux dans Meknès. Ils dinèrent, un soir, au restaurant Gambrinus. Maud et Gérard faisaient des achats pour meubler la maison. Le premier jour où M vint les voir, ils avaient mangé sur une planche posée sur deux tréteaux. Maud et Gérard achetèrent d'occasion un réfrigérateur d'une marque allemande, qui dura trente ans. Ce n'était pas encore l'époque de l'obsolescence programmée. Maud et Gérard riaient en entendant M dans son bain, cognant avec son plâtre les bords de la baignoire. Ce fut ses derniers beaux jours avant son départ en Algérie.

. Il quitta El Hajeb courant Septembre, avec ses camarades du camp. Ils allèrent à Port-Lyautey où ils passèrent la nuit. Le soir, on alla au bordel. L'un de ses camarades était à court d'argent. Il le fit appeler dans la chambre, pour avoir de quoi payer la passe complète. Le lendemain, ils embarquèrent pour Alger sur un cargo. Le navire était prévu pour transporter du bétail. Le pont était creusé de vastes stalles où des claies garnies de paille servaient de lieux de couchage. C'est là que, pendant trois jours, les hommes embarqués se tinrent soit debout, soit couchés, allant souvent jusqu'au bastingage pour respirer l'air marin. Il venait d'ailleurs jusqu'à eux, puisque l'« étable » n'était pas recouverte.

A l'aube du quatrième jour, Ils arrivèrent en vue d'Alger. Les vagues montaient et descendaient, découvraient peu ) peu la masse blanche de la ville qui se découpait à l'horizon. Le soleil se leva et, comme le bateau se rapprochait, le ressac cessa. D'un coup, ils eurent la vue sur le port et les hauts d'Alger La ville s'étendait devant eux au soleil levant. Ils étaient éblouis par la beauté de cette cité au flanc des collines, blanche sous le ciel bleu.

Ils débarquèrent, mais ne quittèrent pas le port, cantonnés dans des baraquements sur les quais.. On était en Septembre 1958, après les événements de Mai. Des soldats de l'infanterie et des parachutistes patrouillaient dans les rues, avec, en plus de leur arme, une

ceinture de grenades de couleur orange autour de la taille. Elles pouvaient arracher un bras ou une jambe.

Le lendemain de leur arrivée, des GMC et des command-car vinrent se ranger le long du cantonnement. M fut placé à l'arrière de l'un des command-car. La colonne partit, se dirigea vers Blida, ne s'y arrêta pas, s'engagea dans la montagne. On traversa une partie de l'Atlas. Vers le soir, apparut la grande plaine qui sépare l'Atlas de l'Anti-Atlas. Des villes la jalonnent, notamment Affreville, et, plus loin, Orléansville. Détruite quelques années auparavant par un tremblement de terre, Orléansville - où M alla plus tard - n'avait pas encore été reconstruite. Ils arrivèrent, à la nuit, dans un village, Littré, au bas de la pente de l'Atlas, juste au-dessus d'Affreville, non loin de Miliana qui est un peu plus haut sur le versant. Ils dormirent provisoirement sur la paille dans une grange. M dit qu'il y avait peut-être des rats. Les copains qui étaient allongés près de lui remuaient la litière pour lui faire croire qu'il y avait effectivement des rats. Mais ils riaient trop pour qu'il les crut.

Dès le lendemain, ils furent logés dans une grange plus vaste où il y avait des lits superposés. On se lavait en plein air, à l'abreuvoir où le bétail venait boire. Le surlendemain, un train stoppa non loin d'Affreville, avant la gare. Les soldats de Littré descendirent pour le vider de son contenu. Il transportait des armes, des vêtements, de la nourriture qui furent portés jusqu'au village. Parmi toutes ces fournitures, il y avait quelques cercueils en zinc.

Aussitôt après le départ du train vidé, M fut affecté comme aide-vaguemestre. Avec un sergent et un conducteur de jeep, il s'occupait du courrier. Chaque matin. Ils descendaient en jeep à Afreville, se rendaient à la poste, récupéraient les lettres, les mandats et les colis et les distribuaient, au retour, à la petite garnison du village. Vers midi, ils remontaient à Littré où les attendaient les recrues ; les mains se tendaient pour recevoir la lettre, le mandat ou le colis espéré. L'habitude se prit de confier à M des courses à faire

en ville, des achats divers. Il payait, était en principe toujours remboursé. Le sergent-vaguemestre était un engagé originaire de Marseille. Il faisait ses économies pour s'y acheter un hôtel qu'il gérerait durant sa retraite. Il profitait des descentes en ville pour aller au bordel.

Les gardes s'organisaient chaque soir. Comme on était peu nombreux, elles étaient fréquentes. Deux hommes se succédaient toutes les deux heures pendant la nuit, l'un dormait pendant que l'autre surveillait. Un soir, en bordure d'un petit bois, M et son compagnon virent une sorte de fusée immobile au dessus de la campagne qu'elle éclairait de sa lumière colorée. Dans la rue principale, il y avait aussi un poste de garde et un autre au dessus du village en haut d'un château d'eau. Ce dernier poste comportait une lourde mitrailleuse et un réflecteur qui balayait les vignes et les pentes de la montagne.

La popote avait été installée en bordure d'une rue du village. La nourriture consistait principalement en morceaux de viande congelée et en pommes de terre frites, avec un fruit et du vin, matin et soir. Les cuistots faisaient décongeler la viande en plein air sur des planches. Les mouches s'amoncelaient sur chaque morceau. Mal décongelée, elle avait mauvais goût. Les frites baignaient dans une huile rarement changée. Il y avait du vin à volonté, mais il arrivait en tonneaux de métal, ce qui le rendait tout juste buvable tant il était acide.

La plupart des soldats travaillaient dans des bureaux installés dans des maisons réquisitionnées. Elles ne l'étaient pas toutes et l'on apercevait, sur le pas des portes, leurs habitants, des européens. Seul l'épicier était algérien et logeait dans une maison près de la grange où il y avait le cantonnement.

M se lia avec deux des recrues, deux jeunes qui venaient du Nord de la France, près de la ville de Tourcoing. Il se lia aussi avec un étudiant parisien aimant lire et qui se débrouilla pour que fut envoyé à ceux qui le désiraient, par un libraire de Poitiers, à petit prix, des

livres, surtout des classiques. C'est ainsi que, grâce à lui, Moreau put lire des nouvelles de Balzac peu connues à l'époque.

Un fossé avait été creusé juste devant le village, dans un bois, avec des planchettes qui le traversaient. Chaque jour, deux par deux, on allait « aux feuillées » ; les deux se protégeaient mutuellement.

Les gardes étaient épuisantes et l'on ne pouvait dormir dans la journée, pas même l'après-midi. L'automne s'acheva. La fête de Noël s'annonça. Un petit groupe dont M et ses trois copains faisaient partie décida de se réunir pour manger ensemble, le soir, le repas de Noël. On acheta des provisions à Affreville, on puise dans les paquets envoyés par les familles. Deux algériens qui n'étaient pas des harkis, mais qui se trouvaient au village, étaient devenus des copains. On les invita à dîner et ils acceptèrent. Les photos des fiancées, des petites amies circulaient pendant le repas. Deux mois plus tard, les deux algériens étaient tués dans une embuscade ; c'était des fellaghas.

En janvier, le jasmin se mit à fleurir sur les buissons. Les soldats en cueillaient et envoyaient les branches par la poste, en paquet, à leur famille. La poste militaire était très rapide et les fleurs arrivaient le lendemain à destination.

Le sergent-vaguemestre partit, une journée, à Alger. Il proposa à M de profiter, pendant cette journée, de sa chambre dans une ferme. M s'y réfugia et y dormit une partie de l'après-midi. Dans la rue, lorsqu'il sortit de la ferme, il rencontra deux de ses trois copains qui l'engueulèrent. Ils le cherchaient depuis le début de l'après-midi, inquiets de ne pas le voir.

La première attaque du village eut lieu au milieu de l'hiver 1958-1959. M et deux soldats étaient de garde sur le château d'eau. Avant le coucher du soleil, les fellaghas postés dans les vignes commencèrent à tirer. Mais les balles, si elles déchiquetaient les feuilles en haut des arbres devant le château d'eau, ne parvenaient pas jusqu'à la petite terrasse

sur laquelle les gardes étaient juchés. M déclara brusquement : J'en ai marre de la guerre, ce qui fit rire les deux autres aux éclats.

Quelques jours plus tard, alors qu'il se tenait, pendant ses deux heures, derrière la mitrailleuse, balayant avec le réflecteur la campagne, il vit, dans la lentille-loupe de la mitrailleuse, très distinctement un petit groupe de personnes dans un rang de vigne. Les soldats avaient ordre de tirer sans sommations sur tout ce qui bougeait. Il suffisait d'appuyer sur un bouton. M savait qu'en ne tirant pas, il exposait le village et ses copains à une attaque imprévue dont beaucoup ne sortiraient pas vivants. Il ne tira pas.

Son beau-frère lui avait envoyé une longue lettre lui annonçant la naissance de son fils. En fait, la lettre était écrite pour le bébé, quand il serait grand. M répondit à son beau frère, en lui racontant l'épisode du château d'eau et sa décision dangereuse. Gérard lui répondit qu'en de tels cas, seule la morale personnelle était en jeu. Nul ne pouvait juger de ce qui était légitime ou illégitime. : tuer ou ne pas tuer et risquer de faire tuer. Ce fut peut-être là que M comprit la différence entre le légal et le légitime. La légalité c'était d'obéir. Mais on n'obéit pas n'importe comment. Il ne se passa rien, mais si...

Régulièrement, la jeep du courrier montait jusqu'à Miliana, une petite ville perchée sur les premières pentes de l'Atlas. Un après-midi, le sergent, M et le conducteur de la jeep s'y rendirent. Lorsqu'ils arrivèrent dans la cour de la caserne, des hommes d'un commando de chasse revenaient d'une embuscade, ramenant à l'avant de leur jeep un jeune fellagha qu'ils venaient de tuer. Ils l'avaient étalé sur le capot du moteur, comme un gibier fraîchement abattu. Les soldats présents entouraient la voiture, regardaient le mort dont les yeux étaient à peine fermés ; la balle avait perforé le cerveau, ne laissant qu'un trou minuscule à la tempe. Ce jeune mort semblait dormir. Mais il avait encore sur ses traits la vivacité de son engagement au combat.

La deuxième attaque du village eut lieu, un soir, au printemps .M et un compagnon montaient la garde dans le poste de la rue principale au milieu du village. Il faisait encore

jour. les officiers sortaient du mess et remontaient tranquillement la rue en bavardant. Peu de temps après, les tirs commencèrent. Ils venaient de derrière l'église en haut de la rue. Les balles sifflaient, en traçant leur orbe au dessus du pavé. Entre deux tirs, le colonel qui commandait à Littré vint vers les deux sentinelles pour vérifier leurs armes. Les tirs reprirent. Une colonne se formait et se déployait à l'entour du village. Les tirs cessèrent. On aperçut une flamme qui montait au delà d'un petit bois. En se retirant, les fel-lagas avaient mis le feu à un champ.

Pendant les tirs, M et son compagnon se regardaient. Ils étaient aussi blancs l'un que l'autre. En fait, ils ne sentaient pas la peur, mais elle les tenait au corps.

Lors d'une conversation avec ses camarades de chambrée, quelques jours plus tard, ceux-ci firent entendre que mettre de garde des individus qui y voyaient mal et étaient donc quasiment incapables de tirer avec l'arme qu'on leur confiait - sauf s'il s'agissait d'une mitrailleuse lourde - était dangereux non seulement pour eux et leurs copains de garde, mais pour l'ensemble de la troupe. Cette conversation convainquit M - qui ne voulait pas se débarrasser des corvées aux dépens des autres - d'agir pour que certains de ses camarades de garde et lui-même soient relevés des gardes. Il écrivit à sa soeur Guénaël. Celle-ci avertit l'une de leur tante, la tante Yvonne, mère de Miriam - que M épousa plus tard - . Elle avertit aussi un lieutenant-colonel médecin au Val de Grâce, en lui demandant d'intervenir. Par ailleurs, la tante Yvonne avait fait la même démarche, mais en plus haut lieu, près d'un de ses parents par alliance. Ces démarches aboutirent. Un papier officiel parvint à l'état-major de la région militaire, à Miliana. Huit hommes, à Littré, furent aussitôt dispensés de garde, sans susciter la moindre jalousie, ni la moindre critique de la part de leurs camarades dont un certain nombre souhaitaient cette mesure. En tant que aide-vaguemestre, M transportait les journaux destinés au colonel qui commandait le régiment et à ses officiers. Il en profitait pour les lire rapidement et se tenir au courant de l'actualité de la guerre. Dans un numéro du Monde, il apprit que le nouveau

commandant en chef adoptait une autre tactique que celle de son prédécesseur. Il s'agissait de nettoyer à fond une région de ses fellaghas plutôt que de disperser des troupes dans des lieux où elles n'avaient guère à combattre. En bavardant avec ses copains, M leur dit que l'une et l'autre tactique seraient inefficaces, puisque, du côté du FLN, cette guerre d'Algérie était un guerre de guérilla, que les fellagha étaient partout, enrôlés de gré ou de force par le FLN, que la population algérienne lui payait des taxes pour cette guerre, sinon ceux qui refusaient étaient exécutés. Ces propos tenus publiquement furent considérés comme défaitistes. Un incident renforça le discrédit du soldat M : il oublia son arme contre un mur du bâtiment de la Poste à Affreville. et dut, avec le conducteur de la jeep, aller la chercher en grande hâte. Apportant le courrier au mess des sous-officiers, il fut vivement admonestié par le sergent-vaguemestre - avec qui, jusque là, il s'entendait bien -. Il tenta de se défendre, mais, sans doute pour le protéger de sanctions disciplinaires, on le fit taire. Le lendemain, il lui fut annoncé qu'il ne dormirait plus avec ses camarades dans la grange, mais dans une sorte de cave, au dessous de l'épicerie du village tenue par un Algérien. Sa porte donnait directement sur l'arrière de la maison, au bas d'un chemin en pente. La cave fut meublée d'un lit, d'une table et d'une chaise. Il y avait une ampoule au plafond. L'armurerie lui fournit un revolver italien qu'il devait maintenir, la nuit, près de son lit. Il prenait néanmoins ses repas en commun avec ses copains dans la grange.

Une chatte attendant des petits vint lui tenir, quelques temps, compagnie, se glissant, la nuit, doucement sur son lit. Elle fut, chassée par des copains qui n'aimaient pas les chats. Il eut aussi la visite d'un chien qui venait, le soir, aux réunions improvisées dans la cave pour discuter et boire le vin rouge acide de l'armée. Par ailleurs, M continuait son service d'aide-vaguemestre.

Un de ses camarades, qui allait régulièrement en opération dans l'Ouarsenis, lui raconta un jour, qu'une patrouille avait arrêté une femme et sa petite fille. Elles étaient sus-

pectées de transporter des messages pour le FLN. Effectivement, on trouva dans les vêtements de la petite fille, un message qui compromettait gravement la mère. Le sergent qui commandait la patrouille y désigna douze hommes qui se mirent en position, comme peloton d'exécution. Plusieurs des hommes, des soldats du contingent, protestèrent : ils ne voulaient pas fusiller l'enfant. Le sergent exigea que tous tirent, à peine de sanctions sans rémission. Les douze hommes s'agenouillèrent et le sergent cria Feu . Plusieurs avaient abaissé leur fusil et ne tirèrent pas. Le camarade qui lui racontait l'histoire avait tiré. En parlant, il pleurait.

A la fin du printemps, M tomba malade. De violents maux d'estomac l'empêchaient de se nourrir, il se vidait peu à peu de ses forces. Il quitta LIttré, ses copains, la cave qu'il ne revit jamais plus. Il fit un séjour dans une infirmerie à quelque distance d'Affreville sur la route d'Oran. Les soldats malades y étaient rassemblés, sept ou huit, dans une pièce. C'était la salle de séjour d'une maison réquisitionnée. Ils étaient soignés par un infirmier. Certains devaient recevoir des piqûres. M se souvient de son voisin de lit. Il était copain avec l'un des malades de son âge. Lorsque l'infirmier venait pour lui faire sa piqûre, le copain intervenait en disant : Laissez-moi faire, je m'y connais. La piqûre était en intra-musculaire et se faisait à la fesse. L'autre, au lieu de lui donner, comme c'était l'usage, une légère tape sur la fesse avant d'enfoncer l'aiguille, lui administrait une formidable fessée. Le malade semblait satisfait, ne se plaignait jamais.

Début Juin 1959, M fut transporté à Alger, à l'hôpital Maillot dans le quartier de Bab el Oued. Il y fut soigné de plus près et les maux d'estomac cessèrent. Il dormait dans une grande salle avec environ une trentaine de soldats. Le personnel soignant était composé d'infirmières et de médecins. L'une des infirmières, une femme de quarante ans, avait une fille, toute jeune, qui parfois venait l'aider. Pour la taquiner, tous les soldats de la salle appelaient, comme elle, sa mère maman.

Il y avait une infirmière-chef peu commode qui engueulait violemment l'un ou l'autre des jeunes. Elle n'était pas aimée.

A la fin de sa maladie, comme il arrivait au terme de service militaire, il fut proposé à M de rester comme comptable dans un bureau de l'hôpital. Il accepta. Il continua donc à vivre dans l'un des pavillons et il dormait, le soir, dans son lit d'ancien malade. Le bureau où il travaillait était juste à côté de la salle. Ils y tenaient à quatre personnes et étaient chargés de faire l'état des entrées et des sorties des malades. M retrouva sur une liste de malades sortis récemment le nom du frère de la jeune fille qu'il aimait et à laquelle il avait du renoncer.

L'infirmière-chef contrôlait parfois le travail des comptables et piquait des crises de fureur. Elle avait la réputation d'aimer les Africains. Elle avait couché, pendant huit jours, avec l'un d'entre eux ; elle était si épuisée, disait-on, qu'elle ne pouvait plus marcher. Mais le bureau était en fait commandé par un sergent engagé. Comme on ne travaillait pas beaucoup, il finit par se fâcher et passa un savon aux quatre comptables. Parmi eux, il y avait un faux couple jouant à l'homosexualité. L'un des deux embrassait non seulement ses camarades, mais les autres soldats et des sous-officiers. Voyant le sergent en colère, il se précipita sur lui pour l'embrasser. Mais, ce jour-là, l'autre, furieux, le repoussa en lui disant : Fiche-moi la paix.

L'un des médecins militaires était l'époux d'une infirmière de l'hôpital, dans le service où il exerçait. Cela n'était pas très facile avec certains jeunes malades. Il semblait triste parfois, mais il était toujours courtois, abandonnant, avec des jeunes, une partie de sa distance. On pouvait plaisanter avec lui.

Un jour, l'un des membres du couple qui se disait homosexuel lui demanda : Lequel des deux trouvez-vous le plus fatigué ? Peut-être vous, répondit-il. C'est normal, dit l'autre, j'étais dessus Il prétendait que, le mardi, il était dessus, et le vendredi dessous.

Il y avait une belle bibliothèque dans un autre bâtiment, sans doute une partie d'un ancien palais arabe, intacte au milieu de l'hôpital. C'est là que M trouva les Illusions perdues de Balzac et qu'il put lire la fin d'A la recherche du temps perdu de Proust, Il avait commencé à lire l'ouvrage, illustré par Van Dongen, dans la maison de santé où, à dix-sept ans, il avait été soigné..

Chaque soir, les hélicoptères arrivaient du front, ramenant à l'hôpital les blessés et les morts. On les entendaient vrombir au dessus des toits et ils se posaient sur la piste, où des brancardiers venaient chercher les corps blessés ou tués.

Juste avant son départ de Littré, M avait appris que le conducteur de la jeep qui les amenaît, le sergent et lui, chaque matin, à la Poste d'Affrevile, avait eu un grave accident de voiture. Roulant à toute vitesse, seul dans la jeep, il avait raté un tournant, renversé un cycliste algérien et s'était ouvert la cuisse. Il avait été transporté à Alger à l'hôpital Maillot. dans l'une des salles où on le soignait.

Apprenant, par hasard, sa présence, M décida d'aller le voir. Dès qu'il entra dans la salle et s'approcha du lit, l'autre lui dit avec angoisse : Mais le type à bicyclette je l'ai tué. Il l'avait effectivement tué. M garda le silence. Je l'ai tué, je l'ai tué, et l'autre pleurait sans pouvoir s'arrêter. Un malade x'approcha du lit, en disant : Qu'est)ce qui se passe ? M choisit de mentir. Mais non, tu ne l'as pas tué. Tu as démolî son vélo et l'armée française lui en a donné un tout neuf. Il se calma aussitôt, rassuré, et montra sa cuisse ouverte dans toute sa longueur.

Le soir et le dimanche, on pouvait sortir en ville, aller au restaurant. A deux ou à trois, ils allaient dans celui qui est au bas de la Grande Mosquée et dans les petits restaurants d'une rue qui descend vers la mer, rue au bout de laquelle il y a l'Aletti, le grand palace d'Alger. C'est cette rue que, dans Pépé le Moko, Jean Gabin suivait en courant à toute vitesse. Il y avait aussi un restaurant à Bab el Oued, un grand espace, une terrasse au niveau de la mer où, souvent le soir, en ce début de l'été, on allait dîner. Des filles y fai-

saint la retraite et l'un ou l'autre disparaissait avec l'une d'entre elles. Un soldat parvint à en faire entrer une dans une salle de l'hôpital Maillot.

Il faisait un temps chaud avec un ciel bleu, chaque jour. Un dimanche, on alla, à quelques-uns, par l'autobus, à la Madrague, une plage dans les faubourgs. On passa devant la modeste villa que de Gaulle et sa femme, la Tante Yvonne, avaient habité, lorsque le Gouvernement Provisoire de la République s'était établi, pendant la guerre, à Alger. La Tante Yvonne protesta près de son mari, parce qu'il y avait un soldat en faction à la porte de la villa. Il lui fallut la convaincre. C'est qu'il ne pouvait éviter la présence d'une sentinelle à sa porte, ,parce qu'il était le chef de l'Etat. Avec un souci du détail, il veillait à se faire respecter comme tel. Passant en revue un corps de troupe à Oran, il reprocha à un colonel qui présentait son régiment de n'avoir pas respecté l'ordre du protocole : Je suis le chef de l'Etat, lui dit-il. De Gaulle a oublié de rappeler dans ses Mémoires de guerre, qu'il était allé, à cette époque, au Cameroun. Un matin, le pilote refusa de faire partir l'avion. Le temps était trop mauvais. De Gaulle l'obligea néanmoins à décoller. Rabattu par le vent, l'avion tomba dans une forêt, sans tuer ni blesser personne. De Gaulle resta deux jours dans une clairière de cette forêt, avant que les secours y parviennent.

M se baigna à la Madrague. Le soleil était éclatant .Lorsqu'il entra dans l'eau, elle était glacée.

Un autre dimanche, il alla, seul, dans un quartier à l'Est d'Alger, où Camus avait habité pendant son enfance et sa jeunesse. Il y visita un musée consacré à l'oeuvre du sculpteur Maillol. L'endroit était très beau, très calme, et les sculptures splendides.

Des permission furent annoncées, mais c'était des permissions médicales pour raison de santé. Il fallait avoir un trouble quelconque pour en bénéficier. Les médecins; notamment celui qui était dans le service où se trouvait M, délivrèrent des ordonnances où était indiqué ce qui pouvait passer pour une maladie. Sur l'ordonnance de M, le médecin

avait mentionné « dyspepsie ». Arrivé en France, M demanda à un de ses amis médecin de quoi il s’agissait. L’autre éclata de rire, et lui dit qu’il s’agissait seulement de gaz intestinaux.

M se souvient seulement que, durant la traversée d’Alger à Marseille, il vit deux îles qu’il prit pour Corfou et Ithaque. Partis la veille, les passagers arrivèrent en fin de matinée à Marseille, à la Joliette. M était en compagnie d’un copain qui lui devait cent francs ; de toute évidence, il ne pouvait les lui rendre. Alors il lui fit visiter, en payant les pots, les petits bars de Marseille, ceux où la bonne société ne va pas. Le soir même, M partit par le train pour Paris.

En arrivant, il alla dormir dans un petit hôtel. Vers midi, il téléphona à Guénaël qui vint le rejoindre. Il n’a pas gardé grand souvenir de son séjour à Paris où il dut rester peu de temps. En effet, son père qui venait régulièrement à Paris voir sa maîtresse, l’ancienne danseuse du Châtelet, lui proposa de l’emmener à Orléans où lui Antoine habitait, puis chez son oncle Bertrand dans l’ancienne propriété de la grand-mère Denise dont l’oncle avait hérité;

Ils partirent, un soir, en voiture, pour Orléans. Antoine dit à M que son amie qu’il appelait Madame S. devait normalement l’accompagner, mais qu’elle n’était pas au rendez-vous. Ils arrivèrent à Orléans, dînèrent et s’apprêtaient à aller dormir. lorsque de violents coups de sonnette retentirent. C’est madame S, dit Antoine. l’air peu étonné. Il descendit aussitôt, Madame S avalait pris un taxi et était venue à Orléans. Sans un mot, elle envoya à Antoine une série de gifles. M, de sa chambre du sixième étage qui donnait sur la rue, entendait les coups. Antoine l’emmena sans doute dans un hôtel au bord de la Loire. Ils partirent seuls, M et lui, le lendemain matin, pour aller chez Bertrand.

Celui-ci les logea tous les deux dans la chambre de Denise, sa mère, où le lit était très large. Ils dormirent paisiblement. M se souvient que, le matin, Bertrand, toujours à court d’argent malgré son héritage, ramassa un lot de bouteilles vides consignées, alla dans les

épicerie de la ville voisine récupérer le montant de la consigne et paya, avec la somme obtenue, les provisions qu'il acheta. On fit un excellent déjeuner.

Arnaud, qui était revenu en France avec sa femme et ses enfants, habitait Pau. Il proposa à M de l'emmener pour un séjour près de Chantal, de son cousin et de sa cousine. M se souvient de leur voyage en voiture. A l'entrée de Poitiers, un motocycliste heurta l'arrière du véhicule que conduisait Arnaud. Ils passèrent une partie de la journée à régler les problèmes administratifs soulevées par ce léger accident. Ils repartirent en fin d'après-midi, dormirent à Angoulême. Le lendemain, ils évitèrent Bordeaux, traversèrent les Landes, déjeunèrent dans le restaurant d'un village qui s'appelait Rochefort. Ils arrivèrent le soir à Pau.

La maison d'Arnaud était dans le faubourg de la ville. Comme aucune maison trop haute ne barrait la vue, ils avaient devant eux, toute la journée, la chaîne des Pyrénées. En cette saison d'été, il y avait peu de neige. M visita, avec Arnaud qui le promenait en voiture, le Béarn. Il lui montra une maison perchée sur un rocher qu'i aurait aimé acheter. M, son oncle, sa tante et ses cousins Patrice et Michèle, allèrent dans les beaux quartiers au bord du gave, Ils allèrent à une course de vachettes. Il s'agissait, pour des jeunes, de chevaucher ces vachettes sans se faire démonter. Beaucoup tombèrent. Très vite, les vachettes, ne supportant plus leur poids, levaient la croupe et les envoyait à terre. Le gagnant était celui qui tombait le dernier ou qui ne tombait pas - ce qui était rare -.

Vers la fin de sa permission, M remonta à Paris, pour aller à Orléans ; son adresse officielle était celle de son père. Il avait l'espoir de ne pas retourner en Algérie, puisqu'il était en fin de service. Effectivement, il reçut une lettre qui l'affectait, pour le temps qui lui restait à faire, dans une caserne à Orléans. Il s'y rendit au jour fixé. C'était un grand bâtiment vieux et sale. Sur une colonne, M lut le nom du père d'un de ses anciens camarades de collège ; il avait commandé, dix ans plus tôt, le régiment cantonné à Orléans. La

nourriture était mauvaise. Faute de plats suffisants, l'omelette flottait dans la marmite de la soupe.

Dans la journée, M faisait partie d'une équipe qui allait en GMC sur un quai SNCF. A l'écart de la ligne destinée aux voyageurs, des wagons de marchandises venaient s'y ranger et l'on descendait des GMC des ballots qui étaient portés dans les wagons.

Au bout de huit jours, il fut convoqué par un capitaine . Il entra dans son bureau, l'autre lui annonça qu'il était libéré. Il lui remit un livret militaire. Sur un autre papier, était porté sur lui un jugement global : Remarquablement intelligent, mais manque totalement d'assurance. Le première partie de la phrase pouvait être un compliment. Mou partit, le soir même, pour Paris et y chercha aussitôt un emploi.

## APRES (1959-2017)

L'après n'a pas l'intérêt que pouvait avoir l'avant-naissance, la naissance, la petite enfance, l'enfance, l'adolescence et la jeunesse. 1950-1959 furent, tout particulièrement, des années de découvertes, de formation, d'apprentissage. C'est d'un homme quasiment fait qu'il s'agit en 1959. Moreau a presque trente ans; Il va avoir la vie de ses contemporains dans la classe moyenne et dans sa catégorie socio-professionnelle (le haut de la classe moyenne). Certes sa subjectivité singulière, venue de sa biographie, l'accompagne, comme elle accompagne chaque humain. Mais elle doit, si l'on peut dire, « faire » avec les circonstances, souvent aléatoires, d'une vie individuelle dans la vie collective. Ce qui suit n'est qu'un bref résumé, pour conclure ce qui a été dit précédemment.

M. travaille d'abord dans le privé, ne s'y plait pas. Guidé par Gérard, son beau-frère, le mari de Maud, il refait des études, un master de droit orienté vers la sociologie et une licence de sociologie. Il travaille brièvement à la

confection d'un dictionnaire des sciences sociales et humaines, prévu par L'UNESCO, qui ne verra jamais le jour. Puis il entre dans un groupe de recherche (Cf. Des sociologues dans la soute, Editions L'Harmattan, qui raconte sa vie professionnelle). Il se marie, une première fois, avec Miriam, sa cousine issue de germain et reconnaît l'enfant qu'elle avait eu d'un homme déjà marié. Il divorce au bout de deux ans de mariage, se remarie avec Ariane. Il vit depuis plus de cinquante avec elle. Pendant dix ans, ils ont une vie heureuse, un peu difficile matériellement et financièrement, mais avec quelques voyages en Grèce, en Yougoslavie, en Turquie, en Espagne. En 1971, Ariane et Moreau ont une fille, Chloé, qu'ils élèvent jusqu'à la fin des années quatre-vingt. Elle a alors dix-sept ans et, d'un accord commun, ils la laissent libre d'agir. Elle poursuit ses études en architecture et paysage, va travailler à Marseille, se marie avec Tapha qu'elle rencontre au cours d'un voyage au Sénégal. Le couple demeure à Marseille. Tapha y acquiert une formation d'animateur. Le couple se sépare en 2005. Mais un garçon est né, en 2003, que sa mère élève. Aux vacances, il voit son père. Le petit-fils d'Ariane et de M., Yéro, a maintenant quatorze ans.

En 1975, Ariane et M ont un deuxième enfant, un garçon., Colin. En 1976, M apprend la mort de la jeune fille qu'il avait aimée. Mariée, elle meurt, à moins de quarante ans, laissant trois enfants. A la fin de l'année 1976, meurt d'un cancer du sein, à t trente-huit ans, une amie de coeur et de travail de M, Marie-Christine. Chagrins de la vie que tous et toutes ont connus.

Le malheur se produit en 1977, au début de l'année, lorsque le médecin qui suit Colin diagnostique des comportements inquiétants pour un enfant de son âge, comportements d'abord invisibles, sauf pour un spécialiste. Très vite, Colin va développer des symptômes visibles d'un autisme sévère. A l'âge où la parole commence, il ne parle pas, juste quelques mots, mais surtout il cherche à se mutiler en se frappant la tête contre les murs. Il est pris en charge par une psychanalyste, après des rencontres médicales avec des psychologues comportementalistes fort compétents, mais travaillant uniquement sur les symptômes, et pas du tout sur le subjectif. Sur les conseils de sa psychanalyste (aujourd'hui décédée), Colin entre dans un hôpital de jour spécialisé dans l'autisme. Il a quatre ans. Il ne parle toujours pas, il ne parlera jamais, sauf des mots sans phrase. Il se mutilé moins fréquemment. Il restera de 1979 jusqu'à la fin des années quatre-vingt, dans cet hôpital de jour, y faisant quelques « progrès » : il parvient à écrire son prénom. Ces « progrès » ne dureront pas.

.

A la fin des années quatre-vingt, son état s'aggrave. Il est transféré dans un hôpital psychiatrique où un pavillon est réservé aux enfants autistes. Il ne passe plus que les week-end et les vacances avec Ariane, M et Chloé, à l'appartement de Paris ou dans une petite maison qu'ils louent en Touraine. Auparavant, il rentrait, chaque jour, à seize heures. à l'appartement.

En 1992, le pavillon pour les autistes dans l'hôpital psychiatrique ferme. Colin est transféré à son adresse psychiatrique dans un pavillon d'hôpital psychiatrique non destiné, aux enfants autistes. Ariane et M essaient désespérément de trouver un établissement en province qui convienne mieux à son état. Ils vont avec lui à Saint Flour, mais l'établissement le refuse. Ils vont près de Toulouse, même échec.

Il demeure, à l'hôpital, dans un pavillon, où de très nombreux malades adultes sont internés, avec deux personnes du personnel infirmier qui s'occupent d'eux. Une infirmière le prend en amitié, le promène dans le parc. Elle est brusquement mutée dans un autre pavillon. Colin réagit en reprenant ses tentatives d'auto-mutilation, en se frappant le visage avec ses poings ou en se cognant la tête contre les murs; Il prend également l'habitude, à dix-sept ans, de se mettre nu dans n'importe quel endroit et de refuser qu'on le rhabille. Pris de court, alors que, jusque là, le voyage en train ne posait pas de problèmes, Ariane et M renoncent, à Noël 1992, à l'emmener en vacances en Touraine. Ils n'ont pas les moyens de payer un long trajet en taxi. Mais ils prévoient, dès leur retour, pour les vacances en Février, un taxi que la Sécurité sociale accepte de rembourser.

Deux jours avant les vacances de Février 1993, à 21H 30, l'hôpital psychiatrique téléphone. Colin est mort. Il s'est étouffé, en mangeant trop vite la nourriture de son dîner. Malgré les soins prodigues aussitôt, il n'a pu être réanimé.

Dans le temps de la maladie de Colin, Ariane s'occupe d'abord seule de lui pendant deux ans. Puis, après son entrée en hôpital de jour, elle organise la vie à la ville et à la campagne, pour que Colin et Chloé y trouvent, aux vacances et au week-end, le plus de plaisir possible. Vêtements, nourriture, promenades, etc. , c'est une mobilisation constante et, pour Ariane, une angoisse perpétuelle que Moreau ne connaît pas au même degré. Depuis 1968, il est enseignant dans une université en province. Il y va chaque semaine. Dans le temps de loisirs, il s'occupe de son fils, mais doit faire des travaux de recherche pour monter en grade. Le salaire d'enseignant n'est plus suffisant pour assurer la vie courante, avec des gardes à payer quand Colin est là, pour que Ariane puisse sortir faire .

les courses et s'occuper de Chloé. M complète son salaire par des cours dans des écoles d'assistantes sociales et d'éducateurs. Il est chargé de cours, pendant trois ans, à Paris I et à Paris VII, et, durant un an, à la prison de Poissy.

Peu de temps après, la mort de Colin, Moreau prend sa retraite. Il ne sait pas encore qu'il est atteint de la maladie de Parkinson, mais il tombe souvent au moindre obstacle.

Après la mort, en 1957, de Denise la grand-mère maternelle, sa dernière belle-soeur Marguerite meurt en 1961. Lorsque Arnaud était rentré du Cameroun, elle avait écrit à Antoine la lettre suivante : Quant à Arnaud, nous (sa fille et elle) souhaitons, par ordre d'importance, ne pas le voir, qu'il ne contracte pas quelque mariage à la manque, qu'il se repose et se distraie bien à son gré. Bertrand, le frère d'Arnaud, meurt en 1974, laissant en héritage à ses enfants Alain et Gaëlle, neuf mille francs de dettes. Ils refuseront la succession. En 1981, le fils de Guénaël et de Jean, Marc, meurt, à dix-huit ans, dans un accident de montagne. Ingrid, la fille d'Annik, l'une des cousines aimées de M, meurt à vingt ans, en se noyant accidentellement en mer. Arnaud meurt en 1984, d'un cancer de la gorge. Claude, la mère des enfants d'Antoine, celle de M, meurt, la même année, en Octobre. Jo, le mari de Yolande, mère des trois cousines, meurt au début de l'année 1998. Miriam, l'ancien femme de M meurt, à cinquante neuf ans, en 1989, d'un cancer des intestins. Marie-Thérèse, la femme d'Alain cousin de M, frère de Miriam, meurt prématurément au milieu des années 1990. Colin, le fils d'Ariane et de M est mort en 1993. Antoine, le père de M, meurt en 1995. Il s'était remarié en 1986, à quatre vingt quatre ans, après la mort de sa première femme, Claude. Il épouse sa compagne ; ils vivaient ensemble depuis 1969. Gérard, le mari de Maud, meurt en 2006.

, Guénaël et Jean, François, M et Ariane sont encore vivants. Maud est morte, durant l'été 2019. Deux trois cousines-soeurs. Loulou et Zizi ont perdu leur mari, l'une, à moins de sept ans de mariage, l'autre, alors qu'il avait seulement soixante-quinze ans. Régis, le fils de Moreau, vit au Canada. François vit en Belgique. Depuis la mort de sa mère en 1984, il ne revoit pas sa famille. Moreau lui écrit chaque année et il lui répond.

Vie banale de Mo, qui s'achève. Quel qu'il soit, le malheur, lui aussi, est banal. S'explique-t-il en partie par la biographie de Mu et par celle d'Ariane ? Peut-être. Mais cela, c'est une autre histoire.



















